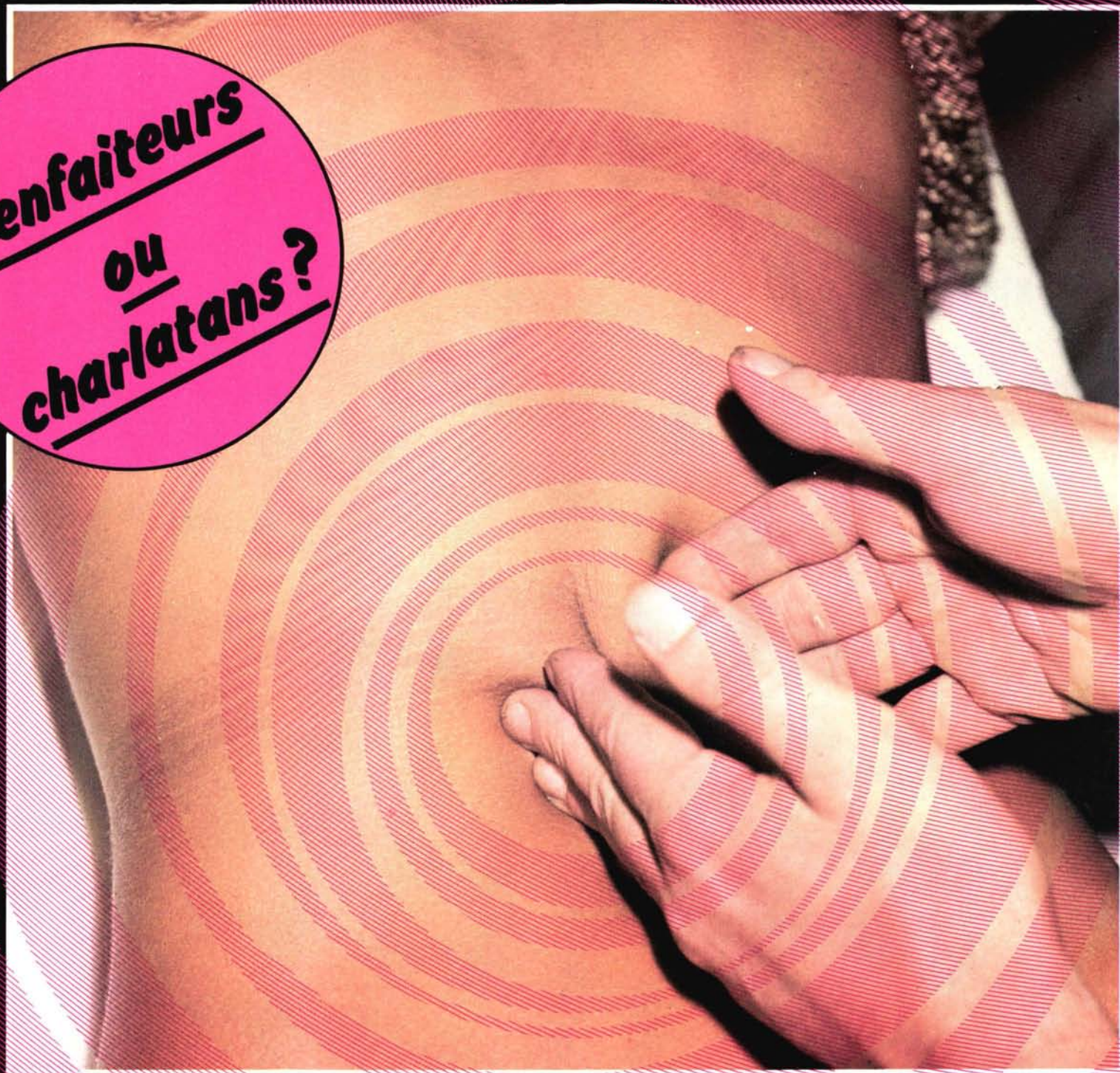


LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

**Bienfaiteurs
ou
charlatans?**



LES GUÉRISSEURS

ABONNEZ-VOUS OU ABONNEZ L'UN DE VOS PARENTS OU AMIS

**en retournant simple-
ment ce bon
à nos bureaux**

LE CRAPOUILLOT

**49, Av. Marceau
Paris 16^e
tél. : 720-65-09**

**L'ABONNEMENT
(5 NUMÉROS) 55 FRs.
ÉTRANGER : 62 FRs.**

.....

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

Veuillez trouver ci-joint la somme de _____ Frs.
que je règle (1)

- ☐ par chèque bancaire
- ☐ par mandat-lettre
- ☐ par versement au CCP
SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

**N.-B. : Si vous préférez ne pas découper votre
exemplaire, il vous suffit de nous adresser une
carte de visite ou une feuille comportant vos
nom et adresse avec la mention "Crapouillot -
Abonnement", accompagnée de votre règle-
ment.**

Chaque numéro du CRAPOUILLOT est
tiré à près de 100 000 exemplaires. Quel
que soit le soin apporté, un incident tech-
nique peut se produire en cours de fabri-
cation et il est possible qu'un exemplaire
présente une imperfection d'impression
ou de reliure qui aurait échappé à nos
contrôles. Dans ce cas, il convient de re-
tourner aussitôt l'exemplaire défectueux
à notre service des ventes : 49, avenue
Marceau, Paris-16^e. Il sera échangé par re-
tour et les frais de port seront remboursés.

LE CRAPOUILLOT

Jean Galtier-Boissière († 1966) – Jean-François Devay († 1971)

Nouvelle série n° 44

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
49, avenue Marceau, 75116 Paris. Tél. : 720-65-09

DIRECTEUR

Jean BOIZEAU

RÉDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

RÉALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT

Pierre GATINIOL

Abonnements

5 numéros : FRANCE 55 F
ÉTRANGER 62 F (Taxes aériennes en sus)
C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74

(Pour changer d'adresse, joindre 2 F et la dernière bande)

Composition : SEPA.

Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE.

Commission paritaire n° 34 512

Le directeur de la publication : Jean BOIZEAU
Dépôt légal : 3^e trimestre 1977



LES GUÉRISSEURS

par
Marion FERRIERE

Avant-propos

AU dos d'un tout récent ouvrage consacré aux guérisseurs philippins — et publié par une maison sérieuse —, on peut lire ceci : « Ils opèrent en transe, dans un état semi-conscient. C'est Dieu qui guide leurs mains. Leurs mains qui calment, qui apaisent, qui extraient le mal. Débarrassé par eux (sans l'intervention du moindre instrument) du sang et des matières impures, le corps du malade recouvre ou atteint son équilibre naturel, cette santé qui est le signe de la Divinité. »

Fichtre ! Ou bien semblable dithyrambe repose sur quelque réalité, et il faut sans plus attendre faire venir chez nous ces merveilleux faiseurs de miracles ; ou bien tout cela n'est qu'illusion et charlatanisme, et il faut au plus vite faire cesser la plaisanterie.

Mais il n'est pas de guérisseurs qu'aux Philippines. En ce domaine, la France n'est pas mal partagée (c'est ce que nous verrons dès la deuxième partie de ce numéro). Certains, profitant du libéralisme ambiant, donnent ouvertement des consultations et prodiguent des conseils par voie de presse. D'autres, bien à l'abri de petits métiers prétextes, accumulent tranquillement les profits clandestins. D'autres encore, discrets comme les fleurs des champs qu'ils cueillent à la pleine lune, rendent des « petits services » à leur entourage — ou aux troupeaux des alentours.

De toute façon, il n'y a pas de chômage dans la profession. Le plan Barre n'a pas stabilisé le pendule, et l'imposition des mains a plus de succès que celle des revenus. Faut-il s'en étonner ?

Certes, la Sécurité sociale ne rembourse pas encore le « fluide », mais le « fluide » fait des miracles ; et, aujourd'hui où tout est planifié, programmé, codifié, où les médecins gouvernent par ordonnances ou tranchent dans le vif du sujet, le « miracle » n'a pas de prix. Sauf si l'on doit le payer de sa santé.

La vogue actuelle des guérisseurs — philippins ou hexagonaux — ne pouvait laisser indifférent le Crapouillot. Si cette mode est justifiée, il faut le dire ; si elle est abusive, il faut encore plus le clamer. Car, pour nous, la meilleure thérapeutique, c'est la vérité. Dût-elle faire grincer quelques dents.

P.S. Nous avons volontairement modifié ou masqué les noms de la plupart des guérisseurs français que nous avons consultés. *Le Crapouillot* n'est pas un guide de la médecine parallèle. Vous comprendrez pourquoi.

Photos : A.F.P. - Agip - Archives Aurore - J. Bourguet - Camera Press - René Dazy - P. Gatiniol - Inter-continentrale - Keystone - Guy Poupard - Rapho - Romi - Sipa - Sygma - U.P. - Roger Viollet.

I^{re} Partie

LES CHIRURGIENS AUX MAINS NUES



Tony Agpaoa, l'un des plus célèbres « chirurgiens » des Philippines, « opère » une Française dans sa clinique de Baguio.

I. – LES GUÉRISSEURS PHILIPPINS

« **J**E viens vous soumettre un projet qui pourrait vous apporter un succès équivalent à celui de vos croisières musicales. Thème : la croisière de la guérison. Je me charge de vous assurer à bord du *Renaissance* ou du *Mermoz* la présence de quelques-uns des plus célèbres chirurgiens aux mains nues des Philippines. »

Ainsi parlait une femme fort élégante qui avait obtenu un rendez-vous avec M. Claude Dexidour, directeur de la Compagnie Paquet. C'était en avril dernier.

La réponse fut non. La célèbre compagnie ne participe-

rait pas à cette campagne de mystification lancée chez nous il y a un an, et entretenue par des êtres prêts à croire au surnaturel les yeux fermés — ou par des gens qui trouvent une source fructueuse de revenus à exploiter la crédulité de grands malades.

A la même époque, un membre d'une grande compagnie aérienne recevait un blâme assorti d'une menace de licenciement s'il persistait à organiser à Paris des projections privées (payantes) d'un film tourné par lui aux Philippines — un de ces films qui montrent les soi-disant chirurgiens de

l'île de Luzon « opérant » à mains nues, extrayant d'un ventre, d'un dos, d'un nez, d'une oreille, des filaments, des matières sanguinolentes, des lambeaux de substances que des patients venus du monde entier prennent pour leur tumeur, leur mal. (On dit que, sous un nom d'emprunt, la femme de cet employé fait maintenant en province des tournées fort rentables.)

En France, il existe différentes filières pour aller aux Philippines à des conditions — prétendument — avantageuses. Ainsi la femme... d'un médecin de Boulogne-Billancourt adresse à ses relations, préalablement averties par ses soins des « miracles » philippins, la lettre suivante (avec prière de communiquer autour d'eux) :

« Peut-être allons-nous enfin réaliser notre rêve : partir aux Philippines.

« Nous avons la possibilité de partir du 29 octobre au 12 novembre 1977, soit pendant la belle saison locale. Nous avons l'assurance de soins avec Tony Agpaoa et la possibilité de rencontrer d'autres guérisseurs.

« Pour ces quatorze jours, le prix global, comprenant l'hébergement complet, est de 5 950 francs par personne si nous sommes au moins quinze. »

(Le voyage à plein tarif coûte plus de 8 000 francs aller et retour. Mais les plus avisés savent qu'une agence propose des charters Paris-Manille et retour pour 3 550 francs, et qu'en partant de Belgique ou d'Allemagne on trouve des forfaits voyage-séjour avec encadrement médical assuré au cours du vol.)

Une autre Parisienne, elle-même d'origine philippine, offre un forfait à 7 300 francs, « excursions comprises ». Nous lui avons demandé :

— Croyez-vous qu'une personne opérée des deux seins puisse trouver aux Philippines l'assurance contre une rechute, contre l'apparition de métastases ?

Réponse :

— Qu'elle aille consulter le docteur D... Voici son numéro de téléphone.

Le docteur D... est... dentiste.

D'un ventre sont extraites des... feuilles de tabac !

Tout a commencé en France le soir du 21 octobre 1976 quand des millions de téléspectateurs ont découvert sur TF 1, dans l'émission *l'Événement*, des scènes ahurissantes. Il s'agissait d'un film tourné aux Philippines. Dans une chapelle de l'Union spirite et chrétienne, une foule bariolée — autochtones et occidentaux mêlés —, en extase, prie, chante ; des hommes et des femmes tombent en transe. Puis la même foule haletante se retrouve massée autour d'une table où le maître du lieu, le guérisseur Oligan, a fait étendre sur le ventre un patient qu'il va « opérer ». Ses mains s'attaquent au creux des reins. Il s'empare d'un tampon de coton. Jaillissement de sang. Dans la mare rouge, les doigts donnent l'impression de s'enfoncer dans le corps jusqu'aux secondes phalanges. Un geste encore : un morceau de « chair » apparaît, tiré lentement de la « plaie », recueilli par un aide, qui le fait disparaître. Nouveau tampon de coton pour essuyer. La peau est nette. Aucune trace d'incision.

Images suivantes : d'autres « chirurgiens » palpent, triturent, ouvrent — apparemment — des ventres pour en ex-

traire des lambeaux ensanglantés. Du cou prétendument tuméfié d'une femme, un « chirurgien » extirpe un ganglion malade (l'image ne montre ni la tuméfaction avant ni sa disparition après). Ailleurs, Joséphine, grande prêtresse à ses heures, introduit un coton au niveau du foie et le ressort au sommet de la cage thoracique. Pour « guérir » un patient qui devient sourd, elle lui enfonce un coton dans l'oreille gauche et le retire par l'oreille droite. Puis vient le bouquet (au sens propre) : des feuilles de tabac sont extraites d'un ventre, toujours sans cicatrice. Explication : le mal s'est matérialisé ainsi.

Une seule caméra filme, de très près, les gestes des opérateurs. Mais on ne voit jamais que la face externe des mains, des doigts.

« On dit que des malades guérissent », commente en substance l'auteur du film. Attaqué, il se défendra par la suite : « J'ai gardé un ton neutre. J'ai montré. Je n'ai pas cherché à convaincre. »

Comment aurait-il fallu tourner un reportage pareil ? Un autre cinéaste, Jean-Luc Magneron, le démontrera dans un film diffusé le 7 avril suivant sur Antenne 2. Mais n'anticipons pas.

En octobre donc, le mal est fait. L'espoir fou est né au cœur de grands malades, de leurs familles. Ils vont commencer à s'envoler vers les professionnels du miracle, à 16 000 kilomètres de la France, dans des charters même pas aménagés pour transporter avec un minimum de confort des grabataires, des moribonds.

C'est dans les années 60 que, les premiers, les Etats-Unis ont envoyé aux Philippines des cargaisons aériennes de malheureux atteints des maux les plus graves : paralysie, cancer, sclérose en plaques.

Puis, tandis que se multipliaient les hôtels de luxe à Manille, tandis qu'Agpaoa, le chef de file des « chirurgiens psi », aujourd'hui riche à milliards, montait sa propre agence de voyages, transformait en clinique un ancien monastère magnifiquement situé sur une hauteur de Baguio, station d'été à 400 kilomètres de la capitale, du monde entier se sont mis à affluer ceux qui croyaient à un nouveau Lourdes du Pacifique.

« Jusqu'à l'année dernière, les principaux arrivages provenaient de Nouvelle-Calédonie et de Tahiti, où les *tour operators* organisent une publicité tapageuse, écrit notre confrère Michel Rouzé (1). En seconde ligne, on notait les Australiens, les Néo-Zélandais, les Japonais, les Canadiens et les Américains. Les Européens restaient peu nombreux. C'est dans le courant de 1976 que fut entreprise la conquête du marché européen : l'Allemagne d'abord, puis la Belgique, qui fournit le plus fort contingent. Au point que le sous-secrétaire philippin à la Santé envoya une note à l'ambassade des Philippines à Bruxelles pour rappeler que son gouvernement ne cautionnait pas les pratiques des guérisseurs, considérées par lui comme exercice illégal de la médecine. Attitude nouvelle d'ailleurs : pendant longtemps le gouvernement de Manille ne s'était guère soucié de l'affaire. (...) Ses guérisseurs appartiennent à la tradition locale. Et les clients étrangers apportaient leur manne de dollars. Mais il y eut des incidents. Des médecins s'émurent. Pour n'être pas éclaboussées par un scandale, les autorités philippines « ouvrent le parapluie »... sans gêner pour autant l'entreprise. »

(1) Chirurgiens à mains nues, les leçons d'un scandale, *Cahier AFIS (Agence française d'information scientifique)*, avril-mai 1977.



Le mysticisme fait partie intégrante de la « médecine » philippine. Une chapelle est toujours proche de la salle où ont lieu les opérations.

Comment — autrement que par une émission de télévision — peut naître dans un pays la croyance que des êtres doués de pouvoirs surnaturels sont capables d'ouvrir le corps à mains nues, d'en extirper des tissus malades, de refermer sans qu'apparaisse la moindre cicatrice, de guérir ainsi des patients que l'on croyait condamnés ?

L'exemple de la Belgique est éloquent.

Depuis l'été 1976, par milliers, de toutes les régions du pays, des hommes, des femmes venaient s'entasser dans un petit café de Rochefort, un village des Ardennes belges. Plusieurs fois par jour et même tard dans la nuit, le propriétaire du bistrot, M. Guy Dor, projetait le film qu'il avait tourné lui-même lors d'une « miraculeuse » opération qui, aux Philippines, avait sauvé son fils de quatre ans, le petit Michael.

Michael, atteint d'une tumeur cancéreuse à l'abdomen, avait été opéré à la clinique universitaire de Louvain, puis soumis à des séances d'irradiation par la bombe au cobalt. L'enfant avait affreusement maigri. Il avait perdu ses cheveux (effet normal de l'irradiation). Les médecins laissaient peu d'espoir aux parents.

C'est alors que, dans un vieux numéro d'une revue traduite de l'américain, M. Dor tombe sur un article vantant les prouesses des guérisseurs philippins. Il vient d'hériter d'une maison. Il la vend. Et transporte Michael aux Philippines.

Michael est traité successivement par deux des plus célèbres guérisseurs, à Baguio.

Notre confrère belge René Haquin (1) raconte ainsi le

film que, dans le petit café, voyaient les spectateurs émerveillés :

« Les mains brunes [du guérisseur] prennent possession du ventre de Michael, le pétrissent comme une pâte. La caméra du père tourne tout autour, balayant le champ opératoire. Le micro incorporé enregistre les cris du petit garçon qui hurle, s'agite, et que les mains maternelles tentent de calmer. Le sang surgit entre les doigts, coule en longues traînées sur les hanches. Un sang clair, comme mélangé d'eau. Le guérisseur donne l'impression d'ouvrir l'abdomen et d'en retirer de petits caillots, puis une masse de chair vive... »

Le film se termine sur une séance de magnétisation de l'enfant, enfoui dans le sable tiède d'une plage de la mer de Chine. Rayonnant, le père conclut : « Après plusieurs interventions, mon fils était guéri ! »

« Tandis qu'il parle, poursuit René Haquin, le bonhomme blond surgit par une porte entrebaillée. Il est près de 22 heures. Il n'est pas encore au lit et ne donne pas l'impression d'être fatigué. »

La suite, notre confrère ne la dit pas dans son livre, publié trop tôt : le 12 avril dernier, on apprenait la mort de Michael.

Ce n'était qu'une rémission (2).

M. Dor a fait ses comptes : Agpao et Placido, les deux « chirurgiens psi », lui ont coûté environ 20 000 francs français (lourds), sans compter, bien entendu, les frais de voyage et de séjour de l'enfant, des parents.

(1) RENE HAQUIN, les Guérisseurs philippins, éd. Jean-Pierre Debarge.

(2) De toute manière, les médecins ne qualifient un cancer de guéri qu'au bout de cinq ans. Avant ce délai, on ne prononce jamais d'autre mot que « rémission ».

Deux Américains déclarent : « C'est de la supercherie ! »

Les écrits s'oublient. L'impact des images est autrement plus grand, comme le nombre des téléspectateurs comparé à celui des lecteurs d'un hebdomadaire.

Combien de personnes impressionnées par l'émission d'octobre dernier se souvenaient que, deux ans et demi plus tôt — le 11 mai 1974 —, *Paris-Match*, le premier en France, avait publié un reportage sur les guérisseurs des Philippines ? « Je suis venu, j'ai vu, j'ai entendu et je ne suis pas convaincu », écrivait Olivier Jourdain.

Il s'interrogeait : truccages ? attrape-nigauds ? hystérie ? hypnose collective ? Certes, il reconnaissait avoir entendu un malade proclamer : « J'ai retrouvé l'usage d'un bras paralysé depuis des mois », un autre : « J'ai recouvré la vue » (nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de guérissons instantanés de ce genre). Mais il disait aussi qu'aucun des patients qui se prétendaient améliorés n'avait tenu sa promesse de lui adresser à son retour la confirmation médicale de sa guérison.

Déjà en juillet 1973, Don et Carol Wright, un couple de médiums américains, s'étaient rendus à Manille dans l'espoir d'être initiés aux secrets des guérisseurs. Ils y restèrent six mois. Croyant eux-mêmes aux pouvoirs spirituels, ils acquirent la confiance de plusieurs chirurgiens aux mains nues. A leur retour aux Etats-Unis, ils déclarèrent : « C'est de la supercherie ! » Leur témoignage écrasant contribua à faire condamner par un tribunal américain, en mars 1975, quatre agences de voyages qui avaient transporté des milliers de personnes vers les Philippines.

Toujours en 1973, gagnés par la vogue de la parapsychologie, certains scientifiques de différentes nations s'avouèrent troublés. Ils demandèrent que l'on analysât quelques échantillons des substances prélevées par les guérisseurs philippins sur leurs patients. « Tissus non humains », révélèrent les laboratoires.

Deux parapsychologues, l'un suisse, l'autre allemand — Naegeli-Osjord et Stelter —, ayant proclamé avec enthousiasme qu'il existait aux Philippines des phénomènes de dématérialisation et de rematérialisation, le docteur Rentchnick, de retour de Manille, répliqua en janvier 1974 par un vigoureux « Il faut libérer le public de ce lavage de cerveau », en conclusion d'un long article publié par la revue *Médecine et Hygiène*.

Les trois techniques des « chirurgiens » philippins

Mais revenons en France.

Dans l'été 1976, rentrant d'un long voyage, le cinéaste français Jean-Luc Magneron rend visite à un de ses amis parisiens, le docteur E... Il craignait de ne plus le revoir, car, lorsqu'il avait quitté Paris, le docteur E..., atteint d'un cancer du poumon, était alité depuis des mois, condamné par ses confrères. Stupeur ! le médecin a repris ses activités ; il est métamorphosé, rayonnant !

Le docteur E... est récemment revenu des Philippines. Il était à la limite du coma quand on l'a transporté là-bas. Il a été opéré par un des guérisseurs les plus réputés. Voilà, le miracle a eu lieu.

Bouleversé, le cinéaste décide de partir au plus vite pour Manille avec une équipe de tournage.

Magneron est un être hors du commun. Depuis vingt ans, il se consacre au monde de l'étrange. Pas seulement en cinéaste. En convaincu. Il affirme qu'en certains points du monde, dans des sociétés traditionnelles, il existe des personnages doués de pouvoirs occultes réels.

Il passe six mois sur douze en Afrique, en Inde, en Indonésie, à Formose, au Mexique. Il a le don de se faire admettre parmi les sages, les fakirs, les chamans, les sorciers. Il mène la vie même des tribus, des sectes dans lesquelles restent vivaces les pratiques magiques séculaires. Après des années d'initiation, il a été consacré dignitaire du vaudou au Dahomey.

Pour le cinéma, il a tourné *Vaudou*, un film impressionnant (une dizaine d'évanouissements par jour dans les salles où il était projeté, il y a trois ans), et pour le petit écran, *les Sociétés secrètes du Gabon*, *Féticheurs d'Afrique noire*, etc.

Bref, Magneron est parti pour les Philippines à la fin de novembre 1976, dans l'espoir — il le reconnaît aujourd'hui — de découvrir le secret des pouvoirs paranormaux des « chirurgiens aux mains nues » qui avaient sauvé son ami médecin. Nul ne pouvait les observer d'un œil plus aiguisé que le sien, si grande est son expérience des pratiques magiques et aussi de la prestidigitation.

Quand il rentre à Paris, le docteur E... vient de mourir...

Le cinéaste rapporte un film bouleversant, qui sera diffusé le 7 avril 1977 sur Antenne 2. Un film démystificateur, accusateur : Magneron montre par l'image que tout n'est que tours de passe-passe, prestidigitation pure.

Pour ne pas se laisser tromper, il suffisait de connaître les trucs des illusionnistes, de savoir braquer sa caméra sur un point, un geste précis.

— En deux minutes, chez le premier des Philippins que j'ai vu opérer, j'ai découvert que tout était faux, nous dit Magneron. Mais peut-être celui-là était-il un charlatan. Il me fallait en voir d'autres. J'ai observé au moins cent opérations, rencontré la plupart des vedettes : Urbito, Placido, Labo, Agpaoa, Rosita, Joséphine, Marcello Jaïnar... Partout et toujours, je n'ai vu que des matérialisations truquées.

« Oh ! ils peuvent opérer absolument nus ! Ce n'est pas de leurs manches qu'ils sortent les petites choses sanglantes qu'ils font semblant d'extraire du corps des malades. Leur dispositif est toujours le même. Les familles, les spectateurs peuvent s'approcher à quelques centimètres de la table sur laquelle le malade est opéré, mais toujours devant, jamais derrière. La table est dans un coin de la pièce, parallèle à un mur, une extrémité appuyée à l'autre mur. Le guérisseur est entre la table et le mur. A l'autre extrémité de la table, il y a toujours un assistant qui bloque le passage.

« Chaque guérisseur emploie l'une ou l'autre des trois techniques de base suivantes, avec quelques variantes. La première, la plus élémentaire, c'est le ravitaillement direct. Sous la table recouverte d'une toile cirée, il y a une cuvette posée sur un tabouret ou bien un sac en plastique accroché contenant les matières sanguinolentes qui vont être utilisées. L'opérateur montre ses deux mains ouvertes. Puis il profite d'un moment d'inattention de l'assistance, ou plutôt d'un moment où lui-même ou son aide — car il ne travaille jamais seul — a attiré l'attention sur un point précis, pour se ravitailler. C'est l'enfance de l'art en matière de prestidigitation. Tous les yeux sont braqués sur la main qui sonde la partie du corps à opérer : en une fraction de seconde, l'autre

main plonge dans la réserve et rejoint la première. Personne ne s'est rendu compte qu'elle tenait quelque chose. C'est l'empalme classique des illusionnistes. Les mains, dont on ne voit que la face externe, écrasent la matière sanglante. Les doigts pliés donnent l'impression de s'enfoncer dans le corps tandis que le sang apparaît. Un simulacre d'effort, et le morceau de chair est extirpé.

« Deuxième méthode, aussi rudimentaire : celle du coton hydrophile. Là, on ouvre les mains, on les montre en permanence. Un assistant, mine de rien, pose sur la table une boule de coton hydrophile — il y a toujours à côté de la salle d'opération une sorte d'arrière-boutique où l'on va chercher le nécessaire. L'opérateur prend d'abord des petits bouts de coton, puis, quand il a bien amusé la galerie, il en prend un plus gros morceau, dans lequel est dissimulé son truc. Il plonge le coton dans un récipient d'eau, l'appuie sur la partie du corps où il pratique son intervention, le triture, le malaxe. Du sang mêlé d'eau sort de la chose enfouie dans le coton, puis un lambeau de chair apparaît, comme dans la première méthode.

« La troisième technique fait intervenir des compères. Toute une troupe d'assistants se promènent en permanence entre la salle d'opération et l'arrière-boutique. J'ai été étonné de voir que les gens n'étaient même pas intrigués par ces déplacements incessants. En général, parmi tous ces adjoints, il y a deux maîtres assistants. L'un, que j'ai appelé par dérision le « mateur » — le voyeur, en argot —, regarde l'assistance. Au moment où il se rend compte que tous les yeux sont fixés sur le point du corps que, d'une seule main, l'opérateur malaxe, le mateur fait un petit signe à l'assistant ravitailleur. Celui-ci arrive avec dans la main l'objet qui va

être matérialisé ; il passe derrière le chirurgien, qui, jusque-là, a toujours gardé sa deuxième main pendante, et lui glisse discrètement la chose. Il n'y a plus qu'à la faire sortir comme précédemment.

« Je connaissais tellement leur combine que, chaque fois, je savais à la seconde près quand l'assistant allait venir, se glisser contre l'opérateur, etc. C'était grotesque de simplicité.

« Je pèse mes mots : à aucun moment, il n'y a une quelconque matérialisation ; il n'y a ni pénétration dans les corps ni opération ; seulement une illusion collective, favorisée par une très habile mise en condition psychologique des malades, de leurs familles.

« Le seul miracle, poursuit Magneron, c'est de voir à quel point les gens ainsi conditionnés non seulement ne savent pas observer, mais ne veulent pas voir les choses. Je suis persuadé que, si un de ces guérisseurs, après avoir pratiqué deux ou trois opérations truquées, s'avisait pour la quatrième de mettre en évidence sa cuvette pleine de morceaux de rate, de foie ou de je ne sais trop quoi, personne n'aurait la lucidité de la voir.

« Ceux qui croient aux matérialisations protestent : comment peut-il y avoir trucage quand les guérisseurs philippins opèrent hors de leur cadre, dans des chambres d'hôtel ? Ils ne se demandent même pas pourquoi ces chirurgiens viennent toujours accompagnés d'un assistant, leur compère en prestidigitation.

« Des médecins, des psychosociologues, des scientifiques se sont fait avoir. Les scientifiques sont d'ailleurs bien peu qualifiés pour expertiser ce genre de phénomènes. Si l'on



L'abdomen est recouvert de coton hydrophile, dans lequel on peut dissimuler n'importe quoi.

remonte dans l'histoire de la médiumnité et de l'occultisme, on découvre que les scientifiques se sont toujours fait berner, faute de connaître les techniques des illusionnistes. »

Les « tumeurs » prélevées ne sont pas d'origine humaine

Désorientés face à un trucage, les scientifiques sont néanmoins irremplaçables quand, avec leurs propres armes, ils tentent de faire la lumière sur un phénomène comme celui des Philippines.

C'est ce qu'ont entrepris, mené à bien, des médecins et des biologistes belges. Un rapport publié en janvier dernier lève définitivement les doutes (s'il en subsistait...) : les « tumeurs », les « ganglions », les « kystes » prétendument extirpés des corps de malades aux Philippines sont des tissus qui étaient morts un ou plusieurs jours avant leur pseudo-extraction ; ce ne sont que des débris de viande.

Le docteur Dieudonné Mewissen, secrétaire de l'Œuvre belge pour le cancer, s'est rendu l'automne dernier aux Philippines avec un groupe de malades belges. Il a person-

nellement assisté à une centaine d'interventions chez le guérisseur Placido, se faisant chaque fois confier les fragments d'organes, de tissus, apparemment extraits des patients et les plaçant dans des flacons contenant un liquide fixateur.

Il a confié à son retour ces prélèvements au docteur Paul Maldague, directeur de l'unité de pathologie et de cytologie expérimentale de la faculté de médecine de Louvain. Deux autres médecins, vers la même époque, ont également remis des prélèvements au docteur Maldague et au laboratoire de biologie chimique du docteur Staquet, à Bruxelles.

Toutes les analyses devaient concorder : l'origine humaine des prélèvements était formellement exclue. Les tissus étaient en état d'autolyse — c'est-à-dire qu'ils avaient été utilisés un certain temps après la mort de l'animal dont ils provenaient. Il s'agissait de fragments de pancréas, d'organes lymphoïdes (ganglions), de fibres intestinales, etc.

Identifier l'espèce animale d'où avaient été tirés ces fragments s'est révélé très difficile. Certaines structures sanguines ont conduit à penser qu'ils pourraient provenir d'un mammifère marin de l'océan Indien, du groupe des siréniens, le dugong, que l'on chasse effectivement dans les eaux des Philippines.

II. – DES TÉMOIGNAGES

« J'AI accompagné aux Philippines une de mes patientes atteinte d'une maladie neurologique non seulement incurable, mais pour laquelle aucune rémission n'a jamais été observée. Au moment du départ, elle était dans le coma depuis plus d'une semaine. Trois jours après le début du traitement, elle reprenait conscience. Au quinzième jour, elle était sur ses jambes. Je ne dis pas qu'elle est guérie. Mais elle va infiniment mieux. »

Entendre ces paroles de la bouche d'un médecin généraliste, invité avec d'autres personnalités à un débat sur le thème : « Faut-il croire aux guérisseurs philippins ? » — c'était à la F.N.A.C., le 3 mai dernier —, méritait de chercher à en savoir davantage. Il y avait dans la salle le mari et la fille de cette femme, qui proclamaient leur émerveillement. Nous les avons revus. Nous avons vu la malade.



« Il n'y a pas de traitement. Je ne peux vous laisser aucun espoir ; seulement vous décrire l'irréversible évolution à laquelle vous devez vous attendre. Il vous faudra beaucoup de courage... » Voilà ce qu'avait dit le neurologue. C'était un jour de 1969, à la Salpêtrière. M. Raymond C... venait chercher sa femme, Lucienne, cinquante-six ans, admise en observation trois semaines plus tôt.

Le médecin avait précisé le nom de cette affection incurable du cerveau : la maladie d'Alzheimer, une forme de démence sénile précoce.

Les troubles avaient débuté quelques mois plus tôt. D'abord des absences, des trous de mémoire ; puis une

difficulté à parler ; par moments, des mots incohérents. Au côté de son mari, derrière leur étal de fruits et légumes sur les marchés, Mme C... ne parvenait plus à servir les clients, à rendre la monnaie.

« Incurable ? Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai ! Il faut chercher ailleurs, si les médecins se dérobent. » Raymond C... ne parvient pas à se résigner. Il laisse entièrement la charge du commerce à son frère pendant la semaine ; il ne travaille plus que le samedi et le dimanche, jours où sa fille, son fils peuvent le relayer à l'appartement dans son rôle de garde-malade.

Tandis que sombre de plus en plus profondément l'esprit de la malheureuse, commence une course désespérée, désespérante, aux guérisseurs. Six mois durant, une fois par semaine, un premier, dans un village de Seine-et-Marne, soufflera sur la colonne vertébrale de la malade, « pour rétablir la circulation dans le cervelet ». Suivent douze mois de passes magnétiques tous les lundis à 6 heures du matin, chez un second, près de la porte d'Asnières. L'année suivante, un troisième, à Saint-Mandé, promènera à chaque séance une baguette sur le crâne de la malade : « Elle a un nœud là-dedans, dit-il, on va résorber ça. »

Il y en eut d'autres encore. Combien ? On ne sait même plus.

Mme C... n'est plus qu'un pauvre corps sans âme. Parfois, d'atroces sursauts de violence : des crises de folie furieuse.

En 1975, M. C... s'envole avec sa femme pour la Roumanie ; elle passe quinze jours dans la clinique de la doctoresse Aslan. Un grand neurologue de Bucarest, ému, confirme ce que, tous les six mois, répète le spécialiste parisien : « Incurable. Vous perdez votre temps, votre argent. »

En octobre 1976, nouvelle aggravation : la malade est frappée de paralysie. « C'est l'approche de la fin », dit le médecin de famille, le docteur M...



Venus du monde entier, des malades, des infirmes attendent un éventuel miracle des guérisseurs philippins.

Oh ! il existe peut-être un dernier recours ! On parle tant des Philippines... Aussitôt pensé, aussitôt fait. Le premier départ pour Manille qui n'exige pas de changement d'avion, c'est un vol K.L.M. à partir d'Amsterdam. M. C... achète six billets plein tarif (8 400 francs l'un) : deux places pour la malade, qui voyagera couchée ; les autres pour sa fille, son fils, lui-même et le docteur M..., qui accepte de les accompagner.

Ambulance pour Amsterdam. Trente heures de vol au lieu des vingt prévues (un incident technique). Enfin Manille. Ambulance. Hôtel.

Mme C... n'est pas vraiment dans le coma (tiens ! pourtant le docteur M... a prononcé le mot à la F.N.A.C. !), mais inconsciente, comme d'habitude, disent son mari, sa fille.

A partir du lendemain, dix-huit jours de suite, tous les matins à 10 heures, le guérisseur Juan Blance, accompagné d'un assistant (bien sûr !), viendra « opérer » la malade sur place. Il a une technique très particulière.

— Le premier jour, raconte Marie-France, la fille de M. et Mme C..., il dit en mauvais anglais : « Tournez-la sur le côté. » Il frappe le haut du dos et annonce : « Sang trop épais ; irrigue mal le cerveau. » Puis nous devons asseoir ma mère. Mais elle n'arrive plus à se maintenir. Il faut que nous mettions des coussins, que nous la soutenions. Blance prend la tête entre ses mains, écarte les cheveux de part et d'autre d'une raie. Pendant ce temps — ce sera le cas tous les jours qui suivront —, l'assistant masse les bras, les jambes, comme le ferait un kinésithérapeute.

« Blance prend ma main dans la sienne, m'ordonne de tendre le doigt en direction de ma mère, à 30 ou 40 centimètres d'elle. Puis il imprime un coup sec à ma main. On voit apparaître une petite entaille à l'endroit où les cheveux sont

écartés. Blance s'approche, masse autour de l'entaille. Un peu de sang s'écoule. Et, brusquement, il tire quelque chose de l'entaille : on dirait un petit morceau de membrane.

« A partir du lendemain, il procède autrement. Toujours des incisions à distance, mais sur le dos, sur le cou ; chaque fois par l'intermédiaire du doigt de l'un ou de l'autre d'entre nous : mon père, mon frère, le docteur M..., moi-même. Quand l'incision est faite, il pose dessus une pièce de monnaie crasseuse recouverte d'un tampon de coton et coiffe le tout d'un verre à cognac pris au bar de l'hôtel. Il enflamme le coton, réalisant en somme une ventouse scarifiée. Le sang suinte. Quand il décolle la ventouse, il extrait chaque fois un gros caillot ou un morceau de chair. »

L'assistant, donc, masse les membres. Le père et la fille le confirment. A la quatrième séance, Blance dit : « Aujourd'hui, vous allez la lâcher. Elle doit tenir assise. » C'est vrai : Lucienne C..., appuyée sur les coussins, ne s'écroule pas.

Quatre ou cinq jours plus tard, le guérisseur déclare : « Mettons-la debout. Il faut qu'elle remarche. »

— Nous sommes deux à la soutenir, raconte M. Raymond C... ; les jambes sont inertes. Mais, peu à peu, les jours suivants, elle fait un pas, puis deux, puis trois, appuyée sur nous. Au bout de deux semaines, il suffit d'une personne pour la maintenir ; elle marche péniblement. La troisième semaine, elle tient debout toute seule ; elle marche lentement, difficilement, mais elle marche. Elle est redevenue vivante.

Pourtant, quand approche le moment du retour, il faut supplier un médecin philippin de donner l'autorisation d'embarquer Lucienne C... Il croit que l'état de la malade s'est aggravé pendant le séjour. On doit multiplier les témoignages pour qu'il admette que c'est le contraire qui s'est



Une affaire bien organisée : la « clinique » de Tony Agpaoa, à Baguio, comporte également un hôtel pour l'accueil des malades.

produit. Trois visites (200 francs l'une). Il signe enfin. (Les autorités philippines, les compagnies d'aviation font le maximum pour éviter les morts en cours de vol.)

Dernière précision : à chaque visite, M. C... a versé 20 dollars à Blance.

En dépit des apparences, la maladie est toujours là

Nous avons vu Mme C... Il ne reste aucun signe de paralysie, c'est vrai. Elle s'assied, se lève, arpente l'appartement, murmurant des mots incohérents. Les yeux sont fixés dans le vague. On la lève, on l'habille, on l'alimente comme un bébé. Le corps fonctionne mais l'esprit est toujours noyé. Pour les siens, passionnément attachés à elle (« une sainte », dit son mari), Lucienne C... est redevenue un être vivant.

Que s'est-il passé ? Nous avons appelé le neurologue de la Salpêtrière. Brutal refus de répondre.

Nous avons décrit le cas à un neurochirurgien, chef de service dans un autre hôpital parisien, lui posant la question suivante : « La paralysie s'inscrit-elle dans l'évolution normale de la maladie d'Alzheimer ? »

Sa réponse a correspondu à ce que nous soupçonnions :

— Non. Il est probable que s'est surajouté, par embolie, un petit accident ischémique du cerveau (*non-irrigation par suite de l'oblitération d'un vaisseau*), ce que l'on appelle vulgairement une attaque. Bien des malades paralysés ainsi récupèrent peu à peu la mobilité, parfois spontanément, plus sûrement avec l'aide d'un kinésithérapeute.

Voilà la triste — et ruineuse — histoire de la famille C... Ils ne savent pas, ils ne veulent pas savoir que, si Mme C... n'est plus paralysée, c'est parce qu'un chirurgien philippin

et son assistant en prestidigitation (Majax expliquera plus loin le truc des incisions à distance) ont exercé avec succès des massages de rééducation fonctionnelle.

La maladie essentielle, elle, est toujours là.

Comme tous ceux qui ont accompagné un grand malade aux Philippines, M. C..., depuis son retour, n'a plus conduit sa femme auprès du spécialiste qui l'a suivie pendant des années. Les chirurgiens aux mains nues l'interdisent : cela pourrait... compromettre l'effet bénéfique de leur traitement.



Marie-France, la fille des C..., a profité de son séjour aux Philippines pour se faire « opérer » par un autre « chirurgien », Mercado, espérant la guérison de ses fréquentes migraines.

— La première fois, il m'a massé les tempes, puis m'a extrait de la nuque un énorme caillot de sang, et quelque chose d'autre que j'ai mal vu. A la seconde séance, j'ai eu l'impression qu'il m'enfonçait l'index dans les orbites ; encore des caillots de sang. Et puis il m'a opérée au niveau du foie... Non, je n'ai pas senti de vraie pénétration. Il m'a brandi devant le nez quelque chose qui ressemblait à un morceau de ris de veau. « Regardez ce que vous aviez dans le foie ! » m'a-t-il dit.

Marie-France a toujours ses crises de migraine.



M. O..., un Suisse de passage à Paris, nous raconte :

— Je suis allé aux Philippines en 1973. J'étais alité depuis des mois. Je ne pouvais me tenir debout sans perdre l'équilibre. J'avais fait trois infarctus. J'ai été opéré par Placido.

Maintenant, je me porte comme un charme. Il m'a nettoyé les coronaires, m'a extrait des calculs rénaux et m'a guéri d'une tumeur au cerveau.

— La tumeur avait été diagnostiquée par un neurologue ?

— Non. Mais ma femme a vu Placido me l'extraire du crâne... Il y avait dans notre groupe une femme de soixante-dix ans condamnée à mort, comme moi, à cause de son cœur. Elle vit toujours... Une de nos compagnes de voyage a été opérée d'un fibrome qu'elle ignorait... Une jeune femme maigre comme une haridelle a repris sur place cinq kilos en quinze jours... Je me souviens encore d'une jeune fille qui était épuisée depuis des mois sans savoir pourquoi ; Blance lui a découvert un début de cancer dans les deux seins et a extrait les petites tumeurs par le mame-lon... Ceux qui parlent de prestidigitation ne comprennent rien à l'affaire. Même si un illusionniste peut simuler des opérations identiques, cela ne veut rien dire. Là-bas, c'est de l'ésotérisme. Ils travaillent sur le corps éthérique, le corps astral. Aucune importance si les laboratoires découvrent que les substances extraites ne sont pas des tissus humains : ces gens-là ne croient pas à la dématérialisation. Tant pis pour eux.

Rideau.



Marianne, trente-cinq ans, est atteinte d'un cancer du sein. Il a été dépisté il y a deux ans à la fondation Curie (Paris) et traité par radiothérapie. Puis, un jour, les médecins lui ont annoncé qu'il fallait opérer. Elle a refusé.

En novembre dernier, elle passe quinze jours aux Philippines et se fait « opérer » successivement par plusieurs guérisseurs.

— Ils m'ont retiré des tas de choses, du sein et d'ailleurs... La grosseur est toujours là, aussi dure... Depuis, je vois un médecin homéopathe, le docteur X... Il fait venir clandestinement de Suisse un produit anticancéreux.

(Renseignements pris, il n'y a pas de docteur X... ; c'est un guérisseur.)

— J'accepte le risque, poursuit Marianne. Je le supporte mieux que l'idée d'être mutilée.

Elle ajoute (MM. les Médecins, s'il vous plaît, lisez, relisez ces mots) :

— Tout se serait peut-être passé autrement si le radiothérapeute, le chirurgien m'avaient parlé de façon humaine. Quand vous entendez dire : « Il faut enlever cette mamelle », croyez-moi, vous prenez la fuite. Peut-être les guérisseurs de Manille ne font-ils rien d'autre que de vous insuffler une force pour lutter... Mon homéopathe aussi sait faire cela : il me parle, me comprend, me réconforte...



Mme M... projette un second voyage vers les Philippines avec sa fille de 28 ans, sourde (à 65 %) de naissance.

— A Manille, dit-elle, un guérisseur a enlevé des tas de cochonneries des oreilles de ma fille. Puis il a demandé à la revoir dans six mois.

Le résultat ?

— Il semblait, dans un premier temps, qu'elle avait gagné un peu d'une oreille... Non, nous n'avons pas fait refaire

d'audiogramme. Elle a reperdu depuis. La prochaine fois, j'espère... Je veux y croire.

Elle dit aussi :

— Il y a plus d'échecs que de succès aux Philippines. Mais ceux qui ne guérissent pas, c'est qu'ils ne le méritent pas.

Rideau.



M. B... lui aussi retournera aux Philippines. Il souffrait de mille maux. Au moins, après son premier séjour à Manille, ses troubles digestifs, ses vertiges, ses rhumes chroniques ont-ils disparu. Restent des douleurs d'allure rhumatismale rebelles aux traitements médicaux.

Il espère lui aussi. Mais maintenant, homme averti, il ne se laissera plus « pigeonner » comme la première fois.

Il était parti avec un groupe pour lequel un employé d'Air France avait — affirmait-il — tout préparé, moyennant une gratification personnelle de 500 francs par malade. A l'arrivée, rien n'était prévu, à part le logement dans un hôtel très cher (lequel, comme les autres hôtels, reverse 20 % de ses forfaits aux organisateurs de voyages).

M. B... a découvert qu'on pouvait trouver une chambre confortable pour deux personnes à moins de 20 francs par jour ; que les chauffeurs de taxi multipliaient par dix, par cent, le prix d'une course quand ils avaient affaire à des étrangers ignorants ; que tout le monde se payait grassement au passage dans ce petit univers des « chirurgiens psi ».



M. Ch..., homme d'affaires, est atteint d'une sclérose en plaques qui évolue lentement depuis huit ans. Sa femme et lui-même confient leur immense déception : trois semaines passées à Manille, en mars et avril derniers, n'ont apporté aucune amélioration.

Dieu sait pourtant quel espoir les avait poussés là-bas !

Au départ, des initiés leur avaient recommandé : « Ne vous bornez pas à voir un seul guérisseur. » M. Ch... s'est fait traiter par quatre « chirurgiens ». Parfois, dans la même journée, il passait de l'un à l'autre. En tout, plus de cinquante « opérations ».

— Peut-être ne croyais-tu pas assez fort, dit Mme Ch... Je ne suis pas croyante. Pourtant, là-bas, j'ai prié comme jamais de ma vie. Ah ! cet élan mystique des groupes dans la chapelle de Mercado, ces séances spirites dans celle d'Olligani !... J'espérais si fort qu'un jour il se passerait quelque chose pour toi !

Ils sont pourtant certains d'avoir vu un miraculé. Un jour, arrivant chez Mercado, ils croisent un homme d'une quarantaine d'années. L'homme s'arrête devant eux, souriant, chaleureux. Par gestes, il essaie de se faire comprendre (il est italien). Les Ch... croient saisir : cet homme lui aussi était à demi paralysé quelques jours plus tôt. Il leur semble entendre un mot comme « slerosis ». Toujours par signes, l'homme annonce qu'il regagne l'Italie le lendemain.

Depuis ce jour, les Ch... disent : « Nous avons vu un cas de sclérose en plaques guérie aux Philippines. »

Et les autres ? Les membres du groupe organisé auquel M. et Mme Ch... s'étaient joints pour le voyage ?

Un silence. Un souvenir lourd les bouleverse encore : à l'aller, il y avait dans l'avion une jeune fille de dix-huit ans,

une très grande malade, au dernier stade de la mucoviscidose. Elle avait des crises d'étouffement atroces. De deux lourdes valises, sa mère avait extrait un appareil d'assistance respiratoire, des trousse de médicaments. Tout au long des vingt heures de vol, la mère, le médecin qui accompagnait le groupe ont lutté pour maintenir en vie la pauvre

enfant décharnée (elle ne pesait plus que 36 kilos). On l'a transportée jusqu'à Bagoio, destination du groupe, à 1 500 mètres d'altitude. Le guérisseur prévu a refusé de la prendre en charge, jugeant son cas « trop grave ». Au bout de quelques jours, il a fallu la redescendre à l'hôpital de Manille. La jeune fille est morte dans l'avion du retour...

III. – UN "PHILIPPIN" FRANÇAIS

DÉPUIS le 8 juin, il est sous le coup d'une inculpation pour escroquerie, assortie d'une mesure de contrôle judiciaire, sur plainte du ministère de la Santé. Michel Carayon, trente et un ans, « chirurgien aux mains nues » français, serait immédiatement jeté en prison s'il s'avisait de poursuivre ses activités.

Aimable jeune homme à la voix distinguée et persuasive, il savait inspirer confiance aux assoiffés de merveilleux. Cet ex-comptable s'était initié un an plus tôt, auprès d'un guérisseur de Manille complaisant, aux secrets des « opérations psi ». En sept semaines, pas davantage. Puis il avait regagné la France pour s'installer comme guérisseur à la mode philippine.

Le succès allait venir rapidement. Bientôt il recevait cinq cents à mille malades par mois (chiffres donnés par lui-même) dans une ex-clinique de Joinville-le-Pont, dans la banlieue est de Paris.

En janvier dernier, il étonnait le bon peuple de France par petit écran interposé. Mais cette émission de FR 3 devait causer sa perte.

L'affaire vaut d'être rappelée.

Le 12 janvier 1977, donc, dans un sauna de Toulouse, sous les flashes des photographes et les projecteurs d'une équipe de la télévision régionale, Michel Carayon s'apprête à « opérer » trois volontaires — deux hommes et une femme. On a annoncé très sérieusement que le héros était « capable de capter les radiations cosmiques qui lui permettent de dématérialiser le mal à sa racine, de lui faire traverser les tissus humains pour se matérialiser ensuite dans un simple bout de coton hydrophile ».

Un incident précède le tournage. Parmi les journalistes qui doivent assister à l'intervention, il y a notre confrère Noël Bayon, président de l'Association nationale des journalistes d'information médicale. Or deux « gorilles » au service de Carayon lui barrent l'entrée de la salle. Son état d'esprit, lui explique-t-on, troublerait « l'atmosphère de chaude sympathie indispensable au succès des opérations ».

Pourquoi cet ostracisme ? Noël Bayon a consacré des années de sa vie à enquêter sur les guérisseurs, à dénoncer — par le film, la plume — les dangers que peut faire courir aux malades le recours aux empiriques. Pour les besoins de sa cause, Bayon est allé jusqu'à se faire passer lui-même un moment pour guérisseur ; il a un dossier plein de chaleureuses lettres de remerciements (contrôlées par huissier) que lui a valu sa pratique improvisée du fluide magnétique. Bayon, de surcroît, avait, deux mois plus tôt, dans le journal médical *Tonus*, fait vigoureusement le procès du film naïf tourné aux Philippines qu'avait projeté TF 1 le 21 octobre (voir plus haut).

Bref, le gêneur exclu, Carayon « opère » devant les caméras et les photographes. Palpation, malaxage du ventre, coton imbibé d'eau, ruissellement de liquide rouge, extraction de filaments blanchâtres, tout se passe comme aux

Philippines. Les patients sont avisés qu'ils constateront leur amélioration dans un délai de quelques semaines.

Trois jours plus tard, le samedi 15 janvier, journalistes, photographes, cameramen sont de nouveau convoqués. Lieu du rendez-vous : une salle d'opération de la clinique des Cèdres, dans la banlieue de Toulouse. Motif : deux nouveaux chirurgiens aux mains nues vont affronter le public.

Dans les mêmes conditions que Carayon — coton, eau rougie, dépression de la paroi abdominale —, les deux hommes, habillés de blouses, de calots et de masques de chirurgiens, extraient un fragment de chair. Deuxième intervention : cette fois, ils extirpent de l'intestin d'un patient... un bouquet de roses.

Ils jettent bas les masques ; déclinent leur identité : Aldo Farrez et M. Llorens, tous deux membres de l'Association française des artistes prestidigitateurs.

Détail piquant, Aldo Farrez n'est autre que... le cameraman de FR 3 qui, trois jours plus tôt, a filmé la démonstration de Michel Carayon.

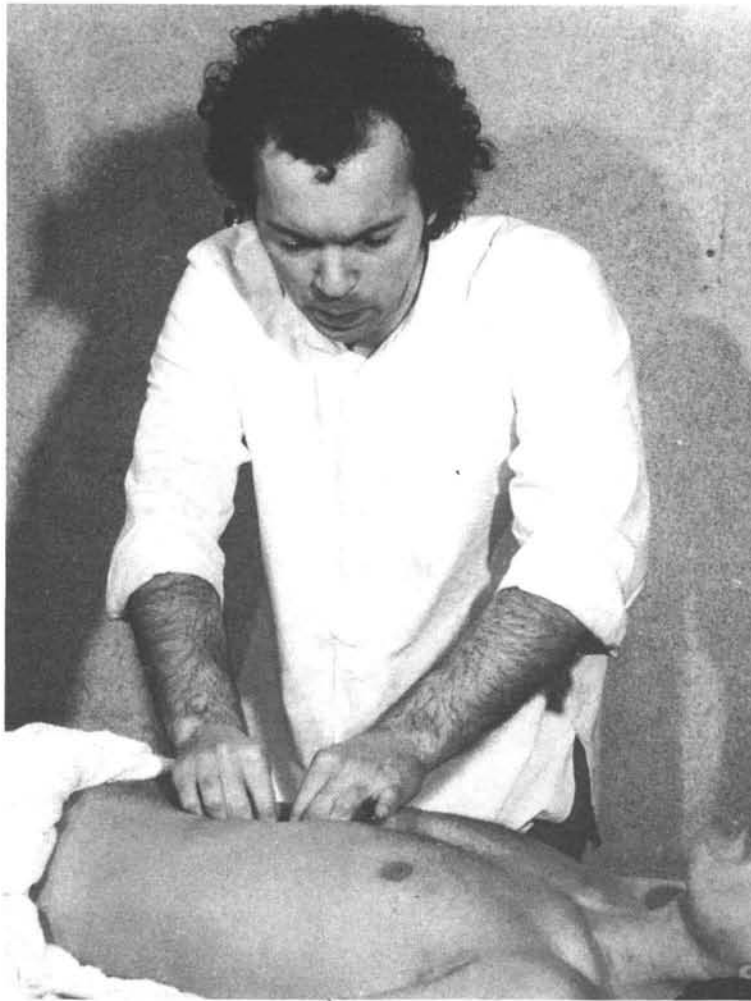
« La preuve a été faite que deux habiles manipulateurs pouvaient faire surgir d'un corps humain des substances animales et même des fleurs. Cette démonstration, a déclaré un des organisateurs, met en apparence le caractère frauduleux de ce qu'on appelle la *chirurgie aux mains nues* », écrit le correspondant du *Monde*.

Déjà le ministère de la Santé avait réagi : le vendredi 14 janvier, deux jours après l'émission sur Carayon, un communiqué mettait en garde le public : « En l'état des informations dont nous disposons, il apparaît que ces pratiques, effectuées sans aucune garantie médicale, ne peuvent être qu'illusoires. » Le ministère faisait également savoir qu'il demandait à la justice de se pencher sur ce dossier. Le même jour, le Conseil national de l'ordre des médecins annonçait que « le nécessaire avait été fait » (intervention auprès de la Direction générale de la santé au ministère, protestation auprès du service d'écoute et de contrôle de la télévision).

Cinq mois plus tard, nous l'avons dit, Carayon était inculpé, non pas d'exercice illégal de la médecine, mais, chef d'accusation qui peut entraîner une peine beaucoup plus lourde, d'escroquerie.

« C'est peut-être une illusion d'optique »

On aurait pu croire après la démystification toulousaine — suivie de démonstrations en public du même ordre effectuées par d'autres prestidigitateurs — que les *mass media* (à défaut des nombreuses revues spécialisées dans l'exploitation du mystère et du merveilleux) garderaient un silence prudent sur le « chirurgien psi » français. Hélas ! non !



Devant les caméras de la télévision, Michel Carayon, ex-comptable devenu guérisseur à la mode philippine, « opère » un patient.

Le 27 avril, voilà qu'un nouveau tremplin est offert par *France-Inter* à l'homme aux mains nues, qui n'a pas encore cessé d'exercer (l'inculpation n'est pas encore prononcée) : une *Radioscopie* de Carayon par Jacques Chancel. Un Chancel chaleureux, comme à l'accoutumée, et qui ne bronche pas trop lorsque Carayon affirme : « Si un prestidigitateur simulait une opération à cœur ouvert, cela ne voudrait pas dire que les opérations à cœur ouvert n'existent pas. »

Un peu plus tard, Carayon dira : « Et même si c'était de la prestidigitation, il faudrait s'y intéresser. Ce n'est pas la méthode, mais le résultat obtenu sur les malades qui importe. »

Était-ce prudence en perspective du procès à venir — prévisible, puisque l'information était ouverte ? On entendit des choses bien singulières au cours de ce dialogue :

CARAYON. — Mais non, je ne me prétends pas chirurgien. Je pratique une thérapie médiumnique, qui aide l'organisme du malade à résoudre son problème par lui-même.

CHANCEL. — Mais enfin, vous pénétrez dans les corps, vous en extrayez des substances...

CARAYON. — Je ne pense pas qu'il y ait vraiment pénétration. C'est peut-être une illusion d'optique. Je fais des choses que je comprends mal moi-même... Je ne crois pas que le sang coule vraiment. Je sens seulement un caillot venir au bout de mes doigts. C'est de la rematérialisation... J'agis sur le corps énergie, comme le font les acupuncteurs (?).

Alors, comment faut-il appeler Carayon ?

— Dites guérisseur tout simplement.

Mais ces substances qu'il extrait, ce ne sont pas des tissus humains ?

— Peu importe, puisque tout cela est du domaine médiumnique. Il se peut que, sous mes doigts, une substance organique passe à l'état de molécules énergie, moins denses que les molécules organiques, et qu'aucun laboratoire ne pourrait identifier par les méthodes classiques d'analyse. Même si l'on trouvait que c'est du sang, des cellules animales, ça ne voudrait rien dire (*sic*).

Cela est à rapprocher des conversations que notre confrère belge René Haquin a eues avec un des « chirurgiens » philippins les plus cotés, Agpaoa. A deux reprises, l'auteur du livre *les Guérisseurs philippins* (1) cite Agpaoa :

« Si je matérialise beaucoup dans mes opérations, c'est parce que les Occidentaux sont alors plus confiants » (p. 99).

« Si je ne fais pas apparaître de sang à la surface, les Occidentaux ne pourront pas croire à la réalité de mes interventions » (p. 139).

A noter que, au moment de la *Radioscopie* de Carayon, non seulement l'émission de Toulouse et son rebondissement dataient de trois mois et demi, mais le film démystificateur de Jean-Luc Magneron sur les Philippins (voir plus

(1) Ed. Debarge.

LA « CHIRURGIE SPIRITE » DE L'EX-POMPIER ANGLAIS

LES guérisseurs spirites foisonnent dans les pays anglo-saxons. Ils prétendent guérir dans un état de transe au cours duquel des médecins morts se réincarnent en eux.

Le plus célèbre d'entre eux est un ancien pompier de la petite ville d'Aylesbury, en Angleterre, âgé aujourd'hui de cinquante-six ans, George Chapman.

Il était déjà guérisseur à sa manière quand, en 1951, il eut la révélation qu'un chirurgien mort en 1937, le docteur William Lang, souhaitait, de l'au-delà, opérer encore par le truchement de ses mains.

Un dédoublement de la personnalité semble se produire au moment où Chapman reçoit ses patients : il devient le docteur Lang. Même sa voix change.

Attention ! il n'opère pas vraiment : il intervient, dit-il, sur ce que, selon les termes des spirites, il appelle le corps éthérique. Ses mains font simplement les gestes de l'intervention, comme s'il recevait d'un aide invisible des instruments fantômes.

Son succès est grand. Il se déplace à l'étranger et reçoit, paraît-il, une fois par mois à Versailles.

haut) était passé vingt jours plus tôt. Carayon dit à Chancel :

— Pour l'impartialité du débat qui a suivi le film, ma présence aurait été intéressante. Je regrette de ne pas avoir été invité.

Or Jean-Luc Magneron nous a personnellement déclaré :

— J'ai essayé d'obtenir la participation de Carayon. Il s'est dérobé.

Dérobade aussi devant la demande de l'illusionniste Gérard Majax d'être admis comme observateur à quelques interventions de Carayon.

Dérobade encore devant l'offre du docteur Larger, chirurgien : « Je mets trois malades à votre disposition. Vous interviendrez en toute liberté, sans observateurs. A deux conditions : d'une part, le lieu sera une salle d'opération de clinique ou d'hôpital ; d'autre part, des observations cliniques, biologiques, radiologiques des patients seront réalisées avant votre intervention, puis immédiatement après, puis six mois plus tard. Ainsi l'expérience sera-t-elle irréfutable. »

Les auditeurs, pourtant, ont pu être impressionnés par un passage du dialogue Chancel-Carayon :

CARAYON. — Je travaille avec un certain nombre de médecins qui suivent mes patients. Parmi eux, il y en a qui se sont rendus dans la résidence où je pratique, et qui, pendant mes interventions, ont fait des prélèvements de sang, de substances extraites, ont pu les faire analyser...

Nous avons rencontré deux de ces médecins. Presque dans les mêmes termes, chacun nous a déclaré :

— J'ai renoncé. Impossible de contrôler ce que fait Carayon. Etre admis cinq minutes dans la salle, à un moment choisi par lui, sans aucun contact préalable avec le malade, sans possibilité de vérifier chacun des gestes de l'opérateur, c'est sans valeur. Une seule fois il a accepté de nous confier

un prélèvement de sang. A l'analyse, c'était du sang humain, d'accord. Mais cette séance-là avait été prévue. Rien ne prouve qu'il ne s'était pas arrangé pour faire subir auparavant une prise de sang à la patiente.

Pour être honnête, précisons que nous avons vu un troisième médecin, un généraliste de Sarcelles, qui est un supporter inconditionnel de Carayon. Mais celui-là reste muet comme une carpe lorsqu'on lui pose des questions.

Le chou rouge doit faire disparaître le kyste !

D'après l'interview du 27 avril, Carayon se présente donc simplement comme un guérisseur pratiquant une technique importée des Philippines. Technique qu'il n'exerce pas sur tous ses clients d'ailleurs. Témoin le récit d'un pédiatre, le docteur Dubos, publié dans la revue médicale *Tonus* le 6 juin dernier.

Ce médecin raconte comment, le 25 mai, il a « consulté » à Joinville pour un petit kyste coccygien qui l'« accompagne fidèlement dans tous ses déplacements depuis bientôt trente-trois ans ».

La consultation s'est bornée à la prescription suivante : manger du chou rouge à chaque repas ; sauter un repas sur deux pendant deux mois. Ce traitement devait permettre au kyste de se résorber.

— Faites bien ce que je vous dis, a recommandé le guérisseur, sinon vous retombez dans la chirurgie classique. Ils vous l'enlèveront, et ça ressortira ailleurs.

— Combien je vous dois ?

— Voici une enveloppe. Mettez ce que vous voulez dedans, selon vos possibilités.

Le docteur Dubos conclut son article par cette lettre ouverte :

« Cher Monsieur Carayon,

« 1° Un kyste pilonidal naît et meurt avec son propriétaire si l'on ne l'extrait pas par un acte chirurgical simple parfaitement codifié. Le jour où vous en débarrasserez quelqu'un par manipulations et rematérialisation, sans effraction cutanée, vous serez, je vous le garantis, le nouveau Messie que tout le monde attend.

« 2° Deux mois de chou rouge. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait ? Je hais le chou rouge.

« 3° Laissez tomber avant les gros ennuis et ouvrez donc plutôt un restaurant végétarien. »

L'ennui dans l'affaire — du moins si l'élève des Philippines avait continué à exercer —, c'est que, toujours au cours de l'émission du 27 avril, à la question : « Recevez-vous des cancéreux ? » il a gentiment répondu :

— Pourquoi pas ? Pour moi, le cancer, c'est une maladie comme une autre.

— Pas pour les médecins ! a quand même répliqué Chancel.

— Il m'arrive de stabiliser des cancers, et même de les faire régresser. (*Un temps. Puis, modeste :*) Cela ne veut pas dire que je réussisse dans tous les cas.

Précisons tout de suite ceci, car il est des choses qu'il ne faut pas hésiter à assener à coups de marteau dans les esprits : celui qui détourne un cancéreux des traitements médicaux ou chirurgicaux, grâce auxquels on guérit aujourd'hui au moins 35 % des malades, commet un CRIME moral.

Y A UN TRUC AUX PHILIPPINES

LORSQUE je me suis trouvé il y a quelques années aux Philippines, pour des raisons professionnelles, je suis allé voir certains de ces guérisseurs réputés pour leur chirurgie à mains nues. Après tout ce que l'on m'avait dit, j'espérais être surpris et découvrir soit un phénomène de type parapsychologique, soit des trucages perfectionnés. Malheureusement, la réalité était plus banale, car les techniques de base employées par les Philippins relevaient de la prestidigitation la plus traditionnelle. A l'époque, seuls les Américains s'intéressaient à ces guérisons, et j'ai vu à côté de moi des journalistes, et même quelques scientifiques, ébaubis d'émerveillement et jurant qu'il n'y avait là aucune tricherie. En fait, ils étaient tout simplement incapables de déceler les tricheries. C'eût été la même chose s'ils avaient assisté à un spectacle de prestidigitation présenté sur une scène ou à une démonstration de tours de table. Mais le contexte mystique et parapsychologique des « opérations » à mains nues leur interdisait tout rapprochement de ce genre.

Il est normal qu'un illusionniste triche, comme il est normal que l'on ne voie pas ses trucs. Mais, s'il y a un

par
**Gérard
MAJAX**



truc, il est normal aussi qu'un professionnel essaie de le déceler. C'est ce que j'ai fait aux Philippines, persuadé d'ailleurs que la vogue de cette pseudo-chirurgie n'atteindrait jamais l'Europe.

Il n'est pas commode d'expliquer dans un journal les trucages utilisés par les guérisseurs philippins, car seuls le rythme et le mouvement procurent l'illusion parfaite. Voici néanmoins quelques détails sur les tricheries les plus communément employées.

1° Les matérialisations du mal.

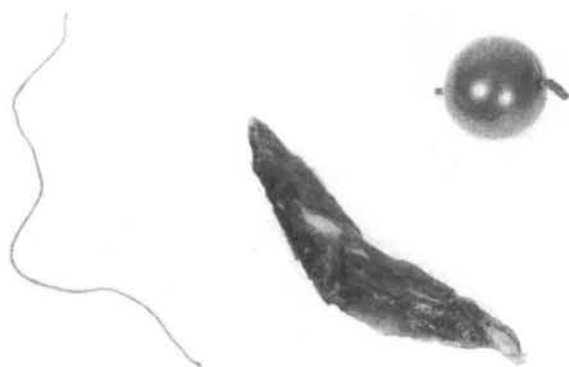


FIGURE 1

D'un guérisseur à l'autre, les procédés changent, mais ce que l'on sort, ou prétend sortir, du corps du patient n'est qu'un fragment d'un organe animal — ainsi que de nombreuses analyses ont pu le mettre en évidence. L'accessoire le plus sophistiqué est constitué par une petite vessie contenant du sang frais. Cette boule est entourée d'un morceau de viande, le tout étant retenu par un petit bout de ficelle (figure 1). Ainsi constituée, la boulette à réservoir de sang est devenue opérationnelle (figure 2). Nous verrons plus loin comment les guérisseurs s'en servent. Mais, bien souvent, ils ne se donnent pas tant de peine : ils utilisent simplement un



FIGURE 2

ligament, un viscère de poulet, une glande de mouton ou tout autre fragment de chair qui pourra faire illusion. Si le fragment en question contient encore du sang, on pourra, en pressant, le faire sortir. Un guérisseur français n'a pas hésité à emplir ses boulettes secrètes de véritable sang humain acheté en flacon. Ce jour-là, il proposa ostensiblement aux observateurs d'en prélever une partie pour le faire analyser. Le fin du fin consiste à demander quelques jours avant l'« opération » une quelconque analyse de sang et à emplir la vessie avec ce sang. Ainsi le sang qui jaillira sera vraiment celui de la personne « opérée ».

2° Les cachettes.

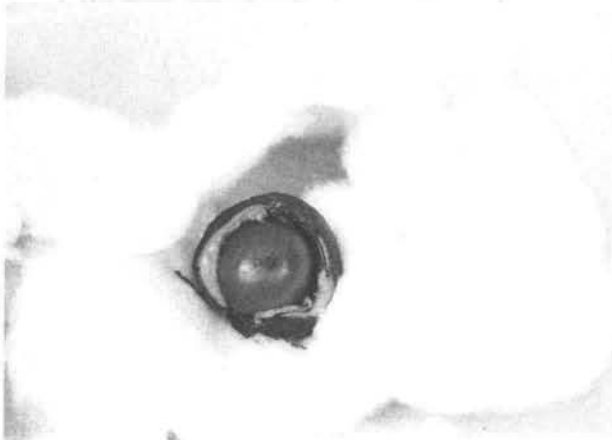


FIGURE 1



FIGURE 2



FIGURE 3



FIGURE 4

Avant d'être produite devant les yeux des spectateurs, la « matérialisation » est cachée dans un endroit où le guérisseur pourra la saisir quand il le voudra. La cachette la plus classique est la bassine contenant le coton et le désinfectant (figure 1). En effet quoi de plus facile que de saisir la boulette en prenant le coton (figure 2), de frotter l'abdomen du patient, et de reposer ensuite le coton tout en conservant secrètement la boulette dans la paume de la main ? Il suffit de veiller à ne pas laisser dépasser quoi que ce soit. Une autre technique requiert la présence d'un assistant, qui placera la « matérialisation » dans la main du guérisseur en cours d'opération. Ce geste passera complètement inaperçu si le détournement d'attention est suffisamment précis. Le guérisseur qui est obligé d'« opérer » seul, devant des observateurs scientifiques ou dans une chambre d'hôtel, placera à l'intérieur de sa blouse un petit système en fil de fer destiné à maintenir un organe animal (figure 3). Ainsi les mains pourront être montrées vides, et rien aux alentours ne paraîtra suspect. Le guérisseur saisira rapidement la « matérialisation » au moment opportun, comme nous le faisons pour un jeu de cartes ou une colombe (figure 4). Pour les professionnels de l'illusionnisme, cette prise est l'enfance de l'art ; mais pour un profane, c'est la porte ouverte à toute spéculation pseudo-scientifique.

3° Le déroulement d'une opération.

Quelques guérisseurs emploient une technique pratiquement invisible : elle demande une certaine habileté, mais surtout une synchronisation parfaite des mouvements de façon à obtenir le rythme qui créera l'illusion. Le guérisseur fait allonger le malade torse nu sur la table. Il montre ses mains vides (figure 1) et propose l'examen de la table et de la pièce : tout est normal. Il attire ensuite l'attention sur l'abdomen du malade avec la main gauche, tandis que la main droite reçoit la boulette de la main d'un assistant (figure 2). La main droite vient alors s'aplatir sur l'abdomen ; la boulette demeure invisible, car le ventre se déforme insensiblement pour l'abriter (figure 3). La main

gauche fait semblant de pénétrer dans la peau, mais vient en réalité crever la vessie de la boulette placée dans la main droite (figure 4). Le sang jaillit (nous n'avons pas crevé la vessie dans notre démonstration, afin que vous puissiez mieux suivre les positions des doigts). Les deux mains, doigts repliés, donnent l'impression de fouiller les chairs (figure 5). La main gauche tire doucement le fragment de viande comme s'il sortait de la peau, les doigts de la main droite le relâchant peu à peu (figure 6). Il est, bien sûr, facile de sortir en même temps le morceau de vessie et le bout de fil devenus inutiles. Il ne reste plus qu'à essuyer la « plaie » : aucune trace ne subsiste.



FIGURE 1



FIGURE 2



FIGURE 3



FIGURE 4



FIGURE 5



FIGURE 6

4° Le passage du coton.

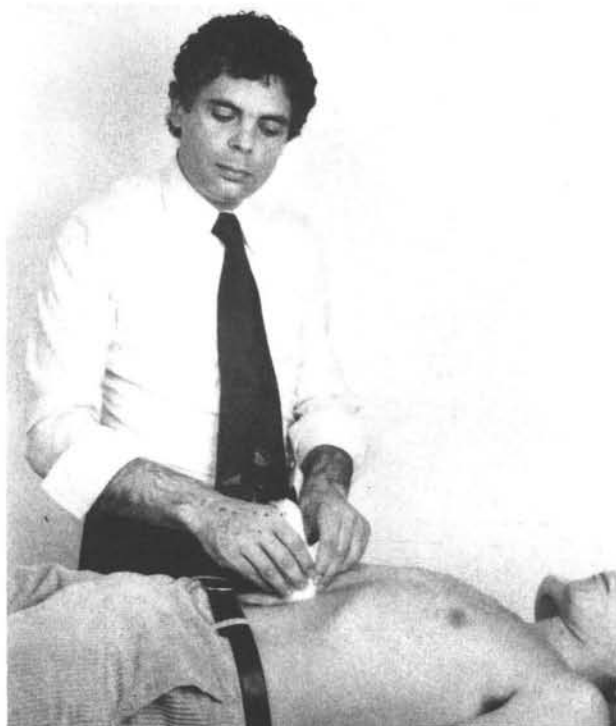


FIGURE 1



FIGURE 2

Plusieurs guérisseurs philippins font un tour de passe-passe très spectaculaire à l'aide d'un morceau de coton. Il consiste à faire croire que le coton pénètre en un endroit du corps pour ressortir en un autre. Le morceau de coton est placé contre l'abdomen, par exemple (figure 1). Les deux mains le pressent contre la peau pour diminuer son volume. Peu à peu le coton se retrouve en boule dans la main droite (figure 2). Pendant que la main gauche fait semblant de finir d'enfoncer le coton dans l'abdomen, la main droite va discrètement laisser tomber la boule à côté du corps du patient (figure 3). Les deux mains peuvent être montrées vides. Pour le retour du coton, le processus est aussi simple. La main gauche détourne l'attention sur l'oreille, par exemple, pendant que la main droite va récupérer le morceau de coton (figure 4). Puis la main droite vient rejoindre la main gauche, et les doigts de la main gauche tirent le coton comme s'il sortait de l'oreille (figure 5). Les doigts de la main droite maintiennent jusqu'au bout le coton contre l'oreille (figure 6). L'illusion sera d'autant plus grande que le rythme des mouvements sera plus rapide.



FIGURE 3

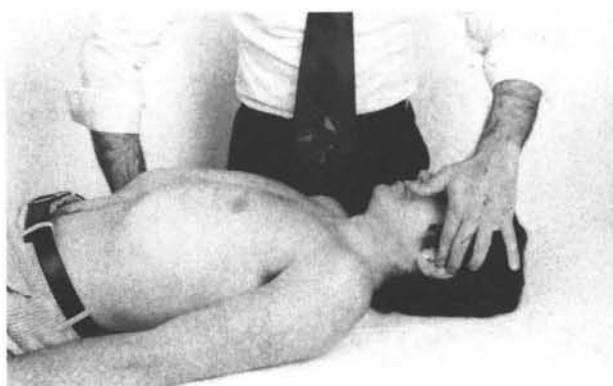


FIGURE 4



FIGURE 5



FIGURE 6

5° L'incision à distance.

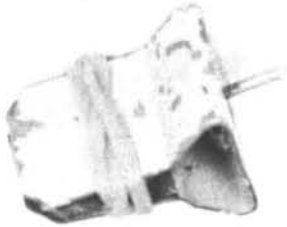


FIGURE 1

Bien que ce trucage paraisse original, il n'est pas nouveau, et beaucoup de magiciens l'ont employé dans le passé. Au début de ce siècle, des illusionnistes en pratiquaient une version spectaculaire dénommée « la coupure des Aïssaouas ». Là encore, il y a plusieurs façons d'opérer, mais toutes concourent à donner l'impression qu'à aucun moment on n'a touché le patient. C'est de nouveau un détournement d'attention qui estompera le mouvement de la main incisant la peau. Pour cela, on peut utiliser ou bien un petit instrument qui se tient facilement entre les doigts et comporte une pointe acérée (figure 1), ou bien un bout de bois supportant un morceau de lame de rasoir, ou bien encore un ongle rendu coupant (technique employée entre les deux guerres par trois guérisseurs du centre de la France). L'ustensile le plus perfectionné est une fine aiguille montée sur bois, qui permet de couper la peau à travers une veste ou une chemise sans abîmer le tissu. Si l'on désire que le sang n'apparaisse qu'au bout de trente secondes à une minute, il ne faut pas inciser profondément. L'incision peut être facilement pratiquée soit au moment où l'on fait allonger le patient (figure 2), soit quand on l'aide à se déshabiller.



FIGURE 2



FIGURE 3

Il suffira ensuite de pointer le doigt en direction de l'incision : le sang apparaîtra (figure 3).



Il peut paraître prétentieux qu'un professionnel de l'illusion ose affirmer qu'il a mieux vu que des journalistes ou d'honorables scientifiques. Pourtant le fait est là. Peut-être celui dont le métier est de tromper aperçoit-il plus aisément les supercheries d'autrui.

J'adore le merveilleux ; mais quand des gens trans-

forment en réalité une simple démonstration de prestidigitation, et quand cela touche à la santé de mes contemporains, je préfère éclairer ces derniers. Si certains préfèrent, eux, garder leurs illusions, qu'on me permette simplement de ne pas conserver les miennes sur leur compétence...



Dessin de Daumier.

II^e Partie

LES GUÉRISSEURS AU BANC D'ESSAI



Des mains qui guérissent ? Du moins le croit-on...

I. — CONSULTATIONS PERSONNELLES

I. — La Maria.

LA Maria me braque une loupe devant l'œil gauche, bras tendu au-dessus de la petite table qui nous sépare. Je lui fais face, assise, tout habillée.

« Tête fait mal souvent... Fatiguée... Foie pas bon. » J'acquiesce (1). Elle poursuit : « Cœur mauvais... Rein droit mauvais. »

Cette fois, je proteste. Pas d'ennuis de ces côtés-là. Elle insiste : je ne souffre peut-être pas encore, mais le mal est là. Pas facile de se comprendre : sa langue est une sorte de patois allemand de la Moselle.

C'est tout. Madame-la-guérisseuse-par-les-plantas de G... — non loin de Forbach — pioche dans un fichier à sa gauche, en tire une « ordonnance » imprimée : en colonne,

huit noms de plantes, en allemand. Elle griffonne neuf autres mots en fin de liste. Tisane à faire confectionner par le pharmacien du bourg. Boire quatre fois par jour. Combien je dois ? 20 francs.

Au moment où, vingt minutes plus tôt, je prenais place dans la petite salle d'attente (deux bancs, murs tapissés d'images pieuses), il y avait une demi-douzaine de personnes arrivées avant moi. Chacune allait être expédiée en quelques minutes. Consultation vitesse grand V.

Le samedi, le dimanche, des autocars allemands déversent des cargaisons de Sarrois devant le pavillon de la Maria.

(1) Cette expérience remonte à un an. A ce moment-là, j'avais quelques troubles, qui ont disparu grâce à un traitement médical.

Maintenant je m'incrute. Je questionne par interprète interposé (un jeune Lorrain m'accompagne). La Maria soigne-t-elle tout ? TOUT, oui. Même le cancer ? Oui, si c'est au « stade 1 ». A partir du « stade 2 », elle prévient le client : « Cancer trop avancé, je ne peux plus rien pour vous. » A lui de juger s'il doit consulter un médecin.

Comment peut-elle dépister un cancer avec sa loupe, et rien d'autre ? Elle SAIT. Elle SENT. Un don. « Moi, dit-elle, je peux être tranquille : je n'ai pas de cancer. »

Qu'aurait-elle fait si j'étais venue à elle le jour où un furoncle dans le nez m'avait, en quelques heures, déclenché un œdème aigu du côté droit du visage (staphylococcie maligne de la face, mortelle à 80 % en l'absence d'un traitement immédiat par antibiotiques) ? Réponse : un cataplasme de fromage blanc.

Je me suis fait traduire l'« ordonnance » : menthe, tilleul, plantain, rhubarbe, centaurée, chicorée, basilic, valériane, aspérula, etc. C'était, d'après un des meilleurs herboristes de Paris, un pot-pourri de dépuratifs, de sédatifs, de diurétiques, de stimulants de l'appétit, d'anticoagulants.

Je crie casse-cou si des gens consultent cette femme pour autre chose que de petites misères ou des troubles dits psychosomatiques, que — nous en reparlerons longuement — la confiance à elle seule peut guérir.

2. — Le père Mignon.

Nous tournions un film, il y a quatre ans, en Lot-et-Garonne, sur un personnage fascinant : Fernande Costes, une ex-petite bergère devenue conservatrice du château fort de Bonaguil.

L'équipe télé avait pris pension dans une petite auberge d'un village voisin. Nous avions vite lié amitié avec les seuls commerçants du lieu : l'épicière et son mari, le père Mignon. Dans leur cuisine-cabine téléphonique, nos conversations avec Paris — non plus que les cris du gamin de deux ans quand la grand-mère le mettait d'autorité sur son pot — ne troublaient en rien l'épisodique activité seconde du père Mignon, guérisseur du village. Son don, à lui, c'est le magnétisme.

Le matin où je suppliais que l'on nous renvoyât de la pellicule de Paris, le père Mignon faisait des passes sur le ventre débordant d'une voisine, jupe baissée, chemisier relevé. Le soir où j'appris la mort d'une de mes tantes, l'épicier s'occupait de la croupe d'un ouvrier agricole aux prises avec un tour de reins.

Le lendemain d'un dîner un peu trop arrosé, je me réveille avec un méchant mal de tête. Je maudis le trop bon cahors. Je me maudis moi-même. Le programme de travail est chargé. Et le soleil tape déjà.

Bref, en robe de chambre, je traverse la place vers l'épicerie. Dans la cuisine, c'est l'heure du café au lait.

— Pftt ! dit le père Mignon, je vais vous faire passer ça ! Dans cinq minutes, vous ne sentirez plus rien !

Nous voilà assis face à face. Lents mouvements de ses mains englobant, à quelques centimètres, mon visage, mon front ; et puis le crâne, la nuque (il s'est levé, est passé derrière moi). Maintenant j'ouvre ma robe de chambre. Passes au niveau de l'estomac, du foie... Terminé.

LUI (*trionphant*). — Vous n'avez plus mal.

MOI (*polie*). — Je crois qu'en effet je me sens mieux.

En fait, mon mal de tête n'a pas cédé de terrain. Je l'ai eu pour compagnon jusqu'au soir. Je me suis jetée sur mon lit à l'heure du déjeuner. J'ai faussé compagnie à l'équipe la dernière séquence de l'après-midi achevée.

Je ne dois pas être un bon sujet !

Il ne serait pas honnête de ne pas ajouter ceci : deux jours plus tard dans la soirée, se pose dans un champ au pied du château fort l'hélicoptère que nous avions commandé pour des prises de vues aériennes. Au cours du dîner, le pilote révèle : il est handicapé depuis une semaine par une douleur vive dans la nuque et une épaule. Il y a encore de la lumière chez les Mignon. Après tout, il n'a rien à perdre à essayer le fluide du guérisseur.

Le lendemain le pilote n'avait plus mal — ou presque plus.

3. — M. Boron.

Jusqu'à l'âge de 35 ans, M. Boron était épicier (lui aussi..., ainsi va le hasard des rencontres) dans une localité du sud de Paris. Epicier tout simplement. Robuste. Sans histoires.

Mais peu à peu, vers 1953, sa belle santé l'abandonne. Il consulte successivement une demi-douzaine de médecins ; aucun d'eux ne trouve d'explication à son mal. Sur le conseil d'un voisin, Boron va chercher secours chez un guérisseur magnétiseur. Lequel lui dit : « Je ne peux rien pour toi. Tu

LES FRANÇAIS ET LES GUÉRISSEURS

D' un sondage I.F.O.P.-Figaro (publié le 5 mars 1964) plus d'un quart des Français adultes (26 %), soit huit millions de personnes, auraient déjà eu recours à un guérisseur.

A une question sur l'efficacité des traitements pratiqués par les guérisseurs, les réponses ont été les suivantes :

Efficaces : 30 %

Inefficaces mais sans danger : 30 %

Inefficaces mais dangereux : 12 %

Sans réponse : 28 %

Ainsi la croyance en l'efficacité des traitements pratiqués par les guérisseurs se rencontre chez trois Français sur dix.

es plus fort que moi. Tu ne te sentiras de nouveau bien que lorsque toi-même tu guériras les autres. Je veux bien t'apprendre, puisque tu as le don et que tu ne le sais pas. »

Cela pour vous camper le personnage, dont vingt-quatre ans plus tard — c'est-à-dire tout récemment — un ami me donne l'adresse, maintenant parisienne. Et l'ami de préciser : « Dans le genre, je crois qu'il n'est pas mal. Je veux dire : il ne prétend pas guérir le cancer ou les maladies les plus graves, comme le font tant de charlatans. »

Immeuble moderne dans le quartier de la Nation. Apparement petit-bourgeois. Le bureau-cabinet de consultation pourrait être celui d'un comptable qui aime les tableaux 1930 et les gravures ésotériques. Mon premier guérisseur parisien a un visage jovial du meilleur effet.

— Je ne suis pas sorcier, dit-il. Le malade doit me dire ce qu'il a.

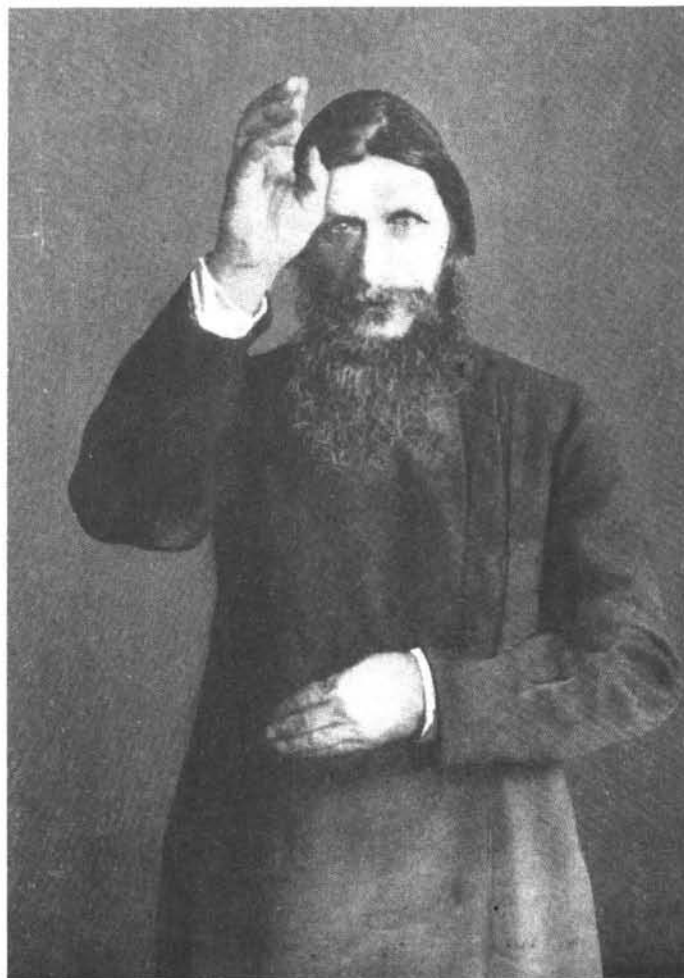
Soit. J'annonce une immense fatigue, dont j'ignore la cause. Et aussi des migraines tellement violentes et fréquentes que j'en suis maintenant à deux ou trois jours de lit tous les huit ou dix jours (cela était vrai quelques mois plus tôt ;

un traitement *médical* d'une efficacité inespérée m'a « sauvée » — pour parler le langage des guérisseurs).

— Parfait, dit Boron, bon enfant, quelques séances et je pense que vous retrouverez la pleine forme.

Il pose sa main droite sur une des miennes. Interroge : je sens quoi ? « Votre main chaude sur ma main. » C'est tout ? Je ne sens pas de picotements, comme un courant ? « Non, vraiment ; la chaleur, c'est tout. »

Il se lève, passe derrière moi. Là je devine seulement les gestes : ses mains, à distance, descendent de la nuque aux



Un des plus célèbres guérisseurs de l'histoire : le mage Raspoutine. Appelé en 1905 au chevet du tsarevitch Alexis, atteint d'hémophilie, il sévira pendant onze ans à la cour impériale de Russie. Faux moine, faux thaumaturge, conseiller politique désastreux, il sera assassiné le 29 décembre 1916.

reins le long de la colonne vertébrale, remontent, s'écartent au-dessus des épaules, redescendent le long du thorax.

— Cette fois, vous sentez ?

— Non, rien. Qu'est-ce que je devrais sentir ?

— Mon fluide. Vous devriez sentir ou bien de la chaleur ou bien du froid. Ça dépend des gens.

— Ni l'un ni l'autre. Désolée.

— Ça ne fait rien. Il y a des personnes qui ne sentent rien, comme vous. Et celles-là, souvent, je les guéris plus vite encore que les autres.

Ne serait-ce pas mes vêtements qui empêcheraient... ? Mais non. On ne se déshabille pas dans un cabinet de magnétiseur professionnel.

Quelques passes — toujours à distance — côté pile : poitrine, ventre, hanches. Je me concentre. Je guette. Toujours aucune sensation.

— Je crois, dit l'homme, que vous avez quelque chose d'anormal au bas du rein droit. L'intestin aussi est en mauvais état... Attention ! je ne suis pas médecin ! Ce n'est pas un vrai diagnostic. Mais, souvent, je sens le mal au bout de mes doigts. Notez que ça n'a pas d'importance. Je guéris sans savoir quoi. C'est global.

A lui aussi je pose une question piège, comme à la Maria : et si je venais avec un furoncle dans le nez, un œdème aigu de la face, etc. (cf. plus haut) ? Réponse :

— L'imposition des mains, ça fait mûrir le furoncle plus vite. Ou alors il se résorbe.

Il ajoute néanmoins :

— Dans un cas pareil, le malade a généralement vu un médecin avant moi... pour se faire donner un arrêt de travail.

Rendez-vous à huitaine. Je dois lui rapporter mon insensibilité à son fluide, mon rein droit et mes intestins silencieusement mal en point, mais causes probables de ces diables de migraines qui...

Prix de la consultation : 30 francs.

4. — M. Difano.

M. Difano figure très officiellement à la rubrique « radiesthésistes » de l'annuaire téléphonique « Ville de Paris — Professions ».

Ses cartes de visite, elles, indiquent plus généreusement « praticien des thérapeutiques naturelles ».

Il m'a acceptée impromptu pour 13 h 30, « juste avant les rendez-vous de l'après-midi ».

Immeuble vétuste du X^e arrondissement. J'ai le temps d'apercevoir les quelques chaises genre tirées-d'un-grenier de la minuscule salle d'attente, elle-même coupée d'un panneau de verre ; derrière le panneau, une table d'examen type hôpital — cinquantenaire. Quant au cabinet : murs nus, table nue, deux chaises, un placard.

L'homme : en blouse blanche, menu, brun frisé, accent chantant. Visiblement, pas de temps à perdre. Quand les clients d'ici seront expédiés, en fin de journée, il prendra l'avion vers son cabinet n° 2, installé quelque part dans le Midi.

Lui joue du pendule sur ma main gauche tendue. Pas de questions inutiles. Le pendule lui dit tout.

— Vous êtes sujette aux angines.

— Euh ! j'en ai fait une seule dans ma vie, vers douze ou treize ans.

— C'est bien ce que je vous disais. Ça explique votre cœur en mauvais état. Votre cœur, tenez..., ça fait mal là ? (Il m'enfonce un pouce sur le devant de l'épaule gauche, dans le creux.)

Oui, le point est sensible.

— Vous voyez bien !... Votre cœur malade, je le sens là. La maladie de Bouillaud, c'est ça...

Diable ! la maladie de Bouillaud, c'est le rhumatisme aigu, affection gravissime dans le passé, avant l'entrée en lice des antibiotiques, qui conjurent maintenant le danger.

Le mal commence par une angine à streptocoques chez l'enfant ; il entraîne naguère à l'âge adulte, chez le sujet atteint, des lésions cardiaques mortelles.

Je ne dis pas à ce monsieur qu'il tombe mal en jouant avec



Autre guérisseur célèbre : Greet Hofman, surnommée la « Raspoutine en jupon ». Appelée à la cour de Hollande pour soigner la petite princesse Marijke, née presque aveugle, elle prit un tel ascendant sur la reine Juliana qu'une crise très grave éclata aux Pays-Bas dans les années 50.

moi de ce charabia pseudo-médical qui doit en « jeter plein la vue » à ses clients. Ni que mon cœur s'est toujours porté, se porte toujours comme un charme (examen médical récent).

Le pendule continue à osciller, à s'immobiliser, à tourner successivement sur ma main. Deuxième annonce :

— L'estomac... Vous digérez mal, non ?

Je continue à me taire. Le silence, c'est une tactique face à ces champions du diagnostic miracle.

— Trop d'acidité. Vous risquez l'ulcère à l'estomac.

Je me décide tout de même à préciser :

— Mon problème, c'est les migraines.

— Ah ! les douleurs là ? dit-il en se balayant le front de la main d'une tempe à l'autre. Je réplique :

— Non ! la vraie migraine.

Cette fois, c'est lui qui est sans réaction. Visiblement il ignore que la migraine, c'est la douleur d'une moitié du crâne et du front, d'un œil à l'exception de l'autre. Il enchaîne, péremptoire :

— C'est l'estomac. Je vais vous remettre tout ça en place. On commencera la prochaine fois.

Programme prévu : remèdes homéopathiques, manipulations vertébrales. Et magnétisme, bien sûr.

— Levez-vous, je vais voir si vous réagissez bien.

Le voici debout derrière moi. Il tend les bras, mains braquées à hauteur de mes épaules, sans me toucher. Une minute de silence, puis :

— Vous sentez ?

— Quoi ?

— Vous vous sentez vaciller ?

— Non.

Il abandonne.

« Normalement », j'aurais dû tomber à la renverse, attirée par son « fluide ».

Il tranche : Assez pour aujourd'hui. Tout se passera bien la semaine prochaine.

Prix : 60 francs.

5. — M. Monari.

Deux avis du meilleur effet sont placardés dans la salle d'attente sans prétention de M. Monari, « magnétiseur patenté » de la banlieue ouest de Paris.

Le premier : « Les malades traités par magnétisme ne doivent interrompre leur traitement médical sous aucun prétexte. »

L'autre : « M. Monari avise les personnes accompagnant des malades atteints de cancer, tuberculose, sclérose en plaques, artérite et toute autre maladie très grave ou incurable qu'ils ne doivent pas être traités autrement que par les thérapeutiques médicales. »

J'arrive à l'heure convenue par téléphone. Une femme attend déjà. Elle se lève quand l'homme en blouse blanche — âge mûr, visage serein, sourire chaleureux dans les yeux — ouvre la porte du cabinet. Poignée de main au client précédent. Geste d'excuse en direction de la femme :

— Non, vous êtes en avance. Madame (*moi*) a le rendez-vous de 17 h 30.

Premier acte de la consultation : je dois poser la main gauche sur une feuille de papier, puis la retirer. L'homme interroge (?) la feuille de papier avec un pendule. Et puis, direct :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Des migraines. Fréquentes au point que..., etc.

Il s'approche, pose ses mains sur ma nuque (ici, il y a contact). Diagnostic immédiat :

— Cela vient des vertèbres cervicales.

Chaude compréhension. Lui sait ce que c'est que la vraie migraine. Il en a souffert aussi violemment que moi.

— J'ai essayé de me traiter moi-même. L'automagnétisme n'a pas marché. J'ai dû faire appel à un confrère.

Première séance dès aujourd'hui. Là, je dois m'allonger sur une table d'examen (pas d'autre terme pour la chose). Imposition des mains à même différentes parties du corps : nuque (longuement), crâne, visage, épaules, torse (arrêt prolongé sur les seins), ventre, hanches.

Ordonnance (verbale) : matin et soir effectuer dix fois quatre mouvements différents de la tête. Objectif : faire travailler la nuque.

— Ce sera long ?

— Pour moi, cela a pris six mois. Une séance par semaine de magnétisation, plus les exercices. Depuis, plus jamais de crise.

Sourire réconfortant. Rendez-vous pour la semaine suivante. Prix : 30 francs.

Maintenant reportez-vous page 10 à l'histoire de Mme C... Et écoutez ceci. Ce guérisseur qui inspire

confiance, qui annonce : « Je ne prends pas en charge les maladies très graves ou incurables », ce guérisseur est un de ceux qui ont accepté pour cliente (aucun ne l'a refusée) cette femme atteinte d'une *dégénération irréversible* du cerveau. Il y a quatre ans, une fois par semaine, à 6 heures du matin, traversant tout Paris, M. C... accompagnait sa malheureuse épouse ici pour des passes magnétiques sans le moindre effet. C'est seulement au bout de un an que M. Monari a dit : « Nous devons renoncer. Ne me l'amenez plus. »

6. — M. Fandard.

J'étais prévenue : même sur rendez-vous, on n'attend jamais moins d'une heure chez M. Fandard, « magnétopathe » dans la banlieue est de Paris. Certains jours, il y a trente, quarante clients qui patientent dans les deux salles d'attente. Un coup d'œil à l'entrée sur le carnet de rendez-vous que coche la secrétaire : huit à dix noms sont inscrits dans chaque case horaire.

Dans la pièce n° 1 — moquette, sièges confortables, tableaux — il y a un couple assez jeune et une femme âgée. Je questionne :

— Je viens pour la première fois. Ça se passe bien avec Fandard ?

LA JEUNE FEMME. — Moi, c'est une sclérose en plaques. Depuis sept ans, bras et jambe gauches sont pris (*paralysés*). On me suit à la cité hospitalière de Lille. J'ai consulté aussi à la Salpêtrière, à Tenon. Ils disent tous : des hauts et des bas, des rémissions à espérer, mais pas de guérison possible en l'état actuel de la médecine.

Une autre malade lui a indiqué Fandard, a prétendu ressentir « un léger mieux avec lui ». Depuis quatre mois, ce couple vient une fois par semaine de Lille ; attend parfois deux heures, deux heures et demie. Résultat ? Sourire triste de la jeune femme :

— Un tout petit peu moins de souffrances dans les deux jours qui suivent. Au bout du troisième jour, la douleur redevient la même.

Dans le cabinet (vaste) du « magnétopathe », musique douce et ambiance feutrée. Bureau ministre. Sièges de style. Une somptueuse table d'examen en cuir capitonné.

L'homme (la soixantaine, gracieux flou de cheveux blancs mi-longs, visage poupin, blouse blanche, bien sûr) interroge :

— C'est pour l'examen général de la première visite ?

D'autorité il m'a pris la main gauche. Jeu du pendule sur ma main, comme chez Difano. Mais, là, c'est plus sophistiqué. Sur son bureau il y a une série de planches anatomiques. Des pages qu'il va tourner. D'abord le corps entier : squelette, système circulatoire, etc. Planches suivantes : membres, organes un par un ; bref, le détail.

Tandis que sa main droite tient le pendule, de la gauche il suit le tracé des planches anatomiques à l'aide d'un petit objet gris en forme de crayon. Et il annonce :

— Ah ! ces vertèbres cervicales ! La sixième lombaire aussi ! Et les sacrées par-dessus le marché ! Vous devez avoir mal à l'épaule droite, souffrir du dos, des reins... Non ? Ça ne tardera pas si on ne s'en occupe pas... Le rein droit en bas, pas fameux ; vous ne devez pas boire suffisamment. Si ? N'empêche, il y a quelque chose... Et le coin du foie, là..., et la vésicule ! Aussi en mauvais état, tout ça. La circulation, pas fameux... Vous dormez mal. Non ? Quand même, c'est le sympathique qui vous rend nerveuse... Rien de spécial à me demander ?



Le zouave Jacob (1828-1913) fut lui aussi un guérisseur célèbre. Troisième trombone dans la musique des zouaves de la garde, il eut pour clients, dit-on, Napoléon III et le prince impérial. (Caricature d'André Gill.)

— C'est-à-dire que..., des migraines.

— Ah oui ! ça... (*La main de l'homme se balaye le front.*)

Je rectifie. Même scène exactement que chez Difano. Il ne sait pas davantage ce qu'est la vraie migraine.

— Voilà, on va vous régler le sympathique, la circulation, le coin du foie, la vésicule, les vertèbres, le rein... C'est un tout. Pas étonnant, vos migraines, avec tout ça.

Régler comment ? Avec des produits homéopathiques. Grâce à son pendule, il trouvera ceux qui me conviennent — ceux qui sont « syntones » avec moi (langage de radiesthésiste). Et par magnétisme, bien sûr.

Mais tout cela, à partir de la prochaine fois. Aujourd'hui, c'est seulement le diagnostic.

— Vous réglez à ma secrétaire.

Prix : 100 francs. Les fois suivantes, pour le traitement, ce sera seulement 50 francs.

Même *addendum* que pour le précédent guérisseur évoqué : comme M. Monari (et immédiatement après lui), M. Fandard a traité la pauvre Mme C... L'a traitée six mois durant lui aussi, à raison d'une fois par semaine, avant de déclarer forfait. Au début, il avait annoncé :

— Elle a un nœud là-dedans (*la tête*). On va pouvoir résorber ça.



Résumons mon état de santé d'après ces messieurs : estomac au bord de l'ulcère ; foie, vésicule, reins, intestins en

état alarmant ; troubles nerveux ; dangers du côté de la circulation ; quant à la colonne vertébrale, une catastrophe. Bref, je suis... en miettes. Bonne à faire creuser ma tombe sans plus tarder.

Or j'ai parfois des ennuis de santé. Mais il se trouve que,

au moment où j'ai mené cette enquête, j'étais au meilleur de ma forme. A part un point douloureux précis qui n'a rien à voir avec les infirmités évoquées ci-dessus. Un élément que je me réserve d'ajouter au dossier un peu plus loin. Vous comprendrez pourquoi le moment venu.

II. – CONSULTATIONS SUR PHOTO

AU fil de l'enquête — témoignages, lectures, consultations chez des guérisseurs — il est apparu que bon nombre de radiesthésistes, de magnétiseurs, s'affirment compétents en matière de diagnostic et/ou de traitement à distance. Il suffit de leur apporter (ou même d'adresser par la poste) une photo ou une mèche de cheveux du sujet pour lequel on consulte, ou bien un objet lui appartenant, une feuille de papier qu'il a touchée. Certains de ces « clairvoyants » demandent un seul élément ; d'autres, plusieurs.

D'où l'idée d'une mise à l'épreuve de quelques-uns de ces personnages par une seconde méthode.

J'ai une amie très chère qui a subi l'ablation des deux seins. Cancer. Elle le sait, sinon je n'aurais pas entrepris mon expérience n° 2 (avec son accord). Françoise est actuellement soumise à un traitement chimiothérapique qui la fatigue beaucoup. Elle n'en poursuit pas moins une activité professionnelle fort lourde.

Bref, elle m'a confié une photo d'identité que nul, à part elle-même, n'a touchée, un mouchoir dont elle s'est frotté le visage et qu'elle a porté à son nez, plus une feuille de papier à lettres où elle a tracé quelques lignes. Le tout placé par elle dans une enveloppe.

Voici les résultats du test en question.

1. — M. Arier.

Dans le milieu des radiesthésistes, on l'appelle souvent « cher maître ». Il a mis au point un pendule très particulier, dont je vous épargnerai la description.

Recherches de disparus, recherches de trésors, recherches policières..., il se glorifie de succès spectaculaires. La radiesthésie médicale vient en bonne place dans ses activités depuis une trentaine d'années. Dans un livre, il a publié le résumé de quelques-uns de ses diagnostics pendulaires — certains effectués à distance —, authentifiés par des signatures « de qualité », dont celle d'un futur officier supérieur célèbre.

M. Arier affirme : « Je fais ce que j'appelle des prédiagnostics. A faire contrôler par des médecins. Je ne soigne pas. Je ne suis pas guérisseur. J'aide les médecins. »

Suivent les noms d'un certain nombre de praticiens qui ont témoigné de la valeur des « prédiagnostics » de mon interlocuteur.

Le voici au pied du mur. Sur son bureau, la photo, la page d'écriture, le mouchoir de Françoise.

— Quand je commence, je suis toujours angoissé, dit-il. A plus forte raison dans des conditions d'examen, comme aujourd'hui. (Il est un des seuls personnages à qui je n'ai pas caché l'objet de ma visite.)

Maintenant il se concentre, main gauche sur la photo, pendule dans la main droite.

— Vous êtes inquiète pour elle ?

— Assez.

Je suis sur mes gardes. A toutes ses questions je répondrai de façon neutre. Et à ses affirmations, par un petit grognement qui ne voudra dire ni oui ni non.

— Je cherche d'abord le degré de gravité de son état général.

Coude appuyé sur le bureau, il glisse sous le pendule une sorte de cadran dessiné comportant une demi-douzaine d'angles d'une vingtaine de degrés. Chacun d'eux, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, symbolise un état, de « bénin » à « danger mortel ».

— Je suis sur sérieux. Ou plutôt à la limite de sérieux et de grave. Voyez, le pendule se fixe.

Maintenant vont tourner les pages de l'album où le radiesthésiste a tracé lui-même les schémas des différentes parties du corps humain.

— Quelque chose au niveau de la colonne vertébrale...

Regard interrogateur. Je ne bronche pas.

— Enfin... elle a une cinquantaine d'années, non ? Vers cet âge-là, presque tout le monde a des points de décalcification... Troubles circulatoires, hein ?

— Hum !

— Disons, comme toutes les femmes à cette période-là.

Il poursuit :

— Je vois un point anormal du côté de l'ovaire droit. A moins qu'il n'y ait eu une opération. Elle n'a pas été opérée, non ?

MOI. — Elle a vécu plusieurs années à l'étranger. Je ne sais pas tout.

— L'estomac... peut-être quelque chose de plus sérieux. Prenons la planche où l'on voit le jejunome (1).

Abrégeons. Compte tenu de ma parfaite impassibilité, le « prédiagnostic » définitif s'est établi comme suit. Un *check-up* médical devra particulièrement contrôler : 1° un point suspect à l'ovaire droit (Françoise a subi une hystérectomie totale — donc n'a plus d'ovaires ! — il y a quelques années) ; 2° le fonctionnement hormonal ; 3° un trouble éventuel des fonctions digestives (Françoise a toujours eu, et conserve, un système digestif de fer) ; 4° des colibacilles.

— Je ne sens rien de vraiment inquiétant, conclut M. Arier. Il doit surtout y avoir chez votre amie une petite angisse banale et des troubles de la ménopause.

Prix de la consultation (qui dure une heure et demie) : 120 francs.

(1) Le jejunum — et non le jejunome — est la partie de l'intestin grêle qui fait suite au duodénum !

2. — M. Difano.

C'est ma deuxième visite chez lui (cf. plus haut). Pendule sur la photo de Françoise. Pas de planches anatomiques. Simplement, concentration du monsieur.

— Ce n'est pas moral chez elle ? Je ne vois rien d'autre qu'une grande angoisse. Non, vraiment, rien de particulier sur le plan physique. Mais, dites-moi, elle n'a pas vécu outre-mer ?

— ??

— Je veux dire dans les anciennes colonies, ou bien au Brésil ?

— Elle a vécu un moment en Argentine, il y a très longtemps.

— C'est pareil. De l'Argentine on va au Brésil, non ? Il y a le vaudou là-bas... Elle n'aurait pas touché à l'occultisme par hasard ?... Vous savez, quand on s'engage là-dedans, quelqu'un qui vous veut du mal, ça existe ; et c'est vite arrivé.

— Alors, vous conseillez ?

— Voilà : il faudrait lui calmer les nerfs. Inutile que je la voie. Dites-lui de se mettre en communication mentale avec moi tous les soirs à 21 heures précises. Je la guérirai très vite.

3. — Mme Arista.

Salon froufrouant plein de japonaiseries, dans le quartier de la Madeleine.

La dame radiesthésiste a la soixantaine. Toute de rose bonbon vêtue. Blonde comme les blés deux centimètres au-delà de la racine. Devrait aller plus souvent chez le coiffeur ou ne pas tirer ses cheveux en arrière.

Elle griffonne des signes cabalistiques aux quatre coins de la feuille sur laquelle elle va poser la photo. Comme Difano, elle utilise le pendule et la concentration.

— Mmmm ! l'air intelligent, cette personne !... Une bonne situation, non ? (*Grognement neutre de ma part.*) Active... Mais il a dû y avoir un changement dans sa vie en 1976... (*Non. L'opération date de fin 1974.*) Je veux dire une peine de cœur... Regardez comme le pendule tourne fort. (*Faux.*)

— Le problème n'est pas là. C'est sur sa santé que je vous ai demandé un avis.

— Qu'est-ce qui ne va pas exactement ?

— Si je savais, je ne vous consulterais pas... Un grand épuisement. Elle ne veut pas voir de médecin...

— Du côté des organes génitaux, il y a quelque chose à surveiller. A moins qu'elle n'ait été opérée... Est-ce qu'elle l'a été ?

— Je croyais que vous trouviez ces choses-là.

— Bien sûr, mais si vous ne m'aidez pas...



Mme Bourgès, guérisseuse par correspondance, en plein travail. Elle fit parler d'elle voici quelques années.

Alors, une fois de plus, tout y passe : les vertèbres, peut-être une petite boule au sein droit (mais pas méchante), la circulation, le grand sympathique « qui commande la circulation », etc.

— Grave ?

— Pas vraiment. Je la sens surtout triste, déprimée... Tout vient de là. Le moral, ça joue, vous savez...

Eh oui !... Mais la réciproque est aussi vraie. Quand on est encore en traitement plus de deux ans après l'opération d'un cancer, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une photo d'identité ne soit pas du genre hilare !

Vous qui êtes tentés de croire au diagnostic ou au traitement sur photo, méditez bien ceci : ces « clairvoyants » ont amoncelé sur mon amie tous les troubles qu'elle n'a jamais eus, mais aucun n'a « senti » le seul mal qui l'ait jamais frappée, le cancer ; aucun n'a « vu » qu'elle n'a plus ni seins, ni utérus, ni ovaires.

III. — GUÉRISSEURS DE CAMPAGNE

ILS sont des milliers dans les campagnes. Secrets, souvent sincères. Seuls leurs voisins — à la rigueur les familles des environs proches — savent que le père Antoine, Sylvestre ou la Mariette ont reçu ce don de guérir qui se passe de génération en génération depuis des siècles.

Chacun a trois ou quatre spécialités, pas plus : maladies transmises par le bétail, eczéma, diarrhées des enfants, convulsions, verrues, brûlures, conjonctivite, énurésie...

Ce don — du moins ce que l'on considère comme tel — est-il *pouvoir* ou *savoir* ?

Depuis des années, Mme Anne Stamm se pose la question. Elle est chargée de cours d'ethnologie à l'université René Descartes - Paris V. Elle fait le va-et-vient entre Thionville, où elle habite, Paris et Metz. Car elle est aussi, pour le compte de l'Institut européen d'écologie de Metz, un des animateurs d'une enquête en préparation — nous en parlerons plus loin — dans une vingtaine de régions de France sur les guérisseurs traditionalistes (pas les professionnels, pas ceux qui ont pignon sur rue).

Chaque été, elle regagne son village natal de Corrèze. On sait vaguement là-bas qu'elle fait une thèse sur les éléments culturels anciens du plateau de Millevaches. Et, comme elle est fille du pays, il arrive — oh ! bien rarement ! — qu'un guérisseur laisse tomber devant elle quelques bribes de ses secrets.

Pouvoir ou savoir ? La réponse est ambiguë.

— Faut seulement savoir, lui disait l'été dernier un des vieux guérisseurs les plus respectés. Moi, j'ai reçu de mon oncle Albert, quand il a été près de sa fin. A mon lit de mort, je transmettrai à ma fille, si elle en est digne... Mais je ne suis pas très sûr qu'elle le soit.

— Alors, pourquoi pas à moi ? répliqua Anne Stamm.

— Faudra voir, le moment venu...

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce que, si je te le dis maintenant, je perds mon pouvoir.

Deux personnes de la même famille ne doivent pas posséder le secret en même temps. Sinon, ni l'une ni l'autre n'a plus le pouvoir. Tel est un des aspects de ce monde étrange.

Les secrets ? Le nom de la plante qui guérit ; une prière ; une incantation ; des gestes précis ; tout un code mystérieux. La plupart du temps, connaître un seul des éléments ne sert à rien. Il faut être initié au rituel tout entier.

Telle plante est-elle précieuse contre l'eczéma ou bien une maladie des yeux ? Encore faut-il savoir qui, du guérisseur ou du malade, doit aller la cueillir ; à quelle heure du jour ou de la nuit ; avec quelles précautions (ne pas cueillir celle qui est entourée d'orties, ne pas passer devant telle fontaine, être à jeun, avoir récité dix *Pater* auparavant, par exemple).

Rituelle aussi, la manière dont le guérisseur fera sécher la plante, évitant de la retourner les jours de pleine lune, prononçant telle prière pendant l'opération.

Le secret, c'est encore le mode précis d'utilisation de la plante : ou bien le guérisseur l'applique lui-même en cataplasme, avec ou sans médaille bénite ; ou bien il la prescrit en inhalation ; ou bien il la recommande en tisane (à boire, par exemple, en début de repas et exactement avant la dernière bouchée) ; ou encore il ordonne au malade de la déposer en bouquet, soit sur sa fenêtre, soit sous son oreiller. A moins qu'il ne réduise la plante en cendres, qu'il soufflera sur la partie malade ou dont il confectionnera un onguent. Le tout, encore une fois, assorti de prières, gestes, formules ou signes symboliques transmis oralement de génération en génération ou puisés dans un vieux livre, un cahier jauni jalousement tenu caché par celui qui en a hérité.

« Faire passer le feu », c'est affaire de femmes sur le plateau de Millevaches — comme dans les autres régions sur lesquelles nous avons recueilli des témoignages. En général, elles sont âgées. On les appelle les « grand-mères à brûlures ». En Normandie comme en Corrèze, elles ont des recettes différentes : souffler sur la brûlure, imposer les mains, réciter une prière, etc.

Bien que l'heure ne soit pas venue d'aborder la question

de l'efficacité des guérisseurs, précisons néanmoins ceci : de tous côtés on nous a affirmé qu'elles font vraiment « passer le feu » ; la peau reste rouge, ou la lésion plus profonde demeure (en ce cas le blessé va ensuite voir un médecin), mais la douleur a disparu.

Anne Stamm raconte :

— J'ai vu un ouvrier profondément brûlé à la main. Il



Ce guérisseur d'Ile-de-France soigne même les bêtes par imposition des mains. Elles au moins ne se plaindront pas !

n'était pas de ceux qui croient aux guérisseurs. Malgré tout, il s'est laissé conduire chez la Mariette par un camarade. La Mariette lui a plongé la main dans une pâte à crêpes de blé noir en récitant une prière. Jamais je n'ai vu un homme aussi stupéfait que lui après la scène en question : il n'avait absolument plus mal.

Mme Stamm ajoute :

— Je ne pense pas que si, dans un cas pareil, vous plongiez la main dans une pâte à crêpes de votre composition, le résultat serait le même.

L'explication (s'il en est une) ? Nous y viendrons plus tard.

Mme Stamm raconte encore :

— Il y a une maladie de peau transmise par le bétail qu'en Corrèze on appelle les « anders » (orthographe non garantie). Un de mes voisins était atteint au nez. Une vilaine lésion en auréole. Trois ou quatre fois, à une semaine d'intervalle, il est allé chez un guérisseur, qui l'a traité avec des feuilles de houx cueillies et appliquées d'une manière que j'ignore. La lésion a été guérie. Mon voisin ne tarissait pas de louanges sur son sauveur. J'ai conté l'histoire à un médecin de mes amis. Il a éclaté de rire : « Cette mycose disparaît d'elle-même au bout de trois ou quatre mois. Le guérisseur a dû intervenir au bon moment. Et le succès lui est attribué. » J'avoue que je ne sais pas depuis combien de temps mon voisin était atteint.

Les « persigneux » soignent avec des signes de croix

Il y a une quinzaine d'années, Robert Amadou, auteur d'ouvrages sur l'occultisme et la parapsychologie, a fait une enquête dans une des régions de France où restent le plus vivaces — du moins dans les campagnes — les superstitions du passé, la croyance à la sorcellerie et, bien sûr, le recours aux guérisseurs, que là on appelle « persigneux ». Plus précisément, il s'est attaché à la région du Sancerrois, dans le Cher (1).

Les persigneux soignent en général toutes les maladies des hommes et des animaux. On leur demande le plus souvent de traiter des brûlures, des maladies de peau, des troubles de la circulation, et, chez les animaux, les tumeurs, les coliques, les « arrêts du lait ».

Comme partout, le « don » se transmet au sein d'une famille ou dans un cercle très étroit d'amis. Certains ne l'utilisent guère qu'au bénéfice de leurs proches ; d'autres ont une réputation qui dépasse largement les limites de leur village, ou même de la région de Sancerre. On vient les consulter de très loin, de Paris même. Un habitant d'Aubigny-sur-Nère, raconte Robert Amadou, a conduit en voiture la guérisseuse de son village jusqu'au chevet de sa fille qui venait d'accoucher dans un hôpital parisien ; là, la persigneuse a « traité » la malade pour une double phlébite.

Contrairement aux guérisseurs du plateau de Millevaches, ceux du Sancerrois ne semblent pas utiliser les plantes.

« La plupart d'entre eux traitent par des signes, des prières, elles-mêmes très semblables, écrit R. Amadou. Sauf exception, pas de prescription de remèdes. Grande piété tant dans l'exercice de leur art que dans leurs pratiques religieuses. Ils n'exigent pas d'honoraires et se satisfont habituellement de cadeaux, souvent médiocres. Ils ne manifestent aucune hostilité envers les médecins ni, bien entendu, envers les prêtres, ignorant les premiers et respectueux des seconds, auxquels ils se comparent volontiers.

Chez aucun persigneux du Sancerrois, nous n'avons trouvé trace de charlatanisme délibéré, mais, chez tous, une conscience honorable de leur privilège et, chez beaucoup, de vraies qualités d'humilité et de bonté. »

Tout comme Mme Stamm, Robert Amadou souligne l'ambiguïté de la notion de « don » :

« Il paraît bien que ce don soit acquis par suite de la décision d'un persigneux en faveur d'une autre personne et par la communication des prières qui manifeste cette décision. Certains persigneux semblent croire à l'efficacité des formules par elles-mêmes. Mais la majorité estime que le don est indispensable. »

Une anecdote singulière illustre à la fois l'importance et le mystère du « don », selon la mentalité paysanne :

« Un père du Sacré-Cœur d'Issoudun reçut d'un mourant catholique, mais médiocre pratiquant, le don. Il n'y attacha pas d'importance, mais s'étonna de recevoir la visite de plusieurs personnes qui lui demandaient de les soigner, elles ou leurs enfants. Il les envoya prier à la basilique, devant la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les malades furent guéris, et il s'étonna de recevoir d'autres visites. Finalement, il s'en ouvrit à l'autorité ecclésiastique, qui fit le nécessaire. A la suite de cette affaire, le don fut perdu. C'était une renonciation. »

Robert Amadou raconte comment Raymond, le jardinier d'un château, guérisseur réputé et type unique dans la région de « persigneux évolué » (ancien élève de l'Ecole nationale d'horticulture), lui a donné la définition exacte de la fonction mystérieuse : « Est persigneux celui ou celle qui guérit en persignant, c'est-à-dire en traçant des signes de croix. Le persigneux emploie toujours des signes de croix et des prières catholiques. »

Et Raymond d'ajouter le fruit d'une réflexion implicite chez la plupart des persigneux, mais que lui seul paraît avoir poussée jusqu'à la formulation claire : « Si vous allez voir un persigneux pour vous faire soigner, il faut y croire. Si vous n'y croyez pas, c'est inutile d'y aller. »

(Nous reviendrons longuement sur cette notion essentielle dans le chapitre où nous tenterons d'analyser et d'expliquer l'action des guérisseurs.)

Robert Amadou précise :

« Raymond procède en ses traitements de la manière suivante : signes de croix, plus trois *Pater* et trois *Ave*, plus trois fois la prière spécifique de chaque maladie en formant trois fois le signe de croix sur la partie malade ; enfin, pour finir, trois *Pater* et trois *Ave*. Les prières doivent être récitées « très respectueusement et tête nue, comme les curés ».

Mais ces prières, ajoute Raymond, seraient inefficaces sans le don transmis par un vieux bonhomme « qui m'avait choisi à quatorze ans de préférence à son fils ».

La transmission ? Aucune cérémonie. La volonté du vieux persigneux suffisait, et la communication du cahier de prières.

Les autres persigneux furent beaucoup plus évasifs. Ainsi M. C..., à La Billardière (Loiret), qui officie devant une table surchargée d'objets de piété : « Je soigne uniquement avec des prières, des signes de croix et des chapelets. Avec cela, on peut voir des choses incroyables et extraordinaires, mais c'est difficile d'en parler. »

Robert Amadou devait découvrir dans le Sancerrois d'autres procédés de « guérissage », utilisés par les ruraux eux-mêmes en dehors du recours aux persigneux :

• Un produit liquide vendu dans les épiceries locales, étiqueté *Antivenimeux*. Réservé à l'usage vétérinaire.

(1) International Journal of parapsychology, trimestriel, hiver 1960.



Une guérisseuse de campagne au début de ce siècle. Mais, même aujourd'hui, les recettes n'ont guère varié.

L'antivenimeux en question, absorbé le matin à jeun à la dose d'un petit verre, était tenu dans la région pour un excellent dépuratif et un fortifiant.

- Des « recettes de bonne femme » où les plantes tiennent une grande place. Ces recettes sont souvent identiques, ou presque, dans de très nombreuses familles.

- L'eau bénite parfois utilisée dans un but thérapeutique (ici, on touche à la croyance aux « jeteux de sorts ». « Les paysans s'en servent quelquefois eux-mêmes ; d'autres fois ils demandent à leur curé d'en asperger leurs demeures prétendument ensorcelées. »

A l'époque de l'enquête de Robert Amadou, commençaient à s'implanter dans les bourgs de la région des guérisseurs de type urbain, à prétentions pseudo-scientifiques, méprisant les techniques locales traditionnelles des persigneux (« trop primitives, superstitieuses »). Aujourd'hui, on voit même certains guérisseurs parisiens tenir consultation dans le Berri une ou deux fois par semaine...

Dans une région plus proche de la capitale, la Normandie, Mme Françoise Loux, conservatrice du musée des Arts et traditions populaires de Paris, est parvenue récemment à lever le voile d'une manière passionnante sur la persistance des pratiques magico-religieuses.

Plus précisément, elle a découvert la coexistence — et même la cohérence entre elles — des pratiques « tradition-

nelles » et des pratiques « modernes » en matière de santé, cela en prenant pour objet d'étude l'attitude des mères de jeunes enfants dans deux cantons de Seine-Maritime, dont les chefs-lieux, G... et Y... (respectivement à 90 et à 150 kilomètres de Paris), sont correctement dotés du point de vue médical (1).

Après une longue préparation — visites aux curés, aux secrétaires de mairie, aux instituteurs, aux médecins ; lecture de documents du XIX^e siècle sur les traditions locales —, Mme Loux et deux collaboratrices ont mené de septembre à novembre 1974 une série d'entretiens approfondis avec un échantillon de cent quarante-huit mères d'enfants de six à dix-huit mois, en ville (les deux localités ont environ 5 000 habitants) et en milieu rural.

Enquête extrêmement délicate. Il fallait que s'établisse un climat de confiance entre l'enquêteuse et chacune de ses interlocutrices, pour que, à la fin du long entretien (sur les conditions de la grossesse, de l'accouchement, l'évolution de l'enfant depuis la naissance, la surveillance de sa santé, le recours au médecin, les incidents, les craintes, etc.), on pût aborder sans faire naître la méfiance, des questions sur la médecine parallèle. L'enquêteuse devait manifester sur ce

(1) FRANÇOISE LOUX, Pratiques traditionnelles et pratiques modernes d'hygiène et de prévention de la maladie chez les mères et leurs enfants, 1975, *Centre d'ethnologie française*.

sujet le plus possible de chaleur, d'approbation ; sinon, elle risquait de ne susciter que dérobades ou réponses non sincères.

Or voici que, à côté de la conduite moderne pour la protection de la santé de l'enfant — fréquence des pesées, des visites au médecin dans les premiers mois, respect des vaccinations, des conseils pour l'alimentation —, on retrouve la grand-mère qui fait « passer le feu » (non seulement le feu des brûlures, mais celui des maux de dents, des érythèmes fessiers, des démangeaisons violentes, parfois même des entorses) en soufflant sur le mal et en récitant une prière reçue par écrit.

— C'est toujours la même prière, qui se transmet depuis des générations, constate Mme Loux. Le secret était autrefois indispensable à son efficacité. Maintenant, les femmes semblent ne plus craindre d'en divulguer le texte. La version suivante se retrouve dans plusieurs bouches, à quelques variantes près :

*Feu, gros feu,
Perds de ta chaleur,
Comme Judas a perdu ses couleurs
Dans le jardin de Notre-Seigneur.*

Il faut la répéter trois fois en faisant le signe de croix.

Dans les deux régions, 25,7 % seulement des femmes interrogées ne connaissent personne guérissant les brûlures ; toutes les autres savaient à qui s'adresser en cas de besoin. De plus, 22,9 % (soit plus d'une femme sur cinq) avaient dans leur famille une personne « arrêtant le feu ».

Là aussi, comme dans le Berri, comme sur le plateau de Millevaches, il s'agit plus de soulager que de guérir. Une fois le « feu » apaisé, pour les brûlures graves on fait appel au médecin — sans toutefois lui dire de quelle façon on a calmé la douleur.

Dans ces deux cantons, on trouve également des guérisseurs qui soignent des patients venus de plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. Mais 60 % seulement des femmes admettent qu'elles ont eu — ou auraient éventuellement — recours à eux.

— En fait, nous dit Mme Loux, les femmes que nous avons vues sont prises en porte à faux entre des superstitions qui ont tendance à disparaître et l'insuffisance, au plan psychologique, de ce que leur apportent les médecins locaux. Par exemple, dans le passé, la femme enceinte suivait des règles très particulières, qui conjuraient l'angoisse : ne pas mettre un écheveau de laine autour de son cou, sinon l'enfant risquerait l'étranglement par le cordon ombilical ; ne pas regarder de choses laides et éviter les peurs, pour qu'il soit beau, pour qu'il soit normal. A tout cela elles ne croient plus guère. Mais les médecins du cru n'ont pas pris la relève. Elles disent : « Ils ne nous donnent pas de conseils préventifs, à part un vague « Reposez-vous ».

— Je les crois, poursuit Mme Loux. De tous les médecins généralistes que j'ai interrogés, deux seulement se souvenaient d'avoir reçu la brochure adressée à tous les praticiens il y a quatre ou cinq ans par le ministère de la Santé, sur les règles fondamentales en matière de surveillance des femmes enceintes, sur les recommandations, les conseils précis à leur prodiguer pour éviter au maximum la prématurité, les accidents à la naissance.

— Après la naissance de l'enfant, continue Françoise Loux, ces femmes gardent l'angoisse qu'avaient leurs mères, leurs grand-mères. A la moindre indisposition de l'enfant, elles ont peur qu'il meure. Cette peur, elles la cachent au médecin. Et il ne vient pas à l'esprit du médecin de

préciser de lui-même : « La mortalité infantile du passé, cela n'existe plus. »

Voilà pourquoi, bien souvent, en plus, elles vont chez le guérisseur du coin, qui les comprend, les apaise... et tire bénéfice de la guérison de l'enfant, due, en fait, au traitement médical.

— Voulez-vous un exemple ? propose Mme Loux. Il s'agit d'une mère qui consultait pour elle-même. Elle avait une douleur à un sein. Le gynécologue a haussé les épaules : « Ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas. » Elle s'est sentie niée. Elle est allée chez un magnétiseur. Là, accueil diamétralement opposé : « Je sens votre douleur. C'est une question de glandes. Je vais vous arranger cela. » Quelques séances de passes magnétiques. Au bout de quatre ou cinq fois, la femme n'avait plus mal. Le guérisseur avait pris en charge sa douleur...

(Sur cette interprétation de la « guérison parallèle », nous reviendrons longuement plus loin.)

Autre aspect du recours contre l'angoisse, très particulier à la Normandie, semble-t-il : la très grande fréquence des dévotions individuelles à d'innombrables saints guérisseurs, des pèlerinages collectifs aussi. Superstition pure ou vraie religiosité ? Il est difficile de trancher.

Officiellement, l'Eglise condamne aujourd'hui ces « pèlerinages thérapeutiques », ces dévotions intéressées ; elle les condamne au même titre que les prières magiques ou les remèdes des médecines parallèles.

Néanmoins on trouve toutes les nuances dans l'attitude des curés eux-mêmes. Les plus âgés conservent souvent une indulgence extrême, apportant même parfois avec eux des dévotions qui existaient dans la paroisse où ils exerçaient précédemment. Aux yeux de l'autorité ecclésiastique, leur comportement n'est pas sans rapport avec celui des guérisseurs.

— En fait, dit Mme Loux, l'archevêché a une attitude très ambiguë. Par la force des choses, on ferme les yeux : les prêtres de campagne se font de plus en plus rares. Aussi est-il difficile de frapper d'interdit ceux qui, par tradition, continuent de favoriser des pratiques plus inspirées par la mentalité magique que par la spiritualité.

D'autres curés adoptent une attitude franchement hostile : « Tout cela est fort loin de l'Evangile et bien proche de la superstition. » Certains prêtres se sont même montrés choqués que des ethnologues pussent s'intéresser à « ces dévotions naïves d'antan ».

— Je m'étonne de votre recherche, qui, consciemment ou non, a tendance à réveiller ou à entretenir ces pratiques, alors que ce qui est essentiel, c'est Jésus-Christ et son Evangile », dit l'un d'eux à Mme Loux.

Seul un petit groupe de mères (25,5 %) déclarent fermement vouloir rester à l'écart de ces pratiques pseudo-religieuses.

Certaines, en revanche, montrent de l'hésitation et de la gêne à avouer qu'elles y ont eu recours. « Parce que Stéphanie avait du mal à marcher, je l'ai portée sous le clocher quand ça sonnait ; je ne sais pas si c'est une coïncidence, mais, deux jours après, elle marchait. »

— Le retard à la marche, c'est, curieusement, une des terreurs des mères dans ces régions, dit Mme Loux. On emmène l'enfant à la chapelle de sainte Rita. L'imploration comprend tout un rituel : ici, faire le tour de l'église ; là, faire le tour de la tombe d'un ancien curé très vénéré. Et l'on raconte comment tel enfant a fait ses premiers pas dans l'église.

Autre souci des mères : protéger l'enfant contre les frayeurs nocturnes, que l'on rend responsables des convulsions. On présente le petit à un saint local avec, là aussi, tout un rituel.

Les saints ont leurs « spécialités », mais elles ne sont pas toujours très rigoureuses. Elles changent avec le temps. Ainsi saint Hildevert, invoqué naguère contre... les vers, est prié aujourd'hui contre les maux d'estomac.

D'autres dévotions sont des survivances en voie de disparition de craintes anciennes : crainte de la coqueluche (saint Blaise et saint Ursin), crainte des maladies d'yeux (saint Clair), crainte des maux de dents (sainte Apolline).

Quant aux pèlerinages proprement dits, ils ont presque tous un but thérapeutique et surtout de protection — concernant les enfants au premier chef.

« Ce sont généralement des dévotions au Christ (précieux sang) ou à la Vierge (Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame du Sacré-Cœur), qui ont donc en quelque sorte une position de généralistes par rapport aux spécialistes que sont les saints », écrit Mme Loux.

Officiellement ravalé au même rang que le recours aux pratiques magiques, cet appel thérapeutique ou préventif à la religion n'en fleurit pas moins d'une autre manière : dans toute la France, il y a encore des curés guérisseurs.

IV. — LES PRÊTRES GUÉRISSEURS

IL est mort il y a deux ans. Le souvenir du père Mukensturm, du couvent de Saint-Ulrich, près de Sarrebourg, demeure vivace dans toute la Lorraine.

Ses dons de guérisseur dépassaient, dit-on, ceux de tous les thérapeutes marginaux, particulièrement nombreux dans la Moselle. Il suscitait d'autant plus l'étonnement qu'il avait une manière bien singulière d'entrer « en contact » avec les malades. Il ne les recevait pas. Il fallait qu'une tierce personne — souvent un curé faisant office d'intermédiaire — lui apportât une pantoufle de celui qui souffrait. Pas n'importe quelle savate (c'est le mot qu'on emploie dans la région) : la savate droite.

Le saint homme prononçait alors son diagnostic et dressait une « ordonnance » exclusivement à base de plantes. Lesquelles, dit-on, faisaient merveille.

M. Gustave Fischer, psychosociologue, directeur du département des sciences de l'homme et de la société à l'Institut européen d'écologie de Metz, raconte comment, dans sa propre famille, on eut souvent recours à cet étrange moine guérisseur.

— Mon père était depuis un certain temps déjà atteint d'une maladie pulmonaire grave quand ma mère s'est décidée à faire soumettre son cas au père Mukensturm. Un prêtre, l'abbé Hener, curé de Reding, s'est chargé d'appor-



Le père Hervier, dans l'église Saint-André de Bordeaux, magnétise une jeune fille hystérique.

ter au monastère la savate de mon père. C'était trop tard. Le père Mukensturm a dit : « Je ne peux plus rien pour lui. » Peu de temps après, mon père mourait. Ma mère, elle, pour des maux de reins, je crois, a eu recours de la même manière au père Mukensturm. Un peu plus tard, elle a affirmé avoir été guérie par les tisanes qu'il lui avait prescrites sans la voir.

Gustave Fischer évite tout commentaire. Il faudrait savoir si l'intermédiaire se chargeait de décrire avec précision les symptômes du malade au père, ou bien s'il se taisait. M. Fischer l'ignore.

Certains disent que le père exigeait le silence. Ceux qui croient aux phénomènes « psi » diront : « C'est du ressort de la parapsychologie. » Les sceptiques parleront de hasard. D'autres verront là un phénomène identique à ce qui peut se passer chez certains clients de tel magnétiseur qui ne cherche même pas à savoir de quoi souffre le sujet qu'il « traite ».

Mme Anne Stamm, dont nous évoquions précédemment l'enquête menée en Normandie, a assisté elle-même à une entrevue entre une mère accompagnée d'un enfant de quatre ans et un curé de village réputé pour guérir l'énurésie (pipi au lit).

— Rien de bien mystérieux, nous dit-elle, quand on sait interpréter l'action de ce prêtre en termes psychologiques. Il a parlé très longuement à l'enfant, paternellement, comme à un grand, lui expliquant le fonctionnement de son appareil urinaire, le réconfortant : « Ce n'est pas grave ; beaucoup d'enfants sont comme toi. » En aparté, il apaisait les angoisses de la mère. Il interrogeait : « Le grondez-vous ?... Ne le faites surtout pas. Montrez au contraire que, vous en êtes sûre, ces petits ennuis vont cesser. » Certes, il a ensuite imposé les mains, prescrit une tisane, prononcé « Tu es guéri ». Le rite fait partie de l'action psychologique... Oui, quelques jours plus tard, l'enfant était guéri.

On trouve encore dans les campagnes bien des curés guérisseurs — radiesthésistes, magnétiseurs, dispensateurs de « prières merveilleuses ». Ce sont des enfants du terroir qui ont reçu le « don » d'un de leurs proches. Ils sont généralement âgés : les plus jeunes, les curés modernes, respectueux de la récente opposition officielle de l'Eglise à ces pratiques, ne prennent pas la relève.

En tout cas, bien des guérisseurs laïcs ne cachent pas que le « don » leur a été transmis, à la fin de sa vie, par tel prêtre réputé pour ses « pouvoirs ».

Les livres de l'abbé Julio, mort en 1912 (*Prières merveilleuses pour la guérison de toutes les maladies, Grands Secrets merveilleux*, etc.) [1], ceux de dom Bernardin (*les Secrets de guérisseur, les Grands Exorcismes*, etc.) [1], régulièrement réédités, sont dans leur genre des *best-sellers* — mais ils n'ont plus l'imprimatur.

En 1896, l'abbé Julio écrivait en préface à l'un de ses ouvrages :

« Chacun, s'il le voulait bien, par la vertu du double et puissant levier de la Prière et de la Foi, pourrait guérir ses maux à lui-même et ceux de ses frères. Cette science, les uns l'appellent la sainteté, d'autres l'autosuggestion, la puissance magnétique que tout homme a plus ou moins, au prorata de la force ou de la vertu de son âme...

(1) La Diffusion scientifique, Paris.

L'EX-ABBÉ JURION BRAVAIT LES INTERDITS DE L'ÉGLISE

POUR mieux impressionner ses clients, l'ex-abbé Jean Jurion — un des plus célèbres guérisseurs de Paris — recevait encore en soutane dans son appartement de Belleville, bravant les interdits de l'Eglise. En effet l'ordre des Oratoriens l'avait déchu et lui avait retiré le droit de dire la messe.

Il est mort le 12 avril dernier, à l'âge de soixante-douze ans.

Lorsqu'on compose le numéro de son ancien « cabinet », une voix enregistrée sur répondeur automatique déclare : « L'abbé Jurion est décédé. Priez pour lui. Nul ne peut le remplacer. Néanmoins, si vous souhaitez être aidé, écrivez. »

Nous avons écrit. Et reçu en réponse une feuille ronéotypée :

« Il n'y a pas, il ne peut y avoir de remplaçant au R.P. Jurion. Nous vous donnons néanmoins quelques adresses de radiesthésistes qualifiés et sérieux sur Paris et la région parisienne. (...) Nous précisons que ces radiesthésistes soignent également par correspondance. »

L'ex-abbé Jurion, qui établissait ses diagnostics par radiesthésie, qui soignait par imposition des mains et homéopathie, qui traitait même... par correspondance, exigeant une mèche de cheveux du patient, avait été plusieurs fois poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

En février 1969, la seizième chambre du tribunal correctionnel de la Seine l'avait frappé d'une des plus lourdes amendes (10 000 francs) jamais infligées à un guérisseur, assortie de 5 000 francs de dommages et intérêts respectivement à l'ordre des médecins et à la chambre syndicale des médecins.

Cela ne l'avait nullement empêché de poursuivre son activité « charitable » (15 francs la consultation à l'époque, des dizaines de patients par jour).

« Mais il est des âmes plus faibles, par leur faute ou par le manque de culture rationnelle — et c'est la grande masse des humains —, qui, loin de posséder cette puissance magnétique, la subissent ou sont forcées d'y avoir recours. (...) C'est là le vrai et unique miracle : rendre à l'âme son souffle divin, et voilà précisément tout le rôle du voyant, du magnétiseur digne de ce nom, du guérisseur désintéressé, de l'homme de Dieu...

« Nous n'usurpons en aucune façon les fonctions du médecin, puisque nous ne donnons ni ne prescrivons jamais aucun remède. La Faculté ne saurait nous défendre de guérir au nom de Jésus. C'est là tout notre secret. »

La Faculté ? Nous en parlerons plus tard.

L'Eglise, en tout cas, si elle ne peut renier son tout premier guérisseur — le Christ —, donne depuis Vatican II un grand coup de frein à la tentation des hommes de Dieu de s'engager sur la voie des thérapeutiques miracles.



Un remède célèbre chez les guérisseurs campagnards : la pomme piquée de clous guérit l'anémie !

III^e Partie

LA PAROLE AUX GUÉRISSEURS



Pour le radiesthésiste, le pendule est parfois plus « clairvoyant » que l'œil du médecin.

I. – LES RADIESTHÉSISTES

MIRACULEUX pouvoirs que ceux dont s'affirment dotés les radiesthésistes ! Oublions un moment les échecs de ceux que nous avons, en toute naïveté, mis à l'épreuve (voir chapitre précédent), pour laisser la parole aux maîtres de cet art.

Donc, ils l'affirment, à l'aide de leur pendule ou de leur baguette, les radiesthésistes peuvent dépister un trouble, une maladie, une tumeur — et cela souvent avant même que les signes cliniques soient évidents aux yeux des médecins, avant que les signes biologiques soient décelables en laboratoire.

Comment ? Chercher réponse à cette question, c'est

s'embourber dans un magma d'interprétations pour le moins obscures.

Premier point : le « don ». On naît avec le « don », et les élus sont rares, affirment les uns. Erreur ! protestent les autres, la radiesthésie s'apprend comme le dessin, la musique, la sculpture ; elle demande des efforts de longue haleine. Certes, il y a des sujets plus doués que d'autres, mais il n'y a guère que 20 % des gens qui ne feront jamais rien de bon avec un entraînement régulier.

Don ou non, comment fonctionne le phénomène ? Si vous avez le goût du mystère, vous allez être comblés.

On trouve les explications les plus variées : exploitation

d'un sixième sens, phénomène parapsychologique ou bien, au contraire, perception privilégiée d'un élément physique que l'on baptise à volonté « ondes », « radiations », « rayonnement spécial », « effet radar », « flux électromagnétique »...

« En partant du principe que tout être ou toute chose a sa radiation propre », peut-on lire dans un petit manuel de radiesthésie (1), « grâce à une concentration soutenue, précise et constante, le cerveau devient sensible à cette longueur d'onde normalement muette. C'est la *réaction mentale*, point de départ du fait radiesthésique. »

Mais il s'agit là d'une réaction mentale inconsciente.

« Nous pouvons admettre que, dans une recherche radiesthésique, l'opérateur obtient l'indication désirée grâce à son désir d'être impressionné, ce qui le rend impressionnable à des effets physiques incapables d'atteindre le seuil des sensations », écrit le président de l'Association des amis de la radiesthésie, M. Henry de France.

C'est on ne peut plus clair !...

La réaction mentale à elle seule — perception, sensation, impression inconsciente — serait inexploitable. Un instrument en équilibre instable — pendule ou baguette — va la transformer en réaction physique : le cerveau, impressionné comme nous l'avons dit, transmet des impulsions involontaires au système nerveux, lequel provoque une infime excitation des muscles des avant-bras ou de la main, mettant en mouvement la baguette ou le pendule.

Ces instruments, disent les radiesthésistes, sont donc des amplificateurs des mouvements réflexes inconscients de l'opérateur (pendule ou baguette ne sont en rien des objets magiques qui capteraient eux-mêmes les « radiations »).

Soit, direz-vous, mais comment le radiesthésiste interprète-t-il les réactions de son pendule (pour être plus clairs, nous laisserons la baguette de côté) ?

Ici les choses se compliquent un peu. Il s'agit de ce que les initiés appellent leur « convention mentale ». Chaque radiesthésiste débutant établit sa convention par l'intermédiaire d'un test appelé « accord préalable ».

Par exemple, il présentera son pendule sur la main d'un sujet qu'il sait être malade. Il imprimera un mouvement d'oscillation au pendule, puis attendra les événements. Selon les cas, le pendule ou bien continuera à osciller, ou bien se mettra à tourner dans un sens ou dans l'autre, ou bien s'immobilisera. Ladite réaction du pendule sera par la suite interprétée comme une réponse affirmative à la question « Cette personne est-elle malade ? », posée face à un sujet dont on ignore l'état de santé.

L'affinement des exercices (présentation du pendule sur des planches représentant des parties du corps, des organes sains ou malades) permettra au radiesthésiste d'étalonner les réactions de son pendule et ainsi de répondre à des questions de plus en plus précises : « Chez cette personne que j'examine, le cœur, l'estomac, la vésicule biliaire, telle sécrétion interne ou tel élément du sang sont-ils normaux ? »

Bref, le radiesthésiste se crée un code personnel des mouvements pendulaires, qu'il utilisera pour poser ses diagnostics.

Une minorité de radiesthésistes s'en tiennent là. Au malade d'aller faire contrôler ledit diagnostic par un médecin. Aucun risque en ce cas, sinon celui de payer — parfois fort

cher — la découverte d'une maladie qui ne sera pas forcément confirmée par la Faculté.

Mais la plupart des artistes du pendule ou de la baguette vont beaucoup plus loin : à l'aide de leur code, ils recherchent à leur manière quels remèdes — plantes, lotions, produits homéopathiques qu'une tolérance permet aux pharmaciens de délivrer sans ordonnance médicale — conviennent à leur client. Bref, ils soignent.

Pour cette recherche des produits « en accord avec le

PENDULES

Fig. 100 Fig. 102 Fig. 105

Pendule sphérique, en buis, 30 mm, de 20 à 30 gr. Fig. 102 25,00 F.
 — — — — — , en ébène, 30 mm, de 20 à 30 gr. Fig. 102 80,00 »

Pendule de l'Abbé Mermet (modèle déposé), métaux combinés, pouvant contenir témoin, poids 60 gr. environ, livré avec chaînette nickelée à rotules (modèle dép.) (fig. 105) 50,00 »

Pendule de l'Abbé Mermet (breveté et modèle dép.), dernier modèle,

De 12 francs à 300 francs, du modèle déposé au modèle breveté, le choix est vaste. Quant à l'efficacité...

malade » (on appelle cela la « syntonisation »), des maisons spécialisées fournissent au penduliste thérapeute une multitude de plantes et de produits réunis en trousses témoins.

La question posée au pendule dans ce singulier exercice de thérapie automatique est alors ou bien : « Ce remède convient-il à cette personne ? » ou le plus souvent — méthode beaucoup plus rapide : « Quel est le meilleur remède pour cette personne ? » Le pendule aussitôt se dirige — dit-on — au mieux des intérêts du patient. Thérapie par ordinateur psychique, en somme.

Bon nombre de radiesthésistes guérisseurs — nous l'avons déjà signalé — ont une corde de plus à leur arc : ils se proclament champions dans l'art de pratiquer ladite syntonisation en faveur d'un patient avec pour tout point de référence une photo, une lettre, une mèche de cheveux, une goutte de sang, un échantillon d'urine matinale...

**« C'est la baguette
qui me dit tout... »**

Suivez-nous chez une radiesthésiste guérisseuse que ses patients — du moins ceux dont, avec leur accord, elle donne l'adresse — proclament positivement sensationnelle.

(1) GAUT ET CHARBONNEL, Notions générales et pratiques de radiesthésie, éd. Maison de la radiesthésie.

Pas question d'obtenir *ex abrupto* une consultation personnelle. Chez elle, une consultation dure une heure et demie au minimum. Son carnet de rendez-vous est complet deux mois à l'avance. Elle nous accorde trois quarts d'heure entre les clients du matin et ceux de l'après-midi. Faveur extrême.

De toute manière, Mme B... — la cinquantaine fraîche, épanouie, une coquetterie de bon ton — prévient : « Je ne soigne que les végétariens. » Plus précisément : si l'on veut se remettre entre ses mains, il faut le devenir. Et abandonner tout contact avec la médecine officielle. Un choix à faire.

Pour mon information seulement, elle me fait prendre la position d'un patient : je dois m'asseoir de biais par rapport à son bureau, jambes serrées, mains à plat sur les genoux, visage dirigé vers la fenêtre, qui donne sur une large avenue de la banlieue parisienne.

Très important, la position : tête au nord, pieds au sud. Une question d'ondes.

La baguette en fourche (métal peint noir) est pointée vers le patient. Elle préfère la baguette au pendule — ça ne s'explique pas.

Avec cette baguette, elle voit tout : les maladies passées, actuelles, celles qui menacent.

— La première fois, il y a des gens qui doutent. Si je commence par : « Vous avez 10 grammes de lipides totaux dans le sang », ça ne leur dit rien. Mais si je parle à un homme de son clou sur la fesse droite sans qu'il ait baissé son froc, c'est gagné ! (*Pas plus que les autres guérisseurs, Mme B... ne fait déshabiller ses patients.*)

— Vous vous faites apporter des dossiers médicaux ?

— Surtout pas ! Je ne veux pas être influencée. Je ne veux pas non plus que le malade me raconte ce qu'il a.

— Comment sentez-vous ce qui ne va pas ?

— La baguette me le dit. Je la dirige vers le patient, que j'explore centimètre par centimètre, de la tête aux pieds, organe par organe. La baguette, c'est l'amplificateur. Mais je suis tellement sensible aux ondes que je peux m'en passer. C'en est même gênant. Dans le métro, par exemple, je regarde les gens ; je ne peux pas m'empêcher de les étiqueter : « Celui-là, il a une colite..., il a été aux colonies. »

Pas de planches anatomiques sur son bureau, pas de trousse de plantes ou de produits thérapeutiques témoins. Chez elle, tout est mental ; elle n'a pas besoin de points de référence concrets, comme la plupart des autres radiesthésistes.

Pourtant — elle l'affirme — elle dépiste jusqu'au taux d'urée ou de cholestérol, jusqu'au nombre de globules ou de plaquettes dans le sang (« S'ils font faire des analyses de laboratoire après, elles confirment »).

— De toute manière, tranche-t-elle, il y a des gens chez qui je découvre à la fois un taux de cholestérol que les médecins trouveraient alarmant, et des artères de bébé. (*Péremptoire :*) Ils n'auront jamais d'ennuis de ce côté-là. Par contre, il y en a qui ont un taux très normal, et pourtant les dépôts s'accumulent dans leurs artères. Ceux-là sont en danger s'ils ne suivent pas le régime draconien et le traitement que je prescris.

Donc elle soigne : tisanes composées, produits homéopathiques, régimes personnalisés.

A-t-elle étudié la phytothérapie (thérapie par les plantes) dans des livres ?

— Diable ! non ! Les livres sont bourrés d'erreurs. Te-

PETITE PANOPLIE DU RADIESTHÉSISTE GUÉRISSEUR

IL existe une multitude de pendules ; ils diffèrent par le poids, la forme, la matière (bois, ébonite, métal, pierre, matière plastique, etc.). Quant aux baguettes, seuls les sourciers de campagne utilisent encore la fourche coupée sur un coudrier, un noisetier ou quelque autre arbuste de la même famille. Les autres artistes en radiesthésie — ceux qui préfèrent la baguette au pendule — emploient des baguettes en corne, en métal, en ébonite, en baleine.

La maison de la Radiesthésie, à Paris (16, rue Saint-Roch), offre un choix d'une quarantaine de modèles, depuis le pendule à pointe de laiton petit modèle (10 grammes) à 12 francs jusqu'au « pendule spécial cristal de roche » (70 grammes) à 300 francs en passant par celui « en ivoire premier choix » à 250 francs ou le pendule des couleurs, « véritable petit laboratoire d'analyse de poche qui permet la sélection de la couleur désirée ».

C'est là que l'on trouve aussi, pour les radiesthésistes débutants, un Atlas d'anatomie élémentaire et, pour les plus avancés, des séries de planches anatomiques de l'homme normal ou malade. On y vend également des « préparations microbiologie », précieuses pour permettre au pendule la syntonisation de tel malade et de tel microbe (la série de trente préparations en boîte-classeur : 350 francs). Là, entre les prépara-

tions « botulisme » et « choléra », on trouve l'échantillon « cancer ». Tiens, tiens ! Dans le monde de la radiesthésie, on a donc découvert le microbe (ou bien le virus) que cherchent en vain depuis tant d'années les plus grands biologistes du monde entier ?

A signaler encore bon nombre d'appareils dont les bienfaits doivent être impressionnants :

● L'appareil qui « permet la neutralisation complète et l'élimination totale des radiations nocives, quels que soient leur intensité et l'endroit d'où elles émergent » (400 francs) ;

● L'appareil qui « constitue un remarquable dynamiseur et qui, utilisable également comme protecteur, chargeur et émetteur, agit aussi bien sur les plantes, les animaux ou les collectivités que sur l'être humain » (400 francs) ;

● L'appareil qui opère la « négativation électrique » de l'individu, avec pour effet la régularisation du métabolisme cellulaire et de l'équilibre nerveux, l'assouplissement des tissus infiltrés, etc. (940 francs).

A noter tout particulièrement l'appareil « pour la mesure des radiations biologiques en vue de la détermination des troubles pathologiques du corps humain ». Cet appareil, est-il précisé, « permet de triompher des tests les plus ardues soumis par le corps médical ».

nez, on dit que la matricaire, c'est bon pour les affections gynécologiques. C'est vrai pour telle femme, faux pour telle autre. Moi, je vais beaucoup plus loin : jamais telle plante pour telle maladie ; mais telle plante pour tel malade. Je cherche la résonance d'ondes entre la plante et le malade. Les ondes de toutes les plantes, de tous les produits que je prescris, je les ai enregistrées en moi une fois pour toutes. Ça ne s'explique pas. C'est comme ça. Et la baguette m'indique que les ondes de tel malade sont ou ne seront jamais dans la fourchette d'ondes de telle plante ou de tel produit homéopathique.

Il lui arrive de découvrir chez des patients en mauvais état général que le responsable de leurs troubles, c'est la pollution électrique.

— Une vraie enquête policière ! C'est presque plus difficile que de dépister un cancer. Un de mes malades, par exemple, a au-dessous de son appartement un médecin et un dentiste, avec des appareils radiologiques. Il a une pollu-

LIBIDINEUX S'ABSTENIR

Lexisterait, dit-on, une corrélation notable entre la bonne réussite d'une expérience radiesthésique et l'état de sérénité dans lequel se trouve l'opérateur — en particulier sa paix sexuelle.

Les meilleurs radiesthésistes seraient donc les eunuques, les sujets d'âge avancé ou les personnes ayant fait vœu de chasteté. Un moine eunuque de quatre-vingts ans serait le parangon des radiesthésistes ! A condition qu'il ne tremble pas...

tion électrique épouvantable ! Et les dactylos qui tapent sur des machines électriques, elles sont polluées elles aussi. Voilà pourquoi elles deviennent agressives.

L'homme devrait déménager, la dactylo exiger de son patron de revenir à la machine classique... Pas facile. Mme B... réduit au moins les dégâts en rechargeant son malade en électricité négative (passes magnétiques).

— L'électricité négative, c'est la santé. Ce qui est mauvais, c'est l'électricité positive.

Et le cancer ? Bien sûr, elle le dépiste. Bien sûr, elle soigne elle-même quand le mal est à son début. Mais il faut la croire sur parole. Interdiction d'aller faire confirmer par examens radiologiques, exploration biopsique, etc.

— De toute façon, je ne prends pas les gens qui ont été opérés ou qui ont été traités par radiothérapie. Là je ne peux plus rien. C'est avant qu'il faut venir me voir.

Mais si elle dépiste elle-même une tumeur déjà alarmante, n'aiguille-t-elle pas son patient vers un spécialiste ? Vers un centre anticancéreux ?

— Surtout pas ! Je les adresse à... *(Suit le nom d'un personnage dont le « traitement anticancéreux » a été, après contrôle, rejeté par l'ensemble des spécialistes et par l'Académie de médecine.)*

Au début de l'entretien, au moment où j'étais dans la position adéquate, Mme B... avait un moment pointé sa baguette vers moi, histoire de me donner quand même un aperçu de sa clairvoyance. Voici ce qu'elle avait découvert :

1° J'ai souffert de tachycardie (1) dans l'enfance. Cela venait de ma thyroïde. On aurait dû me traiter vers l'adoles-

cence. Cela m'aurait évité bien des ennuis de santé par la suite.

2° Mes parathyroïdes sont instables. Fonctionnent ou trop ou pas assez. Cela doit entraîner des troubles de la fixation du calcium. J'ai sûrement « des histoires du côté de la colonne vertébrale » et des points d'arthrose ailleurs.

3° Mon pancréas n'est pas brillant. J'ai certainement mangé trop sucré pendant longtemps. Conséquence actuelle : je dois par moments être prise de fringales.

J'avais accueilli ces diagnostics en silence. Sinon j'aurais dû préciser à Mme B... que :

1° Je n'ai souffert d'aucun incident cardiaque dans mes jeunes années. De ma thyroïde il n'a jamais été question, donc je ne peux rien dire.

2° Ma colonne vertébrale se porte bien, merci ! Je n'ai pas d'arthrose (évidemment, cela peut venir avec l'âge...).

3° Je n'ai jamais été portée sur les bonbons, les entre-mets, les desserts. J'ai toujours bu le thé et le café sans sucre. Mon appétit est moyen. Je n'ai jamais de fringales.

Le pendule ne résiste pas aux expérimentations contrôlées

Nous sommes désolés d'avoir à décevoir ceux d'entre vous qui voudraient bien « y croire ».

Aucun appareil de physique n'a jamais mis en évidence la réalité de ce que les radiesthésistes appellent « ondes » ou « radiations d'une nature particulière ».

Des expériences rigoureuses, contrôlées par des scientifiques, ont toutes abouti à la confusion des radiesthésistes — exactement comme les modestes tests que nous avons réalisés nous-mêmes. Au point que le célèbre docteur Locard, qui fut directeur du laboratoire de police technique de Lyon, a pu conclure une enquête en ces termes : « Le diagnostic à l'aide du pendule donne un pourcentage d'erreurs qui semble défier toutes les règles du calcul des probabilités. »

Voici quelques exemples de la défaite de la radiesthésie face à l'expérimentation.

Reconnaissance du sexe (enquête de A. Lumière).

Il fut proposé à trois radiesthésistes spécialistes dans cette détection cent photographies de souris blanches, mâles et femelles. Résultat : 41 à 49 % de réponses fausses. En outre, mêmes discordances entre les trois opérateurs (discordance entre le premier et le deuxième : 42 fois sur 100 ; entre le premier et le troisième : 43 fois sur 100 ; entre le deuxième et le troisième : 54 fois sur 100).

L'un d'eux ayant sollicité une nouvelle épreuve portant sur des sujets plus habituels, on lui soumit cent photographies de nourrissons. Réponse : 44 sujets masculins, 56 sujets féminins. Or toutes les photos représentaient des filles !

Diagnostic sur photographie.

On adressa à un radiesthésiste les photographies de quatre sujets en parfaite santé. Réponse : pour le sujet n° 1, maladie de foie et tuberculose ; pour le n° 2, estomac et intestins malades, menace de cancer ; pour le n° 3, probabilité de syphilis et état hépatique déficient ; pour le n° 4, maladie de cœur et probablement un rein touché.

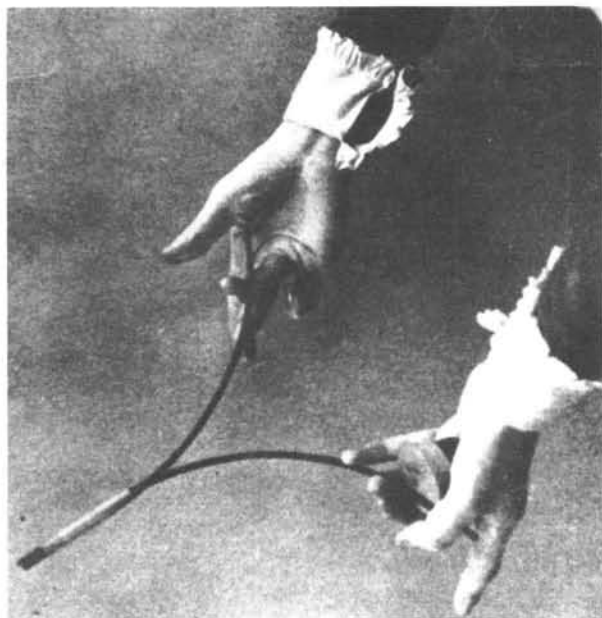
(1) Accélération du rythme des battements cardiaques.

Le radiesthésiste, averti de ses erreurs, ne se tint pas pour battu, mais affirma, tel Knock, que le prétendu état de santé des sujets n'était qu'apparent. Alors furent soumises au même diagnostiqueur quatre nouvelles photographies d'une même personne, convenablement masquée : il fit quatre diagnostics différents !

Diagnostic sur écriture.

A un radiesthésiste qui prétend faire des diagnostics sur écriture, on envoie une lettre écrite au féminin — par un homme. Diagnostic : cancer de l'utérus !

Autre expérience : on envoie à douze radiesthésistes spécialistes un spécimen d'écriture d'une femme à utérus fi-



Une radiesthésiste montre comment il faut tenir une baguette quand on recherche la « syntonisation ».

bromateux. On obtient huit réponses, qui sont : 1° mort cardiaque ; 2° femme vivante, maladie des poumons ; 3° auteur de la lettre vivant, colibacillose ; 4° femme vivante, cancer du pylore ; 5° pas de maladies d'organes ; 6° femme bien portante ; 7° femme vivante, très malade ; 8° influence cancéreuse sous l'estomac, qui s'étend à l'abdomen.

Expérience à l'Hôtel-Dieu.

Les malades, introduits à tour de rôle dans une pièce hors de la présence du radiesthésiste, s'asseyaient près d'une table. La dernière patiente était une Polonaise qui ne parlait pas le français. Lorsque l'opérateur, ayant terminé, lui dit de se lever, elle resta donc en place. Diagnostic : affection des membres inférieurs (1) !

D'autres tests peu glorieux.

Nous empruntons à l'ouvrage *Miracles chez les guérisseurs* (le titre masque un farouche réquisitoire contre les guérisseurs), de notre confrère Noël Bayon (2), des extraits du chapitre comportant le texte intégral d'une émission diffusée le 22 avril 1952 sur l'antenne de Radio-

Luxembourg, émission animée par M. Jean Thévenot et entrant dans la série de *l'Heure du mystère*.

M. Jean Thévenot rappela d'abord comment deux débats précédents — 12 et 19 juin 1951 — sur le problème des guérisseurs avaient conduit à déplorer, « d'une part, que des guérisseurs se dérobaient au contrôle que certains médecins exerceraient volontiers sur leur action ; d'autre part, que certains médecins se refusent à exercer le contrôle auquel certains guérisseurs seraient prêts à se soumettre ».

« Alors, poursuivit Jean Thévenot, pourquoi ne pas provoquer leur rencontre, non plus pour parler mais pour agir, sur un terrain neutre comme celui de notre émission ? C'est là l'excellente idée qu'eut l'un des interlocuteurs de notre débat, M. Noël Bayon. »

Sur seize des guérisseurs français considérés comme les meilleurs que l'on contacta, six acceptèrent de se prêter à des tests. L'expérience commença par la mise à l'épreuve d'un radiesthésiste, M. Maurice Ségas.

« Sur chaque malade, dont il ignorait tout, M. Ségas promena sa baguette à la recherche d'une syntonisation, c'est-à-dire d'un accord entre les réactions de la baguette sur un organe et sur tel tube témoin contenant des remèdes homéopathiques et correspondant à telle ou telle affection ; lorsque cet accord était établi, M. Ségas formulait l'équivalent d'un diagnostic. (...) Chaque malade venait avec une serviette sur la tête, pour garantir son anonymat... »

« Cinq fois sur sept, les observations radiesthésiques devaient se révéler très différentes des diagnostics médicaux. M. Ségas affirma alors que les affections constatées par les médecins n'étaient que des conséquences dont les causes se trouvaient certainement situées dans les organes désignés par lui. »

« Tenant compte de cette remarque, il fut décidé que des analyses, radiographies et autres examens précis seraient effectués dans la direction indiquée par l'observation radiesthésique. »

Or aucun de ces examens, aucune de ces analyses, aucune de ces radiographies ne devaient confirmer les diagnostics du radiesthésiste en désaccord avec ceux des médecins.

Exemples de divergences dans cette expérience :

Cas n° 1.

Observation radiesthésique : foie déficient, inflammation ovarienne, cancer de l'utérus.

Diagnostic médical : cataracte.

Cas n° 5.

Observation radiesthésique : déficience du foie, des reins, de la vésicule biliaire, de l'estomac, des voies respiratoires.

Diagnostic médical : inflammation de l'oreille interne.

Cas n° 6.

Observation radiesthésique : affection de la vessie et surtout du foie et des reins.

Diagnostic médical : rhumatisme de la hanche.

Deux cas présentaient une concordance partielle :

Cas n° 4.

Observation radiesthésique : les reins sont atteints, ainsi que le tube digestif et surtout le cœur.

Diagnostic médical : maladie de cœur.

Cas n° 7.

Observation radiesthésique : parmi les organes atteints, le tube digestif et surtout les voies respiratoires et le cœur.

(1) Cité dans la Radiesthésie, publication de l'Union rationaliste.

(2) Editions S.E.G.E.P. (épuisé).

Diagnostic médical : maladie de cœur.

Mais, répétons-le, dans ces deux cas, outre le diagnostic correct, le radiesthésiste avait signalé d'autres troubles que les contrôles médicaux ont infirmés.

Face à tous ces échecs, les radiesthésistes ne s'avouent pas vaincus. Ils possèdent d'inépuisables réserves d'excuses : couleurs néfastes portées par certains assistants, lignes électriques à proximité, poste de radio ou moteur en marche dans le voisinage et, surtout, obstruction mentale produite inconsciemment par certains témoins de l'expérience.

Mêmes échecs dans la détection non médicale

On le sait, les pendulissants sont également réputés pour leur capacité à découvrir des points d'eau, des objets cachés (trésors) et même des personnages disparus.

Des succès spectaculaires sont parfois évoqués, mais on se garde bien de mentionner les échecs.

Voici quelques exemples d'expériences contrôlées :

Le docteur Rendu, de Lyon, mit à l'épreuve quatre-vingt-six télé-radiesthésistes. Une masse d'argent fut placée successivement dans dix pièces différentes d'un appartement. Les radiesthésistes devaient interroger leur pendule pour dire où elle se trouvait. Comme il y avait dix pièces dans l'appartement, chacun avait chaque fois une chance sur dix de tomber juste. Sur 860 épreuves, les télé-radiesthésistes donnèrent 86 réponses exactes — précisément la proportion de un dixième indiquée par les lois du hasard. En même temps, trente et une autres personnes indiquaient au hasard ce qui leur passait par la tête. La proportion de réponses exactes fut du même ordre. Le pendule n'avait servi à rien (1).

M. François Canac, qui fut directeur du Centre de recherches scientifiques, industrielles et maritimes de Marseille, mena l'expérience suivante :

Six caisses à peu près identiques et recouvertes d'un drap sont placées en cercle. Un radiesthésiste réputé se tient au centre. En sa présence, une masse métallique est placée dans l'une des caisses. Le pendule est présenté successive-

ment au-dessus de chaque caisse. Il « reconnaît » bien le métal (il tourne) dans la caisse où on l'a déposé. Sur les autres caisses, il se borne à osciller. Toujours en présence de l'opérateur, la masse est mise dans une autre caisse. Même succès.

Maintenant, le radiesthésiste est prié de passer dans une pièce voisine. Cette fois, il ne saura pas dans quelle caisse est placée la masse métallique. L'opération est répétée dix-huit fois ; le radiesthésiste localise correctement l'objet... une seule fois.

Déjà au siècle dernier, le célèbre chimiste Chevreul, qui s'intéressait au pendule, avait émis l'hypothèse que c'est le radiesthésiste lui-même qui, à son insu, fait remuer le pendule (ou la baguette) dans le sens positif *lorsqu'il sait que son instrument doit réagir ainsi*. Inconsciemment, l'homme prolonge sa pensée par le geste infime qui met le pendule en action.

Certes, il est dans les campagnes des sourciers qui indiquent des endroits où, effectivement, en creusant, on trouve de l'eau. Comment l'expliquer ? Sans doute ainsi : ces hommes opèrent dans des régions qu'ils connaissent bien ; ils ont un flair comparable à celui du chasseur ; ils sont aidés par le fait qu'une source prête à sourdre, une nappe d'eau souterraine accessible entretiennent une certaine humidité, qui favorise la pousse de certaines herbes, de certains arbustes. Avec leur grande habitude, ces hommes peuvent indiquer le bon endroit pour le forage d'un puits.

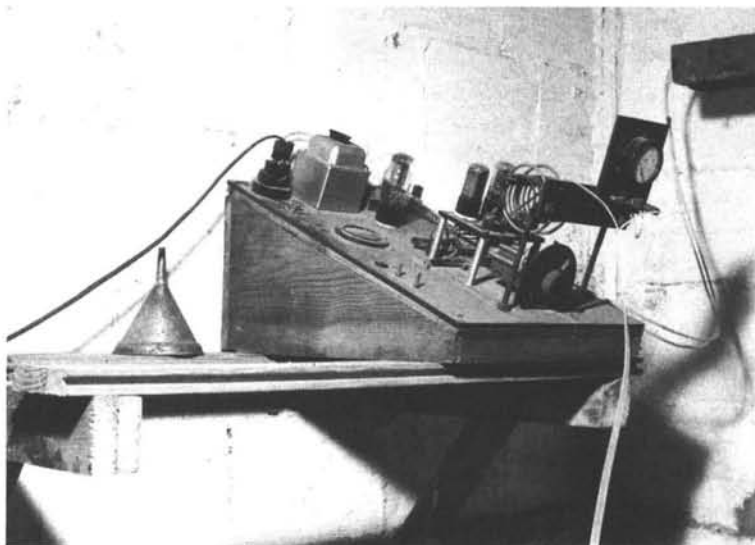
Voici d'ailleurs à ce propos une expérience éloquent :

Dans l'Etat de Nouvelle-Galles du Sud (Australie), le Service des eaux entreprit de creuser une série de 152 puits. 56 emplacements avaient été désignés par des sourciers : le forage révéla la nappe d'eau recherchée dans 70 % des cas. Mais sur les 96 emplacements déterminés par les géologues eux-mêmes (sans usage du pendule, bien sûr), le succès fut de 87 %. La culture géologique des spécialistes du Service des eaux était donc plus efficace que l'art des sourciers.

Pour les recherches de pétrole en France, on a totalement renoncé à faire appel aux radiesthésistes : des tentatives effectuées entre les deux guerres s'étaient soldées par... 100 % d'échecs. Echecs ruineux, vu le prix d'un forage pétrolier.

Au lendemain de la guerre, le Service international des recherches, chargé de retrouver les disparus, a abondamment consulté des radiesthésistes... et n'a jamais reçu d'eux aucune indication utilisable.

(1) Cité dans la Radiesthésie, publication de l'Union rationaliste.



Les guérisseurs ne sont jamais à court d'imagination : voici la « machine à bombardier » inventée par l'un d'eux.

II. – LES MAGNÉTISEURS

— **J**E guéris sans savoir comment... Allez donc comprendre ! L'important, c'est que ça marche.

— J'ai une force dans les mains. Ce que c'est ? Je serais bien incapable de le dire. Tout ce que je sais, c'est que je la transmets aux malades.

— Je communique l'énergie qui guérit.

— Le don, c'est une force intérieure que l'on peut faire passer de son propre corps dans celui d'un patient.

Ainsi parlent les magnétiseurs. Aucun d'eux ne cherche à expliquer davantage ce qu'ils appellent « fluide » ou « magnétisme humain ». Pour la bonne raison qu'aucun appareil

éthérique qui l'entoure, c'est ce que l'on appelle souvent l'*aura*. »

L'aura peut présenter des failles. En ce cas, l'imposition des mains pratiquée par un sujet doué de « pouvoir personnel » remédie au défaut : « En aidant, par des champs magnétiques appropriés, l'*aura* à reprendre son potentiel électrique normal, on permet à l'organisme de retrouver son équilibre. C'est évidemment ce que font les magnétiseurs. » C.Q.F.D. !

La majorité des magnétiseurs ne s'encombrent pas d'hypothèses aussi subtiles. Pour eux, pragmatiques, l'essentiel



« Le Magnétiseur », par Louis Boilly (1826).

scientifique n'est capable de dépister le phénomène ; a fortiori d'en préciser la nature (s'il existe).

On trouve dans certains ouvrages de fumeuses tentatives d'interprétations ésotériques. Par exemple, un médecin (un ancien interne des hôpitaux de Paris qui a opéré un singulier virage vers l'occultisme), le docteur Michaud (1), écrit :

« Le magnétisme agit sur le corps éthérique afin de permettre une rééquilibration du corps physique. (...) La protection naturelle de notre corps contre les agressions magnétiques (venues de l'environnement), c'est l'enveloppe

est de concentrer sa volonté pour utiliser au mieux le « fluide » dont la nature les a généreusement dotés. Ils considèrent la maladie comme une carence en « fluide ». Il convient donc de « recharger » le patient, comme on recharge une batterie.

Comment devient-on magnétiseur ? C'est souvent, à les en croire, un héritage de famille. Mais cet héritage n'est pas forcément acquis par transmission volontaire d'un mourant à son fils, comme dans les cas, évoqués plus haut, des guérisseurs de campagne.

Ainsi M. B... n'a reçu qu'à trente ans passés la révélation de ses propres dons par un guérisseur parisien qu'il consultait pour lui-même (« Tu es plus fort que moi. A toi de guérir les autres »).

(1) Docteur MICHAUD, Médecine ésotérique, médecine de demain, Denoël, 1976.

— A ce moment-là seulement, ma mère m'a appris que mon père, mort dix ans plus tôt, était guérisseur à ses heures. Alors je me suis souvenu de scènes curieuses, qu'à l'époque je ne comprenais pas. Quand, enfant, j'étais malade, mon père s'agenouillait auprès de mon lit, passait ses mains au-dessus de mon corps...

A cette même période, B... apprend que, dans la famille de sa mère, en Normandie, des femmes sont douées de « pouvoirs » sous différentes formes, de génération en génération.

— Quelques années plus tard, raconte B..., une vieille cousine m'a livré son secret contre les foulures : trois mots auxquels je n'ai rien compris. Je les ai essayés sur des éclopés... Avec moi, quelquefois ça marche, quelquefois non.

Mais revenons au jour où un guérisseur a mis B... « en route », comme il dit, en lui révélant qu'il était lui-même doué pour magnétiser.

— En sortant de chez lui, ça me brûlait ; j'avais du feu dans les mains. Je rentre chez moi, et je trouve ma femme en piteux état : des douleurs violentes dans les épaules. Au petit bonheur, je promène mes mains au-dessus de ses épaules... La douleur s'envole !... Ma femme raconte l'affaire. Des voisins commencent à venir chez moi... Puis c'est ma première guérison vraiment spectaculaire. On me conduit auprès d'une femme qui s'est retrouvée brusquement paralysée une vingtaine de jours plus tôt sur le coup d'une grande frayeur au moment de ses règles. Elle a déjà

reçu une quinzaine de visites de médecins — sans succès. Je reste une heure et demie auprès d'elle. Encore peu expérimenté, je la magnétise de mon mieux... Et la voilà capable de faire un tour dans sa cour avec moi !... Je dis : « Revenez me voir dans quelques jours. » Son mari me l'amène en voiture la semaine suivante ; elle ne pouvait de nouveau plus marcher. Deuxième séance de passes. Elle regagne seule la voiture... Je ne l'ai jamais revue. On m'a dit qu'elle était définitivement guérie.

M. B... ajoute une précision :

— Un peu après, je suis retourné voir mon maître et je lui ai dit : « C'est curieux, j'arrive à soulager des gens, mais souvent, après, leurs douleurs passent sur moi. » Il a répliqué : « J'ai oublié de te prévenir : quand tu magnétises un malade, pense toujours à bien te secouer les mains après, ou bien à les passer sous l'eau courante. Sinon, c'est vrai, tu prends le mal des autres. »

La plus grande joie de M. B... a été de guérir sa mère d'un cancer à la gorge.

— Un vrai cancer, confirmé par des spécialistes ? Guéri par vous seul ?

— Enfin... avec l'aide de la Fondation Curie (*centre anticancéreux parisien*). Elle a subi cinquante-deux séances de radiothérapie, a été opérée... Mais, sans moi, c'est sûr, elle n'aurait jamais survécu dix-huit ans, comme elle l'a fait...

Voilà pourquoi le sage M. B... (« à l'opposé de bon nombre de mes confrères charlatans ») exige toujours l'aide de

LES « MIRACLES » DE L'EAU MAGNÉTISÉE

« **L'**EAU magnétisée possède à elle seule plus de vertus curatives que toutes les eaux minérales réunies », disait M. Edmond Fonvieille, guérisseur magnétiseur à Rollencourt (Pas-de-Calais).

M. Fonvieille — mort il y a quelques années — affirmait avoir magnétisé plus de 50 000 litres d'eau, et aussi plus de 500 kilos d'ouate et autres matières. Les neuf dixièmes de ces magnétisations avaient été effectuées... à distance, certaines à plus de 1 000 kilomètres.

Parmi les innombrables troubles guéris, assurait-il, par l'eau magnétisée, il citait les maux de tête, le mauvais fonctionnement du foie, des intestins, les maux de reins, les rhumatismes, les ulcères, les maladies de la peau, les fièvres, l'asthme (1)...

A l'intention des sceptiques, M. Fonvieille précisait : « Cette eau magnétisée ne contient aucun produit matériel, et pourtant il doit y avoir un apport de quelque chose, puisque 80 % au moins des personnes lui trouvent un goût très différent de celui de la même eau non magnétisée. »

Soit ! Pour éclairer votre lanterne, nous vous conseillons d'essayer ce jeu de société très particulier, qui fait les délices du cinéaste Jean-Luc Magneron, auteur de l'excellent film démystificateur sur les guérisseurs philippins, ou du moins de méditer le récit de cette expérience, qu'il a renouvelée bien des fois.

« Au cours d'une réception — il faut une assemblée assez nombreuse —, faites-vous présenter comme quelqu'un qui a des pouvoirs, explique Jean-Luc Magneron.

« Faites asseoir les gens autour de vous sur cinq, six, huit rangs, selon leur nombre.

« Vous avez en main un bocal hermétiquement clos rempli d'un liquide incolore. Vous prévenez l'assistance : « Nous allons voir lesquels d'entre vous ont l'odorat le plus développé. Je vais ouvrir ce bocal. Dès que vous sentirez une odeur, quittez la pièce. C'est un liquide assez corrosif. Si vous ne vous écarterez pas au moment où vous en percevez les émanations, elles peuvent devenir dangereuses. »

« Vous débouchez le bocal. Vous le posez à terre ou sur un siège. Vous gagnez vous-même immédiatement la pièce voisine en laissant la porte entrouverte pour observer.

« Au bout de quelques minutes, vous verrez au premier rang une première personne, puis d'autres se tortiller, se mettre à tousser... Elles se lèvent, quittent la pièce. Les quintes de toux gagnent peu à peu les autres rangées. Un quart d'heure plus tard, la salle s'est totalement vidée.

« Vous conviez alors tous ceux qui vous entourent à regagner la pièce avec vous et, devant l'assistance médusée, vous buvez le contenu du bocal.

« Ce n'était que de l'eau pure... Mais vous avez assisté à un phénomène collectif d'illusion olfactive. »

(1) Revue du magnétisme, n° 2.

la médecine officielle quand il soupçonne un cancer ou toute autre maladie très grave chez un de ses clients.

— Ceux-là, je les enverrais plutôt à coups de pied dans le derrière à l'hôpital s'ils renaissent ! Je les soigne ensuite, en plus. Je vais même les voir à l'hôpital ou à la clinique quand ils doivent être opérés ou subir des traitements délicats. Je les recharge en énergie. Ça marche. Ils savent bien que s'ils guérissent vite, c'est grâce à moi...

S'il dit vrai, M. B... mérite la palme du guérisseur honnête qui sait reconnaître ses limites.

Il est exact que certains médecins lui envoient leurs cancéreux imaginaires (des patients que les examens ont révélés indemnes de toute lésion).

— Le magnétisme, rien de tel pour les apaiser. Leur angoisse disparaît. Ils ne croyaient pas leur médecin, mais à moi ils font confiance quand je leur dis : « Vous n'avez pas de cancer. »

Si tant de « malades » affirment avoir été sauvés du cancer par un magnétiseur, c'est peut-être justement parce qu'il s'agissait d'un cancer imaginaire ou — pis encore — d'un cancer fantôme, « dépisté » pour les besoins de sa cause par le guérisseur charlatan lui-même.

De quoi B... s'occupe-t-il à lui seul ? Des troubles digestifs, des troubles respiratoires.

— De l'asthme en particulier. Tenez, j'ai soigné une jeune femme : en trois semaines de traitement magnétique, j'ai obtenu qu'elle n'ait plus qu'une crise tous les deux ou trois mois, au lieu de deux ou trois par semaine.

A lui également les déprimés, les épuisés. Il les « retape » si bien, affirme-t-il, qu'un industriel vient chaque mois de Lyon se faire réinsuffler sa dose d'énergie, qu'une vieille dame vient chaque semaine à titre préventif, « pour ne pas tomber malade ».

A lui encore les troubles de la ménopause. Les rhumatismes ? A la rigueur. Les fibromes ?

— Non ! Ça s'opère.

B... a tout de même au passage des affirmations plus hardies. Ainsi, à propos d'une photo qui se trouve sur son bureau :

— C'est un petit leucémique hospitalisé. J'ai aussi pris une mèche de ses cheveux avant que le traitement le rende chauve. Je fais des passes sur la photo, sur la mèche ; je prie pour lui. Bien sûr, je soigne à distance... Tenez, un jour, une de mes clientes me téléphone de Dakar en pleine hémorragie gynécologique. Trois heures plus tard, elle était guérie !

« Quand je ne soigne pas, j'ai des palpitations ! »

— Si j'avais autour de moi tous les enfants que j'ai fait avoir à des femmes stériles, je mériterais un super-prix Cognac ! Question de circulation : le magnétisme débouche les trompes, dit M. N..., guérisseur nouvelle vague, vingt-six ans, physique de jeune premier.

Cabinet feutré, avec moquette, murs lambrissés, musique douce. M. N... a étudié l'anatomie : il est kinésithérapeute diplômé. Il confesse :

— Quand je ne soigne pas pendant quelques jours, c'est moi qui me sens malade... Je deviens nerveux, acariâtre, je ne dors plus, j'ai des palpitations. C'est l'énergie qui s'accumule...

Lui aussi dit :

ÊTES-VOUS CAPABLE DE MOMIFIER UN BIFTECK ?

VOICI, paraît-il, une manière de vérifier si vous êtes doté d'un « fluide magnétique » efficace :

Achetez un bifteck et coupez-le en deux parts égales. Mettez chaque morceau sur une assiette et marquez l'une des assiettes d'un signe de reconnaissance. Placez les deux assiettes en un même lieu.

Trois fois par jour, à cinq ou six heures d'intervalle, faites une imposition des mains sur l'un des demi-



Comparaissant devant le tribunal correctionnel de la Seine, le guérisseur Camille Eynard essaie de convaincre les juges de son pouvoir en leur montrant une côtelette pétrifiée par son fluide.

biftecks (toujours le même) pendant cinq à dix minutes. Vos doigts doivent être dirigés vers la viande mais ne pas se toucher. Retournez la viande au cours de chaque séance (avec une fourchette).

Le morceau de viande non « traité » se putréfiera normalement. Vous devrez bientôt le jeter.

Quant à la partie magnétisée, elle séchera, prendra une couleur brun foncé, durcira. En quelques jours, elle sera devenue dure comme du bois et pourra être gardée indéfiniment.

(Ceci sous toutes réserves. Même des personnes qui, dans une certaine mesure, croient aux « pouvoirs » nous ont dit : « C'est une histoire ! »)

— Ce fluide, cette force intérieure que je transmets, ça ne s'explique pas.

Et ajoute :

— Il y a des gens réceptifs, d'autres non.

N... magnétise ses patients, non pas à quelques centimètres, mais à même le corps (habillé) : une main sur l'estomac, l'autre sur le dos ; une main sur le crâne, l'autre sur la nuque, etc.

— Ça fait comme le passage d'un courant électrique d'un pôle à l'autre. Et puis c'est moins fatigant pour moi que les passes à distance.

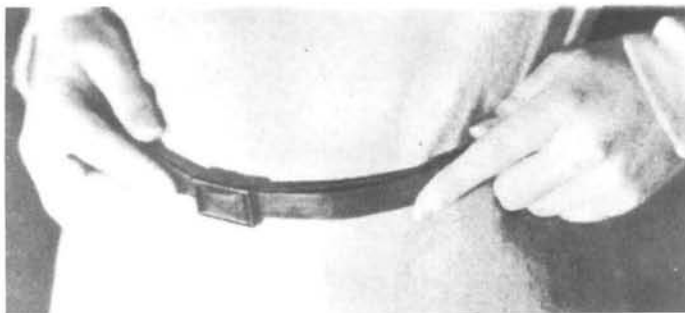
Il a fait ses premières armes à huit ans — guidé par son père, guérisseur lui-même — sur un petit énurétique de cinq ans. « Tu mets tes mains là... et là... » Deux ou trois mois après, le petit ne faisait plus pipi au lit.

— Parfait, dit le père, tu es doué. Mais on attendra que tu aies dix-sept, dix-huit ans. Si on abuse de ces choses trop tôt, ça entrave la croissance.

Punaisées sur la face intérieure des placards, des photos dédicacées d'artistes, de sportifs célèbres, par dizaines.

Entre les guérisons sensationnelles de son père et les siennes, N... est intarissable. Des gens presque aveugles qui ont jeté leur canne blanche aux orties ; des prostatites dont on ne parle plus, alors que les porteurs desdites étaient à la veille d'une opération ; etc.

— Et les fibromes ! Pour le moment, je suis dans une période à fibromes. Ça vient par vagues : il y a des séries de



Un des multiples gadgets du magnétisme : la ceinture à « circuits oscillants » de Lakhowsky.

zonas, d'acnés purulentes, d'ulcères à l'estomac... Tenez, la femme qui sort d'ici, elle avait un fibrome gros comme un melon. Eh bien, disparu le fibrome ! Réduit à la taille d'une noisette ! Mon fluide l'a desséché.

Les N... père et fils soignent des familles entières, fidèles depuis plus de vingt ans : du diabète de la grand-mère à l'angoisse du petit-fils en période d'examens, en passant par la colite de la mère, les troubles circulatoires du père et la sinusite du petit dernier.

N... a vraiment des histoires fantastiques à raconter : comment on l'appelle à Chantilly pour qu'il donne à certains chevaux du punch avant une course ; comment, un lundi de Pâques, il a si bien regonflé un cheval « à réclamer » à coups de passes magnétiques que le tocand s'est classé premier et a rapporté 300 000 francs lourds à son propriétaire.

Et l'histoire d'Anquetil ! Cela, ce fut une prouesse de N... père.

— C'était en 1963, je crois, le jour du Critérium des as.

Anquetil appelle mon père au secours : il a une angine carabinée, 39 ou 40 de fièvre, je ne sais plus. Il lui dit : « Je suis incapable de tenir debout. Pourtant il faudrait que je prenne au moins le départ..., pour la prime. » Mon père lui donne rendez-vous près du circuit. Il le fait monter dans sa voiture dans un endroit isolé où personne ne puisse les voir (il est interdit de se faire traiter, même par un magnétiseur, juste avant une épreuve, dit le règlement). Là, dans la voiture, mon père magnétise le cycliste... Miracle ! Non seulement, un quart d'heure plus tard, le grand malade prend le départ, mais Anquetil gagne le critérium !

Tiens, tiens ! j'ai entre les mains une coupure parue dans un hebdomadaire en février 1968 ; elle reproduit un document publicitaire, *Conseils de régime*, avec la photo de Jacques Anquetil. L'hebdomadaire raconte comment une reine des attrape-gogos, ayant déjà fait fortune avec des talismans et des potions magiques avant de se tourner vers la diététique, a lancé sur le marché deux produits du nom de « Pile-aliment » et de « Sirop-pile », « tout cela magnétisé et remagnétisé ».

« Tellement magnétique, poursuivait notre confrère, que certains noms de l'actualité se laissèrent engluier dans la combine. Tel Jacques Anquetil, dont le manager, Daniel Dousset, reçut de la magnétiseuse deux chèques substantiels, l'un à la signature du contrat, en novembre 1962, l'autre à la parution des publicités, le 25 octobre 1965. »

Je ne sais pas que le journal en question ait été poursuivi pour diffamation à la suite de cet article.

Les surprises de l'« effet Kirlian »

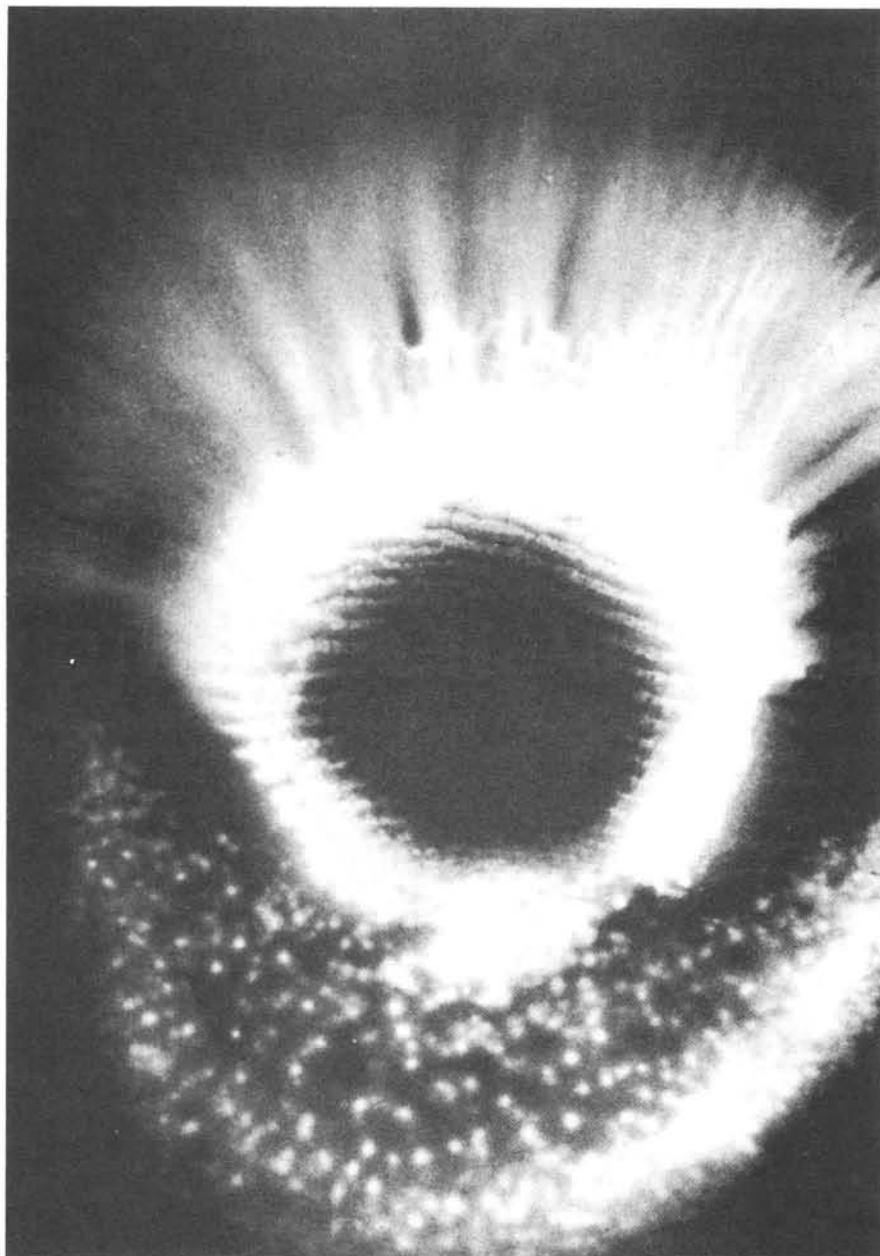
Quel espoir ! Des scientifiques qui s'intéressent aux phénomènes psychiques inexpliqués ont bien cru découvrir les preuves concrètes de l'existence d'une énergie vitale jusque-là mystérieuse, en particulier du fluide magnétique des guérisseurs.

Vers le début des années 60, émergeant des dédales de la bureaucratie internationale, parviennent entre les mains de chercheurs américains et européens d'extraordinaires photographies, dont les premières remontent à 1939. Elles sont l'œuvre d'un couple soviétique, Semione Kirlian, électricien (certains documents disent « ingénieur électricien »), et sa femme, de Krasnodar, dans une province du sud de l'U.R.S.S., le Kazakhstan.

Passionné par la photo, Kirlian — qui mourra en 1971 — réalise des clichés étonnants, que des Américains vont baptiser « psychophotographies ».

Le hasard l'ayant amené à voir fonctionner un générateur à haute fréquence utilisé en électrothérapie, sous le coup d'une intuition, Kirlian entreprend avec sa femme de photographier des objets, puis des feuilles, puis des mains traversés par un courant électrique de faible intensité mais de très haute fréquence. Ils travaillent d'abord en noir et blanc, puis en couleurs. Le résultat est surprenant. Les objets inertes — une pièce de monnaie, par exemple — apparaissent entourés d'un mince halo de couleur uniforme. Mais autour des objets vivants (feuilles, mains), apparaissent sur les clichés de véritables feux d'artifice : jaillissements, scintillements spectaculaires, couleurs fusant en gerbes...

Les Kirlian constatent que ces émanations varient avec la nature des organismes qu'ils photographient : l'image d'un organisme sain n'est pas la même que celle d'un organisme



Electrophotographie de la pulpe de l'index droit d'un sujet mâle : le halo frangé qui cerne la photo est appelé l'« effet Kirlian ».

malade ; la couronne nimbant une feuille en train de mourir est différente de celle qui entoure une feuille fraîche.

Plus extraordinaire encore : le jeu des couleurs et des lumières émanant d'une main humaine varie avec les émotions, les états d'esprit du sujet.

Kirlian est convaincu qu'il est parvenu à photographier la force vitale des êtres, leur énergie de caractère spirituel. Ce serait, en somme, la concrétisation de ce « corps astral » auquel croient les occultistes depuis des siècles.

Aux Etats-Unis, dans plusieurs universités, des chercheurs bricolent des appareils en se fondant sur les publications de Kirlian et des informations rapportées par des personnes revenant d'U.R.S.S. Ils obtiennent eux aussi des résultats surprenants, qu'ils communiquent en 1972 lors de la première conférence occidentale sur la photographie Kirlian et l'aura humaine, à New York.

E. Douglas Dean, ex-président de l'Association parapsychologique américaine, présente des photos des mains d'une guérisseuse, Ethel de Loach : on y voit des émanations bleues quand elle est à l'état de repos, et un champ

orange vif quand elle se trouve dans l'état de conscience associé, dit-elle, à sa faculté de guérisseuse.

Une équipe du centre des sciences de la santé de l'université de Californie (Los Angeles) confirme : l'« effet Kirlian » obtenu sur des clichés d'extrémités de doigts diffère suivant l'état d'excitation émotionnelle ou physiologique du sujet. La même équipe, qui, pour une série d'expériences, a pris pour sujets des guérisseurs, révèle qu'« il y a apparemment transfert d'énergie » entre le magnétiseur et le patient : « On photographiait systématiquement la pulpe digitale de l'un et de l'autre avant et après la séance. Avant le traitement, la couronne digitale du guérisseur est large et lumineuse. On s'aperçoit que, après, les émanations se sont considérablement affaiblies (...). En revanche, la photo du doigt du patient révèle, après traitement, une augmentation remarquable de l'éclat et de la largeur de la couronne (1). »

Une guérisseuse célèbre, Olga Worral, parvient à rendre

(1) STANLEY KRIPPNER et DANIEL ROBIN, *les Energies du corps vivant*, éd. Tchou, 1976.

de la brillance (sur photo Kirlian) à une feuille mutilée, par imposition des mains à une distance de 2,5 cm.

Bref, on est en plein enthousiasme.

C'est alors qu'intervient auprès de l'équipe de Los Angeles un certain docteur Charles Tart. Il émet l'hypothèse suivante : la feuille ne réagirait-elle pas tout simplement à l'humidité émanant de la paume de la guérisseuse ?

On fait une expérience de contrôle : une éponge imbibée d'eau chaude est placée pendant environ deux minutes à même distance de la feuille que la main de la guérisseuse. L'expérience est répétée de nombreuses fois.

« Force nous fut de reconnaître que le docteur Tart avait visé juste : la brillance [de la feuille] s'était intensifiée. Nous étions surpris et en même temps un peu déçus, car cela détruisait l'hypothèse d'une forme d'énergie particulière émanant de la main, que nous avions échafaudée. »

C'est exactement la conclusion à laquelle allaient parvenir deux équipes de chercheurs officiellement chargées de

tirer au clair l'« effet Kirlian », l'une par la *National Science Foundation* de Washington — qui a la responsabilité de la politique scientifique aux Etats-Unis —, l'autre par l'*American Association for the Advancement of Science*. L'« effet de couronne » lui-même n'a rien de mystérieux : le halo traduit l'ionisation de l'air produite autour de l'objet par les deux électrodes. Les différences d'aspect du halo, les différences de couleurs, la présence ou l'absence d'efflorescences, d'aigrettes lumineuses, dépendent de la plus ou moins grande humidité, superficielle ou interne, de l'objet photographié, en particulier lorsqu'il s'agit de sujet vivant.

Déception donc pour ceux qui avaient cru à la mise en évidence du « corps astral », à la concrétisation du magnétisme.

Si la « couronne » autour du doigt du guérisseur est différente avant et après son intervention sur un patient, sans doute est-ce l'effet d'une évaporation — si minime soit-elle — de la sueur au cours des passes magnétiques. D'autres diront que c'est la preuve de son effort, puis de sa fatigue.

UN LABEL DE QUALITÉ BIEN CONTESTABLE

CERTAINS guérisseurs tirent prestige, aux yeux de leurs clients, de leur appartenance au G.N.O.M.A. (Groupement national pour l'organisation de la médecine auxiliaire).

Etre membre de cette association, c'est, si l'on en croit les feuillets qui précisent ses statuts, un gage de sérieux et de compétence.

« Le G.N.O.M.A., peut-on lire, bénéficie du soutien de nombreux médecins qui connaissent sa réputation. (...) Il est connu des services de S.V.P. Il est cité dans le *Quid*? »

Pour être membre, il faut, entre autres, s'engager à :

- S'assurer qu'un diagnostic médical a été fait par un ou plusieurs médecins;
- Ne soigner aucune maladie aiguë ou grave sans surveillance médicale et exiger du malade qu'il se prête à cette surveillance médicale périodique;
- Ne jamais oublier qu'être magnétiseur est une mission avant d'être un métier.

Cela dit, on trouve parmi les membres du G.N.O.M.A. un certain nombre des guérisseurs dont nous avons parlé au chapitre précédent. Par exemple, ce M. Difano qui déclarait sans rire : « Dites à votre amie de se mettre en communication mentale avec moi tous les jours à 21 heures. » Ou bien ce M. Monari qui, en dépit des avis placardés dans sa salle d'attente, a « soigné » six mois durant l'incurable Mme C... Ou bien ce M. Fandard qui reçoit dix patients à l'heure et traite sans complexes les scléroses en plaques...



Dans un des derniers numéros de la revue du G.N.O.M.A., *Thérapeutiques naturelles*, on peut lire un article dithyrambique (signé d'un abbé guérisseur) sur la « merveilleuse découverte » faite par une véritable sainte de la profession, la guérisseuse Rosa Bailly, morte l'an dernier à quatre-vingt-six ans.

Cette découverte ? Rien de moins que « la racine de tous les cancers », laquelle est une « perturbation des centres nerveux qui se trouve toujours en haut de la colonne vertébrale ».

Inutile donc d'avoir recours aux spécialistes. Mieux vaut suivre les yeux fermés (« Il faut me croire sur parole », disait-elle) les réconfortantes affirmations de la guérisseuse défunte : « Le cancer est la maladie la plus facile à guérir. Il suffit en effet d'opérer des passes au-dessus de deux points de la moelle épinière. »

La plume tremblante d'enthousiasme (hélas!), l'abbé auteur de l'article conclut que, « grâce à cette véritable transfusion vitale d'énergie allant du magnétiseur au magnétisé, des cas très graves seront traités en quelques séances avec succès ».



Cette année, le président du G.N.O.M.A. invite chaudement ses membres, « pour mieux servir tous nos malades », à s'inscrire aux cours par correspondance dispensés depuis peu en français par une école allemande de *Heilpraktiker* (praticiens des thérapies naturelles).

Voilà qui va donner un magnifique diplôme aux guérisseurs studieux ! Au bout de trois années de travail assidu sur les cours polycopiés reçus de Sarrebruck, de devoirs faits à la maison et corrigés en Allemagne, de séminaires à l'école elle-même, ils n'ignorent plus rien (!) de la pathologie, des analyses de laboratoire, des examens cliniques, du « diagnostic segmentaire » (?), de l'iridologie; ils sauront tout (!) sur les « méthodes spéciales de guérison », de l'acupuncture à la spagirie en passant par la bromatologie ou... la pose de sangsues.

Dernier point : il suffit de déboursier 12 000 francs pour s'inscrire dans la nouvelle vague des guérisseurs par correspondance.

IV^e Partie

LES GUÉRISSEURS ET LES POUVOIRS PUBLICS



Ce petit garçon que tient Gaston Naessens est mort. Malgré le « traitement miracle » inventé par le guérisseur.

I. — DES "CRIMES" SANS CHÂTIMENTS

L'affaire Naessens.

VOUS vous en souvenez sans doute si vous étiez adultes à l'époque. Décembre 1963-janvier 1964 : de la métropole, d'Angleterre, d'Irlande, des enfants leucémiques sont transportés vers la Corse par leurs parents. Vers un homme du nom de Naessens. Celui-ci, âgé de

quarante et un ans, est hébergé depuis l'été précédent à Cervione, près de Bastia, par le père d'un petit garçon de treize ans, Bernard Ferran. Le père avait si bien proclamé : « Les plus grands spécialistes de Paris jugeaient mon fils perdu ; Naessens l'a guéri » que des journaux — imprudents, hélas ! — ont évoqué le « traitement miracle » de ce « biologiste ».

Gaston Naessens — on l'ignorait alors — n'était en vérité qu'un ancien ouvrier mécanicien, un ancien garagiste qui, vers les années 50, s'était découvert une vocation de bricoleur de la médecine et de la pharmacie. Un autodidacte qui proclamait maintenant avoir mis au point un sérum souverain contre la leucémie : l'Anablast.

Le petit Bernard n'a survécu que quelques mois. Il est mort le 9 février 1964. La guérison apparente n'était qu'une rémission — courante en matière de leucémie (1). Mort aussi trois mois plus tard le petit Anglais Edward Burke ; morts Donald Brown, de Glasgow, Sylvain Sogaro, de Montbéliard, « traités » en Corse par le pseudo-sérum de Naessens. Morts également tous ceux qu'auparavant avait soignés le faux biologiste, parfois avec l'accord de médecins, soit naïfs, soit poussés par simple humanité à ne pas ôter un dernier espoir à des parents qui avaient entendu parler de l'Anablast.

Combien de familles ont été ainsi bernées par cet autodidacte illuminé ? Au moins cinquante-quatre, allait découvrir le juge d'instruction.

L'affaire avait fait tant de bruit quand, de Corse, parvenaient des proclamations successives de « miracles », qu'un des experts nommés par le ministère de la Santé, le professeur Denoix, alors directeur de l'institut anticancéreux Gustave-Roussy, de Villejuif — aujourd'hui directeur général de la Santé au ministère —, se rendit lui-même à Bastia pour observer les faits sur place, examiner les « découvertes » dont se targuait l'homme, contrôler la préparation du sérum.

Le professeur Denoix remit au ministre de la Santé, le 26 janvier 1964, un rapport accablant :

« Naessens s'est trompé en croyant découvrir dans le sang des malades des micro-organismes qu'il prenait pour les microbes de la leucémie. Ils ne se trouvent pas dans le sang des malades au moment du prélèvement. Ces soi-disant saprophytes sont le résultat d'une contamination secondaire du matériel étudié. Ils ont été introduits dans le sang à l'occasion de manipulations réalisées sans les précautions

(1) Depuis cette époque, la médecine a fait des progrès tels que, pour certaines leucémies, on obtient non seulement des rémissions très longues, mais de véritables guérisons.

indispensables dans ce genre d'étude et sans la compétence nécessaire...

« Cette double erreur de Naessens réduit à néant les bases sur lesquelles il établissait la préparation de son « traitement » et l'explication de son action supposée. (...) Aucun des cas étudiés n'a mis en évidence une action quelconque du traitement sur la lésion maligne. »

Reconnu coupable le 15 mai 1965 par la seizième chambre correctionnelle du tribunal de grande instance de la Seine, Naessens fut condamné à 18 000 francs d'amende — maximum de la peine prévue pour les délits d'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie, les seuls retenus contre lui par le parquet.

À la fin des attendus, on peut lire cette phrase sévère pour la loi elle-même : « Le tribunal ne peut pas ne pas exprimer le regret qu'à une époque où les délinquants de l'espèce savent bénéficier d'une publicité au néon, l'arsenal répressif reste d'une efficacité comparable à celle de la lampe à huile. »

Le plombier-mage de Compiègne.

Il n'y avait plus eu de drames — connus du moins — depuis 1969 autour de cet ancien plombier devenu prophète au lendemain de la guerre, vers la quarantième année de son âge, René Hénaux, le « mage de Compiègne ».

Or voici que tout récemment — le 7 juillet 1977 — le parquet de Compiègne ouvrait de nouveau une enquête sur une mort étrange.

Claudie B..., dix-sept ans, avait succombé — d'après deux médecins légistes commis par le parquet — à un œdème pulmonaire, au Plessis-Brion (Oise), chez ses parents, adeptes du mage, dont les enseignements semblent interdire le recours aux médecins.

Trois mois plus tôt, inquiets déjà du sort de la jeune fille, des voisins avaient alerté le juge d'instruction. Les gendarmes, agissant sur commission rogatoire, s'étaient vu interdire l'accès de la maison où les B... se barricadaient.

Claudie est-elle morte confiée à la seule grâce de Dieu, avec pour tout remède des prières, comme sont morts dans le passé un bébé de dix-sept mois, un petit garçon de trois ans, un jeune homme de vingt-six ans ; comme avaient failli succomber un autre enfant et une jeune fille, hospitalisés de



Devant la maison du mage de Compiègne, un groupe de « fidèles » attend le retour de René Hénaux, convoqué par le juge d'instruction.

force, ceux-là, après intervention des voisins ? L'instruction le dira.

- 1965 : Luc Legrand, trois ans, d'un village de l'Aisne, meurt sans qu'un médecin ait été appelé auprès de lui.

- Même année : Dominique Rakoczy, dix-sept mois, de Compiègne, grièvement brûlé au bras gauche par la chute d'une bassine d'eau bouillante, meurt un mois plus tard d'une septicémie, faute de soins.

- Juillet 1969 : Danielle Fleurus, vingt-six ans, de Crielles (Oise), est transportée dans un état alarmant à l'hôpital de Noyon. Elle pèse 35 kilos. Depuis des mois elle est minée par la tuberculose. Mais il est trop tard : elle succombe.

- Juillet 1969 encore : Martine Pinel, vingt-deux ans, découverte par les gendarmes séquestrée et privée de soins dans la ferme de ses parents, à Guiscard (encore dans l'Oise), est transportée d'autorité à l'hôpital de Clermont-de-l'Oise dans un état de délabrement physique et psychique alarmant.

- Même année toujours, et toujours dans l'Oise : Didier Dewyst, sept ans, atteint d'un abcès d'origine tuberculeuse, est lui aussi hospitalisé sur intervention des autorités.

Encore ne sont-ce là que les cas dont nous avons retrouvé trace. Ce n'étaient pas les premiers dont la justice avait été saisie.

Chaque fois, on a observé la même volonté farouche — soit de la part des malades, soit de la part des familles — de s'en remettre uniquement à la prière et aux bénédictions dispensées par le messie local, l'ex-plombier Hénaux, « témoin de Dieu », « prier », « saint homme », comme l'appelle la foule de ses fidèles.

Devant le pavillon de briques du « mage », à Compiègne, se massent tous les dimanches ses adeptes : une colonie de gitans, mais aussi des cultivateurs aisés, des commerçants, un ingénieur agronome.

A la police, aux magistrats, Bernard Fleurus, le mari de la jeune femme morte de tuberculose, a expliqué :

— Dix fois, cent fois, j'ai tenté de dissuader ma femme de retourner voir Hénaux. Je ne croyais pas à ses prophéties. Mais elle me menaçait de partir avec notre fille si je ne me soumettais pas à sa volonté. Lorsque sa maladie s'est aggravée, la vie est devenue impossible. J'essayais en vain de lui faire prendre des médicaments. Tous les dimanches, je devais l'emmener devant la maison du mage, où elle priait avec les autres... Un jour, souffrant moi-même, je suis allé consulter un médecin. Eh bien, j'ai été obligé de prendre en cachette les médicaments qu'il m'avait prescrits. De son côté, ma femme a demandé à Hénaux de prier pour mon rétablissement. Il lui a alors répondu : « Tant qu'il prendra des médicaments, je ne pourrai rien pour lui. »

Martine Pinel, elle, rétablie après son hospitalisation, a écrit au juge d'instruction : « Je n'ai jamais songé à faire appel à un médecin. Je suis une adepte de M. Hénaux. Je ne voulais pas avoir recours à la médecine. »

Dans chacune de ces affaires, les parents, les proches ont été condamnés — six à dix-huit mois de prison avec sursis — pour non-assistance à personne en danger. Hénaux, lui, est toujours resté aux yeux de la justice un simple témoin (eh ! oui !), expliquant :

— Je ne pratique aucun acte pouvant s'apparenter à l'exercice illégal de la médecine. Je ne reçois pas d'argent de mes fidèles. Je prône la prière comme le meilleur moyen de guérir les maux, mais ceux qui interprètent mes enseignements comme une interdiction de recourir à la médecine se trompent.

Une seule fois, en 1966, il a été condamné à six mois de prison avec sursis, en même temps que le père du petit Luc Legrand.

Comme pour l'affaire Naessens, on ne peut que regretter les étranges insuffisances de la loi (ou bien, en l'occurrence, de son application).

La guérisseuse Delmas.

En 1965, deux guérisseurs « sérieux », MM. Mességué et Besson, dénonçaient publiquement la clinique de Barennac (Corrèze), dans laquelle, depuis dix ans, une femme charlatan, Mme Delmas, prétendait guérir le cancer.

DES APPAREILS SINGULIERS

JEAN B..., agriculteur et guérisseur à Cherveix-Cubas (Dordogne), condamné en décembre 1969 à 1 200 francs d'amende et 400 francs de dommages-intérêts à l'ordre des médecins, avait de curieuses méthodes thérapeutiques : pour les sciati-ques, il utilisait un sèche-cheveux ; pour les rhumatismes, ... une perceuse électrique.

Autres éléments de son arsenal : un appareil photographique baptisé « réfractographe » et destiné à « rechercher la compacité des masses cellulaires », et une machine baptisée « réacteur de masse », qui était en réalité... une moulinette munie d'un filament de papier doré.

Cultivateur lui aussi, adjoint au maire de Maconcourt (Vosges) et radiesthésiste, Jean H... s'est vu condamner le 6 novembre 1969 non seulement à 600 francs d'amende et 1 franc de dommages-intérêts à l'ordre des médecins, mais à la confiscation de l'étrange appareil dont il usait pour soigner ses patients, et qu'il appelait « esthésiomètre ».

Plus douteuse encore était la méthode de Maurice R..., quarante-huit ans, guérisseur à La Jumellière (Maine-et-Loire). Après l'avoir fait déshabiller, il avait proposé à une mineure de Sablé (Sarthe) un traitement à base de... massages très particuliers.

Traumatisée, la jeune fille dut subir un séjour dans un hôpital psychiatrique.

Le tribunal de Périgueux ne s'est pas borné à une sanction pour exercice illégal de la médecine : il a condamné l'aigrefin à quatre mois de prison ferme et 2 000 francs de dommages-intérêts (décembre 1975).

Dans une conférence faite à Limoges, M. Besson déclarait :

— C'est un scandale beaucoup plus grave que l'affaire Naessens... En effet, si Naessens a prétendu guérir des leucémiques, ceux-ci étaient, hélas ! de toute façon abandonnés par la médecine, tandis que les cancéreux qui se rendaient chez Mme Delmas avaient une chance sur trois d'être guéris. En interdisant à ses patients de consulter un médecin, Mme Delmas a enlevé toute chance de guérison à des milliers de malades.

Et M. Besson de donner lecture de la lettre qu'il avait reçue en avril 1963 de M. Joulié, de Millau (Aveyron).

« Monsieur,

« Je viens de trouver le brouillon d'une lettre dans laquelle je vois que ma femme vous écrivait qu'elle avait été guérie d'un cancer au sein par la guérisseuse Delmas, à Barennac. C'est sur l'ordre de Mme Delmas que ma pauvre femme vous l'a écrite. Elle était tellement guérie qu'elle est morte à Barennac le 19 février. Lundi dernier, j'ai enterré un cousin qui, lui aussi, avait fait un séjour de deux mois à Barennac; et, il y a un an, un autre cousin mort dans les mêmes conditions. »

La clinique a été fermée, la guérisseuse traduite en justice.

D'autres morts encore.

- Mort en juillet 1962, le petit Frédéric Jarysz, de La Varenne-Saint-Hilaire. Il avait été ébouillanté. Ses parents, au lieu de le faire hospitaliser, comme l'avait prescrit un médecin, ont suivi seulement les conseils de la fille d'un guérisseur parisien et appliqué des cataplasmes d'argile.

- Mort en octobre 1962, Jean-Paul Bellon, six semaines, qui vomissait tous ses biberons et se déshydratait. « Faites régulièrement vos incantations à saint Pantaléon, et tout ira bien », avait dit à la mère — après imposition des mains — le guérisseur Courvalet, de Pont-l'Évêque, seul consulté.

- Mort d'une intoxication en août 1965, faute d'avoir été hospitalisé, Raymond Le Guillernic, dix mois, de Toulon. Henri Sylvestre, guérisseur et éleveur de moutons à Cheval-Blanc (Vaucluse), seul consulté là encore, avait prescrit du jus de pruneau.

- Morte de tuberculose en 1965, une jeune fille traitée pendant trois mois exclusivement par le radiesthésiste guérisseur H..., de Bois-Bernard (Pas-de-Calais), qui lui avait promis la guérison. Valeur de cette vie pour le tribunal d'Arras : 5 000 francs d'amende au guérisseur.

Nous pourrions allonger la liste... A quoi bon ?

Les victimes ne portent pas plainte.

Toujours, quand des drames semblables sont connus, les parents, les familiers sont inculpés et condamnés à une peine de prison — généralement avec sursis — pour non-assistance à personne en danger. Les guérisseurs, eux, ou bien ne sont entendus que comme témoins, ou bien — à condition que leur interdiction d'avoir recours à un médecin soit formellement établie — sont frappés d'amendes dérisoires et poursuivent gaillardement leur « mission ».

Pour eux, les peines d'emprisonnement sont extrêmement rares. La loi est ainsi faite : un guérisseur ne risque la prison qu'en cas de récidive. Or, pour qu'il y ait récidive aux yeux des magistrats, il faut que deux procès successifs d'un même inculpé soient assez proches l'un de l'autre pour que ne soit pas intervenue entre-temps une de ces fréquentes amnisties qui font radier les peines d'amende du casier judiciaire. Bref, les guérisseurs sont presque toujours « vierges », même à leur énième procès.

Ce n'est pas tout : les maladies aggravées et les morts imputables à des guérisseurs ne sont qu'exceptionnellement portées à la connaissance de la justice. Il faut pour cela qu'un voisin ou un médecin donne l'alarme.

Les familles, elles, ne portent pas plainte — sauf rarissimes exceptions. C'est un phénomène général.

Comment l'expliquer ? Le fait d'avoir recours à un procédé illégal, à une thérapeutique non orthodoxe dispensée par quelqu'un qui n'en a pas le droit, crée une complicité entre le malade (et sa famille) et celui qui s'occupe de lui. En cas d'accident, naît une gêne, un sentiment de responsabilité personnelle, puisque l'on a choisi soi-même de s'en remettre à un thérapeute non reconnu. Donc on garde le silence.

Mais il est d'autres aspects, plus singuliers encore, des relations entre les guérisseurs et la justice. C'est ce que nous allons voir maintenant.

II. — LES PROCÈS : UNE AUBAINE

LE 24 juin 1964, pour la première fois, une circulaire enjoignait aux préfets de porter plainte automatiquement pour exercice illégal de la médecine contre tous les guérisseurs connus de leurs services — plus précisément, de transmettre leurs informations au ministère de la Santé, qui, lui, intenterait les actions en justice.

A cette époque, l'ordre des médecins, de son côté, se manifestait assez souvent dans le même sens.

Du côté des « victimes », le record (ou un des records ?) revient à M. Roger Feuillé, « naturopathe » à Rambervillers (Vosges), devant la maison duquel, pour être sûrs d'être admis, les patients prennent position dès 4 ou 5 heures du matin. M. Feuillé, en vingt-cinq ans, a été traduit neuf fois devant le tribunal d'Épinal, sur plaintes du conseil de l'ordre ou du ministère. (Il se défend d'ailleurs vigoureusement d'être guérisseur. Il est, proteste-t-il, *Heilpraktiker* et a été formé en Allemagne à l'exercice des « thérapeutiques naturelles », officiellement admises outre-Rhin.)

Mais revenons à la période qui suit la circulaire citée plus haut.

On voit se multiplier les procès systématiques intentés par le ministère. Cependant, presque chaque fois, l'événement

prend une tournure que les pouvoirs publics n'avaient pas prévue. Pour un guérisseur, un procès de cette nature, c'est une aubaine, une publicité fantastique. Au point qu'un des plus célèbres d'entre eux dira à un jeune confrère débutant : « Si tu veux réussir, arrange-toi pour être inculpé; quitte à te dénoncer toi-même par lettre anonyme. »

Chaque fois, le guérisseur produit des témoins qui proclament à l'audience : « Il m'a guéri ! » Il remet au tribunal des piles de lettres qui chantent ses louanges (des lettres bien souvent presque identiques, et dont le modèle a visiblement été fourni à ses clients fidèles par le guérisseur lui-même). Les patients mécontents, eux, se font rarement connaître (sentiment de gêne, de culpabilité).

Les gros titres émerveillés fleurissent dans la presse : « Cinq cents malades avec des fleurs plein les bras pour la guérisseuse de Dourges », « Ni plaignants ni victimes au procès du guérisseur de Bellac », « Médecins et hommes de science témoignent en faveur du guérisseur de Toulouse », « Les médecins alliés de la guérisseuse jugée à Montauban ».

Dans les plus spectaculaires de ces procès, il apparaît en

effet que certains médecins non seulement adressent des malades à tel guérisseur, mais n'hésitent pas à avouer qu'ils se sont eux-mêmes confiés à lui et s'en sont trouvés ravis. Les guérisseurs célèbres produisent aussi comme témoins enthousiastes des membres choisis de l'« élite » : industriels, officiers supérieurs, hauts fonctionnaires, professeurs, prêtres, et même parfois... des magistrats.

Le moyen, dans ces conditions, que les tribunaux ne soient pas ébranlés ?

Le tout aboutit parfois à des attendus de jugements dans lesquels le tribunal s'excuse — ou tout comme — auprès de l'inculpé d'être contraint par la loi de lui infliger une peine de principe. On a même entendu au tribunal de Montauban un procureur de la République, M. Di Franco, aller

QUE DIT LA LOI ?

La loi sur l'exercice illégal de la médecine prévoit une amende de 3 600 à 18 000 francs et, en cas de récidive, une amende de 18 000 à 36 000 francs et un emprisonnement de six jours à six mois. Le matériel (éventuel) pourra en outre être confisqué (art. 376 du Code de la santé).

La loi s'applique à « toute personne qui prend part habituellement ou par direction suivie, même en présence d'un médecin, à l'établissement d'un diagnostic ou au traitement de maladies ou d'affections chirurgicales, congénitales ou acquises, réelles ou supposées, par actes personnels, consultations verbales ou écrites, ou par tous autres procédés quels qu'ils soient, ou pratique l'un des actes professionnels prévus dans une nomenclature fixée par arrêté du ministre de la Santé publique pris après avis de l'Académie nationale de médecine, sans être titulaire du diplôme d'Etat de docteur en médecine » (art. 372 du Code de la santé).

jusqu'au maximum de... la bénédiction, s'adressant en ces termes à une guérisseuse contre laquelle il requerrait : « Excusez-moi, madame, d'être votre bourreau. Pour moi, vous allez quitter le tribunal accompagnée d'une auréole plus brillante et de toute notre reconnaissance... »

Est-ce pour ces raisons que les procès systématiques intentés aux guérisseurs sont devenus exceptionnels ces dernières années (1) ?

Le professeur Denoix, directeur général de la Santé au ministère, le reconnaît :

— A moins d'accidents nettement établis imputables à des guérisseurs ou bien d'escroquerie évidente, comme récemment l'affaire Carayon, la tendance est maintenant d'éviter ces procès automatiques. Oui, ces procès, bien souvent, servent les guérisseurs plutôt que d'assurer la moralité publique. L'inculpé s'arrange pour présenter des témoins qui proclament qu'ils ont été guéris par lui alors que

(1) Ceci est vrai uniquement pour les magnétiseurs, les radiesthésistes, les guérisseurs par la prière, par les plantes, etc. Les chiropracteurs et autres non-médecins qui se livrent à des manipulations sur la colonne vertébrale (elles peuvent être extrêmement dangereuses si elles ne sont pas effectuées par des médecins spécialistes qui se sont assurés auparavant que le trouble n'est pas dû à une métastase cancéreuse, une tuberculose osseuse, une fracture) continuent à être poursuivis.

la médecine les avait condamnés, ce que personne ne peut contrôler, car les dossiers médicaux ne sont jamais produits et l'on ignore quel était en réalité l'état de santé de ces témoins. En milieu non averti, les proclamations de ces gens produisent un effet favorable. Les magistrats eux-mêmes, souvent, sont entraînés ainsi à les croire.

Le professeur Denoix ne conteste pas néanmoins que certains patients peuvent être améliorés par un guérisseur :

— Ceux dont les troubles sont d'origine psychologique, parfois même ceux qui ont une maladie vraie peuvent être soulagés temporairement. La maladie est une chose, l'inquiétude qu'elle suscite chez les malades en est une autre. Les charlatans, les guérisseurs sont des gens qui savent établir entre le sujet et eux-mêmes un contact qui apaise cette angoisse. Par-là même, les troubles peuvent être améliorés. L'action des facteurs psychologiques sur l'évolution d'un grand nombre de maladies est incontestable.

(Nous reviendrons longuement sur cette question complexe de l'action parfois bénéfique des guérisseurs.)

Le professeur Denoix poursuit :

— Faut-il interdire totalement les guérisseurs ? Tous ceux qui se disent améliorés par eux protesteraient contre une décision qui les priverait de ce recours. Mais les tolérer est une indulgence payée très cher : pour x sujets améliorés alors qu'ils n'étaient pas en danger, combien d'autres, réellement en danger, se détournent d'un traitement médical qui seul pourrait les sauver ?

La situation est, on le voit, diablement gênante pour les pouvoirs publics, qui se refusent néanmoins au laxisme officiel de certains autres pays.

Des nations indulgentes

● Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, l'art de guérir est légalement pratiqué par une multitude de *drugless healers* (guérisseurs sans drogues). Par exemple : les adeptes de la *Christian Science*, qui soignent exclusivement par la prière et la lecture des Ecritures ; les naturopathes, qui, divisés en diverses castes assez semblables à des ordres monastiques par la rigueur qu'elles imposent à leurs adhérents, soignent en rejetant tout médicament au profit des agents naturels, comme le soleil, l'eau, l'air, les exercices.

Dans ces pays, au nom de la sacro-sainte liberté, vous avez le droit de vous faire soigner de la manière la plus abracadabrante qui vous convienne. Mais, en cas d'accident, ne vous en prenez qu'à vous-même. Les pouvoirs publics s'en lavent les mains.

● En Norvège, la liberté de soigner est restreinte pour les non-médecins. Ils ont l'autorisation d'exercer, mais uniquement dans la mesure où ils ne traitent pas le cancer, le diabète, la tuberculose, les maladies vénériennes et toute autre maladie infectieuse ou épidémique. Poursuites et peines de prison pour les contrevenants, qui, en raison de leur ignorance, se révèlent bien souvent incapables de reconnaître ces maladies.

● En Suède, la loi est à peu près équivalente à la loi norvégienne, mais avec une restriction supplémentaire : il est interdit aux guérisseurs d'examiner et de soigner les enfants de moins de huit ans.

● Au Danemark, les dispositions sont à la base les mêmes qu'en Norvège, mais avec des limitations qui vont au-delà des restrictions suédoises : il est interdit aux non-

médecins de soigner les moins de dix-huit ans, les malades mentaux et les personnes débiles.

• En Suisse, un demi-canton qui porte le nom de Rhodes-Extérieures, à une vingtaine de kilomètres de la frontière autrichienne, est le paradis des adeptes de la médecine parallèle. Pour une population de 15 000 habitants, il n'y a pas moins de 300 guérisseurs, qui se disent « médecins naturistes » sans posséder la moindre formation officielle. Certains, qui soignent même à distance, emploient jusqu'à trois secrétaires pour répondre à leur courrier.

Les médecins ont quand même fini par s'émouvoir de la fâcheuse tendance de ces messieurs à prescrire, outre des mélanges d'herbes, des stimulants dangereux à base d'amphétamines — qu'ils commandaient froidement à des laboratoires et expédiaient ensuite à leurs clients contre remboursement.

Les médecins — au moins sur ce point — ont fini par obtenir gain de cause auprès du service de santé cantonal : il est désormais interdit aux guérisseurs de diffuser dopants et stimulants de tout genre.

Pour les Finances, les guérisseurs existent

Revenons en France pour un paradoxe de plus. Alors même que les guérisseurs sont — en principe — interdits, tombant sous le coup de la loi sur l'exercice illégal de la médecine, le ministère des Finances, lui, les reconnaît... à sa manière.

Le fisc, en effet, indifférent à l'origine des revenus, perçoit chaque année la patente dûment accordée (imposée) à quelque sept cents guérisseurs, magnétiseurs, radiesthésistes et autres praticiens de la médecine libre qui ont pignon sur rue et exercent ouvertement contre espèces sonnantes et trébuchantes.

Les autres guérisseurs, les non-professionnels (l'épicier du coin, le berger, le vigneron, la grand-mère, bref, tout ce petit monde qui a le « don » et dispense ses bienfaits bénévolement ou contre de menus cadeaux), sont ignorés des services des Finances.

Ceux-là, combien sont-ils ? On a avancé le chiffre de 40 000. Bien malin qui pourrait le vérifier !

UN PROJET PLUS SÉVÈRE TOMBÉ AUX OUBLIETTES

EN 1964 — après le procès Naessens —, M. Raymond Marcellin, alors ministre de la Santé, préparait un projet de loi beaucoup plus sévère, prévoyant que des peines de prison — au lieu de simples amendes — frapperaient les guérisseurs dès leur première inculpation, tout au moins chaque fois qu'il aurait pu être prouvé que l'intervention du guérisseur avait empêché ou retardé celle d'un médecin. En outre, les amendes (5 000 à 50 000 francs dès la première infraction) seraient doublées dans les cas où le délit aurait eu pour résultat, soit le décès d'une personne, soit la survenance ou l'aggravation d'une maladie, d'une affection chirurgicale ou d'une invalidité.

Le projet prévoyait également l'interdiction de tout compte rendu des procès intentés pour exercice illégal de la médecine, ainsi que la publication de tout texte, de toute illustration concernant l'identité et la personnalité des délinquants.

Mais ce texte est tombé dans les oubliettes.

A cette même époque, un certain nombre de guérisseurs s'affirmant « sérieux » — et vilipendant les autres, les « escrocs » — se réunissaient en un Groupement national des praticiens de la médecine libre.

Ils demandaient que la loi fasse une différence entre les « vrais guérisseurs » (qui seraient autorisés à exercer dans la mesure où ils s'engageraient à ne donner de soins que sur la demande écrite faite par un médecin ou après que le médecin aurait délivré une autorisation au malade) et les charlatans.

Vœu sans effet... heureusement.

Il est en effet apparu assez vite, de l'avis même des promoteurs du Groupement, que bon nombre de ses membres ne respectaient pas le code qu'ils s'étaient donné (traitement de cancéreux, honoraires abusifs, vente de drogues imaginaires, etc.) Le Groupement devait finalement être dissous... par ceux mêmes qui l'avaient créé.



— J'ai soigné deux cents personnes, et aucune ne se plaint.
— De là où elles sont, elles auraient du mal...
(Dessin de Raoul Guérin.)

V^e Partie

DES GUÉRISONS OUI OU NON ?



« L'Empirique », estampe du XIX^e siècle. (Musée des Arts et Traditions populaires.)

LE moment est venu de poser la question : qu'y a-t-il derrière tout cela ? Les faits sont là : 26 % des Français adultes ont eu au moins une fois dans leur vie recours à un guérisseur. A un moment quelconque, donc, ils ont été tentés de croire en la médecine parallèle. Et, parmi ceux-là, 30 % répondent oui à la question « Les guérisseurs sont-ils efficaces ? »

On peut en conséquence dire ou bien que plus de deux clients sur trois sont déçus, ce qui est considérable ; ou bien qu'environ un client sur trois est satisfait, ce qui n'est pas à négliger.

Ceux qui se retrouvent Gros-Jean comme devant ne se font pas connaître ; pas davantage ceux dont l'état a été aggravé parce qu'un guérisseur les a détournés d'un traitement médical. Nous l'avons dit, ils ne portent pas plainte.

Pour connaître ces cas-là — ils abondent —, c'est vers les médecins qu'il faut se tourner.

Dans quelle mesure peut-on considérer comme réelles les améliorations et les guérisons proclamées par bon nombre d'adeptes des guérisseurs ? Dans le cas où le témoignage semble tenir, comment interpréter le phénomène ?

En fait, il y a plusieurs catégories de cas :

1^o Des cas extrêmement simples à interpréter, du moins par un médecin ;

2^o Des cas, disons, folkloriques (patients traités simultanément par un médecin et un guérisseur, et imputant au guérisseur beaucoup plus qu'au médecin leur heureux retour à la santé) ;

3^o Des cas beaucoup plus complexes à analyser.

I. – TÉMOIGNAGES DE MALADES

A. - *Des guérisons qui n'ont rien de magique et des « améliorations »... mortelles.*

[Pour les exemples à classer dans la première catégorie, nous cédon la plume au docteur Larger, chargé d'enseignement clinique O.R.L. de la faculté Broussais-Hôtel-Dieu.]

VOICI deux types d'observations concernant des malades traités par des guérisseurs. Le premier met en évidence des guérisons authentiques, qui, pour surprenantes qu'elles paraissent, n'ont rien de magique quand on les étudie de près. Le second fait apparaître des améliorations transitoires interprétées comme miraculeuses, mais suivies de mort ou de récurrence.

De véritables guérisons chez les guérisseurs.

Mme B..., cinquante-sept ans, est affligée d'une maladie courante qui n'est pas grave, mais qui lui empoisonne la vie : un eczéma des deux conduits auditifs. Tous les soirs, elle a des démangeaisons épouvantables, se gratte sans cesse. Elle est très inquiète, car elle a cherché dans le *Larousse médical* des renseignements sur son mal et a trouvé à l'article des maladies du sang que la maladie de Hodgkin, qui est gravissime, donne des démangeaisons.

Elle a été soignée très correctement par des spécialistes de renom ; on lui a fait des badigeonnages au nitrate d'argent, des traitements par des corticoïdes, et on lui a déconseillé de continuer à se teindre les cheveux, car les tests pratiqués par un allergologue avaient été positifs à la teinture. Comme elle est coquette, elle a refusé de se plier à cette prescription.

Chaque traitement a donné une amélioration manifeste, mais, chaque fois, le mal a récidivé.

Au bout de cinq ans de soins, se disant abandonnée par la médecine, elle découvre grâce à une amie M. F..., guérisseur magnétiseur en tout genre, et s'empresse d'aller le consulter. Il habite dans le XIV^e arrondissement au fond d'une cour, et une dizaine de personnes font la queue dehors, car l'appartement n'est pas grand.

La soixantaine, ressemblant plus à un petit fonctionnaire qu'à un mage, M. F... prend gravement son pendule, diagnostique une paresse intestinale et écoute les doléances de Mme B... Il la fait étendre sur un divan et, pendant cinq minutes, lui fait des passes magnétiques sur le ventre. Il lui vend ensuite pour la somme modique de 100 francs un paquet de coton magnétisé (qui porte encore l'étiquette d'un supermarché). Elle devra s'en mettre dans les oreilles toute la journée et se gardera bien de le retirer, « car cela le démagnétiserait ». Lui seul, M. F..., aura le droit de changer les cotons à chaque séance. Interdiction totale de se teindre

les cheveux, car cela « donne le cancer ». Prescription d'une tisane laxative à la bourdaine. Deux séances par semaine pendant trois mois seront nécessaires.

Au bout de trois mois, c'est le miracle : la guérison est totale, et il n'y a pas eu de récurrence depuis deux ans.

Critique de l'observation :

a) Les eczemas entretenus par les teintures capillaires sont fréquents. Seul le pouvoir psychologique du guérisseur a pu décider Mme B... à cesser ses shampooings colorants.

b) Les eczemas du conduit auditif sont entretenus par les nettoyages continus de ce conduit et le grattage fréquent. Le fait d'exiger la présence permanente de coton dans les oreilles était la seule solution pour éviter ces manœuvres inopportunes.

c) L'exonération intestinale, dans les cas de constipation chronique, améliore parfois le prurit.

Voilà les trois raisons pour lesquelles M. F... a réussi là où la médecine s'était montrée impuissante. Quel beau miracle !



M. N..., chef du personnel dans une petite entreprise, a sa vie gâchée par une colite spasmodique (maux de ventre, ballonnements, diarrhées). Comme son oncle est mort l'année précédente d'un cancer du colon, il est inquiet. D'autant plus qu'une émission de télévision a décrit avec minutie les symptômes de la maladie. Il a été hospitalisé deux fois, a subi de multiples examens radiologiques, endoscopiques et de laboratoire, qui ont donné ce diagnostic formel de colite spasmodique sans gravité. On lui a prescrit un régime, qu'il ne suit pas, et des médicaments, qu'il a abandonnés au bout de huit à dix jours, ne voyant pas d'amélioration spectaculaire.

Son inquiétude grandit de jour en jour. Il ne dort plus, a des sueurs froides. Il a certainement un cancer, que ces imbéciles de médecins n'ont pas vu, pense-t-il. Il va consulter un gastro-entérologue de renom. Nouveaux examens : même diagnostic.

C'est alors que, au cours de vacances en Auvergne dans sa famille, son cousin lui parle du père Alphonse, le curé du village voisin, qui a le don de guérir. Aussitôt N... décide de rendre visite à ce prêtre, dont les guérisons ne se comptent plus dans la région, et qui consulte dans la sacristie le dimanche après la grand-messe. N... se faufile comme il peut, et se trouve en présence d'un petit vieillard ascétique au regard lumineux et réconfortant. Le prêtre interroge longuement son patient sur sa famille, son travail, ses convictions religieuses et sa maladie. Certes, le Seigneur est capable de guérir tous les maux, mais il faut aller à la messe tous les dimanches, se confesser, prier, éviter tous les excès... et prendre pendant six mois deux cuillères à soupe d'argile en poudre diluées dans un peu d'eau (une cuillère le matin et l'autre le soir).

Un mois après, M. N... va beaucoup mieux. Un an plus tard, il revient remercier le prêtre de sa guérison.

Critique de l'observation :

La colite spasmodique, dans le cas de M. N..., est réelle ; sa guérison également. S'il avait étudié la médecine, il saurait que l'Actapulgate que lui avait prescrit son médecin n'était que de l'argile et aurait donné le même résultat. Il est à déplorer qu'il ait fallu l'autorité d'un prêtre guérisseur pour obtenir que M. N... suive un traitement pendant six mois.



Mme M..., vingt-six ans, est affligée depuis son dernier accouchement d'un prurit vulvaire et anal particulièrement tenace. Elle est très nerveuse, s'entend mal avec son gynécologue, qui est bourru, pressé et ne l'écoute pas. Elle se rend à la consultation de dermatologie de l'hôpital Saint-Louis, mais, après une matinée entière d'attente, et très humiliée d'avoir dû se déshabiller devant tout le monde, elle décide de ne pas revenir subir les examens que l'interne qui l'a examinée lui a recommandés.

Son amie Simone lui conseille d'aller voir un homéopathe, qui lui prescrit des gouttes de *solidago* et une pomme à base de *calendula*. Le résultat ne lui semblant pas assez rapide, elle va consulter un acupuncteur, qui, après dix séances, reconnaît en toute honnêteté qu'il est inutile d'insister. Mme M... se croit alors abandonnée par la médecine. Elle s'ouvre de ses malheurs à sa concierge, qui, compatissante, lui donne sous le manteau l'adresse de M. S..., guérisseur par les plantes. « Il n'a qu'un inconvénient, précise la brave femme : il est très cher et il a tellement de clients qu'il est très difficile d'obtenir un rendez-vous. »

M. S... reçoit ses clients en blouse blanche, et son mobilier de métal chromé ne dépare pas son luxueux appartement du XVII^e arrondissement. Il examine rapidement Mme M..., griffonne quelques lignes sur un carton, qu'il remet à sa secrétaire. Mme M... paie 200 francs d'honoraires et emporte un petit sachet contenant une plante dont elle devra faire une décoction et des compresses matin et soir pendant un mois.

Au bout de ce laps de temps, Mme M... est complètement guérie.

Critique de l'observation :

Sa réserve étant épuisée, Mme M... a eu l'heureuse idée d'apporter au pharmacien du coin un échantillon de la plante miracle, espérant ainsi se réapprovisionner sans déboursier le prix d'une nouvelle consultation. Il s'agissait de feuilles de morelle séchées (en botanique *Solanum nigrum*). Cette plante a été étudiée par les docteurs Levy-Franckel et Juster. Elle renferme un alcaloïde, la solanine, qui est particulièrement actif dans certains prurits dermatologiques. Le guérisseur de Mme M... n'est donc qu'un médecin illégal parfaitement documenté sur la thérapeutique par les plantes. Si Mme M... s'était fait soigner correctement, le résultat aurait été le même.

Des pseudo-améliorations.

Mme Y..., quarante-deux ans, est atteinte de sclérose en plaques. Le diagnostic est indiscutable tant sur le plan clinique que sur le plan biologique. Elle présente une paralysie des membres inférieurs qui s'est établie progressivement et qui comporte des éléments spasmodiques de la série céré-

belleuse (impression de cuirasse au niveau de l'abdomen et des membres inférieurs avec des fourmillements très pénibles) ; de plus, son œil droit, qui avait une vision excellente, est devenu progressivement très déficient : il ne lui reste plus que quelques dixièmes de vision. Sur le plan biologique, la ponction lombaire montre une protéinorachie, et le benjoin colloïdal est perturbé.

Cette malade a été hospitalisée à la Salpêtrière au début de ses troubles, mais aucun des traitements utilisés alors n'a donné de résultats convaincants. Une dizaine de neurologues ont été consultés sans que le sort de cette malheureuse fût amélioré.

Par des amis communs, le mari de Mme Y... apprend l'existence d'un guérisseur suisse qui, paraît-il, obtient des résultats spectaculaires par des traitements naturels : bains hyperthermiques, jeûne, irrigation intestinale, destinés à désintoxiquer l'organisme et « faire sortir » les microbes. Mme Y... passe deux mois dans le centre de traitement de M. X..., ce qui lui coûte une petite fortune.

Elle n'est pas plutôt rentrée chez elle que sa vision s'améliore. Un mois après, elle a retrouvé un œil droit normal, mis à part un petit scotome (1) central mais insignifiant.

Les fourmillements abdominaux disparaissent progressivement, et — véritable miracle — les membres paralysés recouvrent peu à peu leur mobilité. Au bout d'un an, Mme Y... se déclare totalement guérie, reprend une activité normale, maudit les médecins qui l'ont si mal soignée, glorifie les lavements naturistes de M. X... et donne l'adresse de ce merveilleux praticien à toutes ses amies.

Critique de l'observation :

Malheureusement, cinq ans après, les symptômes de Mme Y... réapparaissent avec une acuité encore plus grande. La sclérose en plaques, en effet, a comme caractéristique essentielle d'évoluer par poussées successives, avec apparition progressive des symptômes. Après un temps plus ou moins long, ces poussées sont susceptibles de régresser, parfois sans séquelles. Les intervalles entre les poussées peuvent durer jusqu'à dix années. Un traitement, quel qu'il soit, appliqué au moment où l'amélioration spontanée va se produire, sera considéré comme un remède miracle. Malheureusement, la récurrence se produira d'une manière inéluctable.

Mme Y... vient d'être traitée par les corticoïdes, et une amélioration commence à se dessiner. Est-ce l'effet des médicaments, ou une amélioration passagère spontanée ? Il est bien difficile de le dire. Espérons seulement que cette rémission durera le plus longtemps possible.



M. D..., cinquante-sept ans, est atteint d'un cancer du larynx. Magasinier dans l'une de nos plus grandes entreprises, gros buveur (trois litres de vin rouge par jour), fumant deux paquets de cigarettes, ce père de huit enfants, sans ressentir aucune douleur à la gorge, a présenté un enrouement progressif. Il ne s'en est pas inquiété, d'autant que le patron du café-tabac qu'il fréquentait lui a dit : « C'est la fumée. Je suis comme vous en fin de journée, avec tous les clients qui fument. »

Puis son enrouement s'est installé, sa voix est devenue

(1) Tache qui masque une partie du champ visuel.

rocailleuse. Le médecin du travail, lors de la visite annuelle, lui a conseillé de voir un oto-rhino-laryngologiste. Mais comme M. D... sait qu'on ne peut lui mettre une cuillère sur la langue sans qu'il vomisse, il s'est abstenu.

Les mois ont passé. Au bout de deux ans, il a senti des « glandes qui bosselaient son cou », mais, n'ayant toujours pas mal, il a omis d'aller voir son médecin. Un beau matin, il a eu de la peine à respirer en montant les étages (« De l'asthme, pensa-t-il, ma grand-mère était asthmatique... »), et dans la nuit, il s'est mis à étouffer au point qu'on a dû l'hospitaliser.

A l'examen, on a décelé une énorme tumeur des cordes vocales — un épithélioma spinocellulaire —, envahissant le larynx, toute la sous-glottte et des ganglions des deux côtés. Il a fallu opérer M.D..., pratiquer une laryngectomie (1) totale et un curetage des ganglions, puis compléter l'intervention par des radiations. La cobaltothérapie étant insuffisante, et les cellules cancéreuses ne semblant pas stérilisées, le chirurgien a ajouté une chimiothérapie par perfusion intraveineuse d'antimitotiques (2).

De retour chez lui, M. D... doit aller à l'hôpital toutes les semaines pour ses soins. Un jour, sa voisine l'aperçoit, amaigri, perdant ses cheveux, dans un triste état. Bien intentionnée, elle va voir Mme D... et lui dit : « Pourquoi n'allez-vous pas chez le guérisseur ? Il guérit tout, même les cancers ! Les médecins vont tuer votre mari avec leurs traitements barbares ! »

Mme D..., touchée par les arguments de la voisine, décide de conduire son mari auprès du célèbre Habib Z..., thaumaturge rapatrié, qui soigne à distance grâce à son fluide et à sa croix magnétisée, qu'il vend à un prix proportionnel à sa merveilleuse efficacité. Il regarde M. D..., lui déclare que c'est bien d'un cancer qu'il est atteint, et lui prescrit du vin de sauge et des bains de pieds chauds. Puis il lui réclame une mèche de cheveux pour pouvoir agir de loin, et 200 francs d'honoraires — qui seront à renouveler toutes les semaines tant que durera le traitement par fluide à distance. Enfin et surtout, il interdit au malade de retourner à l'hôpital.

Un mois après, le résultat est déjà appréciable : l'appétit de M. D... est meilleur, il dort mieux, son teint est plus rose, il se sent moins fatigué. Il faut dire qu'il porte autour du cou, au-dessous de la canule de trachéotomie, sa croix miraculeuse. Chaque semaine, la pauvre Mme D... porte au guérisseur les 200 francs requis, qui, quand on fait des ménages, que l'on a huit enfants, et que son mari est en arrêt de travail, représentent bien des privations et des sacrifices.

Le miracle dure quatre mois, jusqu'à ce que M. D... meure de son cancer. Mais, pendant ces quatre mois, la merveilleuse efficacité du guérisseur a fait le tour de tout l'ensemble H.L.M. où résidait M. D...

Critique de l'observation :

M. D... n'aurait pu survivre que grâce à un traitement de chimiothérapie bien conduit et prolongé. Celui-ci a l'inconvénient, pendant qu'il se pratique, de fatiguer énormément les patients, d'entraîner inappétence, mauvaise mine et chute des cheveux. C'est l'interdiction faite par le guérisseur de continuer le traitement qui a entraîné une amélioration apparente et temporaire de l'état général de M. D... Malheureusement, le fait de stopper toute thérapeutique équivalait à un arrêt de mort.

(1) Ablation du larynx.

(2) Médicaments qui s'opposent à la prolifération des cellules cancéreuses.



Deux guérisseurs concentrés, une patiente confiante, toutes les conditions sont réunies pour une pseudo-guérison.



M. F..., quatre-vingts ans, est pensionné de guerre (article 115) pour otite chronique droite. Depuis vingt ans, cette otite, à part une surdité quasi totale de ce côté, ne provoque chez le malade ni douleur ni écoulement.

M. F... prend froid en allant à l'enterrement d'un de ses amis. Toux, rhume, bronchite. Son oreille se met à couler, et il a quelques vertiges quand il se la nettoie. Il va consulter à l'hôpital. On lui découvre un cholestéatome auriculaire — une sorte de tumeur épidermique de la caisse du tympan et de la mastoïde, qui risque par son extension d'ouvrir la corticale crânienne et d'entraîner des complications mortelles. On lui déclare à juste titre qu'une intervention chirurgicale est absolument indispensable.

En bon paysan madré, M. F... pense que les médecins veulent l'opérer pour gagner de l'argent, et qu'il est plus logique d'aller voir un guérisseur. D'ailleurs, il n'est pas vraiment malade : son oreille coule, mais il ne souffre pas et n'a pas de fièvre.

Le maître G..., qui est à la fois astrologue, chiromancien et guérisseur, habite près de la place Pigalle. Il examine longuement les lignes de la main de M. F... et lui déclare que les médecins se trompent, comme d'habitude. Il lui suffira de mettre dans son oreille du jus de citron chaud et de respirer par le nez des fumigations de tilleul, car les oreilles coulent souvent quand on est enrhumé. Il serait bon toutefois qu'il vienne le voir une fois par semaine pour se faire magnétiser (prix de la séance : 70 francs).

Résultat spectaculaire : un mois après, l'oreille ne coule plus. Encore un mois de passes magiques pour consolider la guérison, et le patient est complètement rétabli. Ce qui prouve bien que les médecins et leurs thérapeutiques agressives ne sont rien à côté des guérisseurs...

Malheureusement, après ces brillants résultats, M. F... doit se faire hospitaliser pour méningite otogène (c'est-à-dire due à l'infection purulente de l'oreille). Il fait une défaillance cardiaque et meurt avant que toute intervention chirurgicale salvatrice ait pu être pratiquée.

Critique de l'observation :

Le jus de citron contient de l'acide citrique, qui est astringent. Il est donc normal que ce patient ait observé une diminution de son écoulement auriculaire. De même, les fumigations de tilleul ont pu décongestionner la trompe d'Eustache — conduit qui relie le nez à l'oreille — et diminuer ainsi les possibilités de réinfection nasale. Mais le cholestéatome était toujours là. Et cela ne pardonne jamais.

B. - Attribution aux guérisseurs de succès dus à la médecine.

Rien ne peut mieux illustrer la deuxième catégorie d'actions de grâce en faveur des guérisseurs que des extraits d'un long texte écrit par Mme Albertine, soixante-douze ans, demeurant 80, boulevard Ornano, à Paris. Ce texte, qui se présente sous forme de souvenirs, a été remis en témoignage de reconnaissance au guérisseur Marcel B..., à qui Mme Albertine et les siens sont redevables d'innombrables bienfaits depuis des années. « Marcel B..., précise la donatrice, pourra disposer comme bon lui semblera de ces feuillets que je lui lègue. »

Nous respectons fidèlement les termes de Mme Albertine et sa ponctuation.

« ... Mon mari souffrait de l'estomac descente d'estomac ensuite ulcère et il souffrait beaucoup c'était la guerre de 39-40. Beaucoup de privations et les docteurs, même un professeur de Laennec ne lui ont jamais conseillé de se faire opérer. Alors avec des piqures appropriées et les soins de M. B... sur photo il a tenu le coup et a vécu avec son ulcère jusqu'en 71 il avait 79 ans. A ce moment-là nous étions dans la Sarthe en vacances, j'ai essayé plusieurs fois de lui téléphoner mais en vain nous étions fin septembre et il était à la chasse. (...) J'ai beaucoup regretté car il [*le mari*] ne serait sûrement pas mort dans cette maison de repos et j'aurais pu le ramener vivant à la maison.

« ... Pendant 8 ans je crois nous avons eu comme voisine une actrice (chanteuse lyrique) qui devint vite notre amie, elle était comme moi, elle avait confiance à ces guérisseurs qui semblent idiots à d'autres personnes. Or un jour elle avait eu des mauvaises nouvelles de ses parents qui habitaient Lyon, son père un ingénieur retraité que nous connaissions bien était gravement malade en clinique et les docteurs ne laissant pas d'espoir on avait appelé sa famille, sa femme, ses filles et avec beaucoup de ménagements on leur avait dit de prendre les dispositions qui s'imposent en pareil cas. Le monsieur était à la dernière limite et sa vie semblait plus tenir qu'à un fil. Il ne reconnaissait plus per-

sonne et sa langue pendait en somme c'était un moribond. Ma voisine en apprenant ça était très triste et me cogna dans le mur comme elle le faisait souvent, c'est ainsi que nous communiquions, je suis allée la voir aussitôt et dès qu'elle m'eut fait le récit de ce qu'il arrivait à son père qu'elle aimait beaucoup je lui dis, il n'y a pas de temps à perdre cherchez vite une photo de votre papa on va l'envoyer tout de suite à un monsieur que je connais depuis plusieurs années déjà il pourra certainement faire quelque chose pour lui. Je m'en souviens comme si c'était hier, nous étions un lundi ma voisine téléphona à sa mère et ses sœurs en leur disant ce qu'elle venait de faire et qu'on veuille bien la tenir au courant de tout ce qui se passerait par la suite. Les premières nouvelles ont été assez bonnes, il y avait du mieux le mardi, le mercredi c'était mauvais autant qu'avant nous étions désolées, mais jeudi un mieux s'est produit qui a continué en augmentant sans cesse de plus en plus à tel point que 8 jours plus tard les docteurs qui n'y comprenaient rien et ont crié au miracle ont dit à sa famille si ça continue comme ça Monsieur S... pourra rentrer chez lui dans quelques jours et il est rentré complètement guéri après une dizaine de jours de soins que lui donnait Monsieur B... à distance.

« ... L'année dernière en juin 74 le mari de ma sœur âgé de 64 ans à l'époque était toujours fatigué ne mangeait plus toussait maigrissait avait des points dans le dos. (...) Les toubibs après examens ont déclaré que le malade avait un poumon en très mauvais état et bien sûr à cause de son mauvais état général on craignait le pire peut-être un long séjour à l'hôpital 6 mois. Et après il était question d'envoyer mon beau-frère dans une maison de repos ce qui ne lui souriait guère et pas plus à ma sœur. Des perfusions tous les jours et des remèdes appropriés à son état de santé. Aussitôt qu'il a été hospitalisé ma sœur envoya une photo assez récente de son mari à Monsieur B... en lui demandant de faire tout ce qu'il pouvait pour son cher malade, et toutes les semaines pendant tout le temps du traitement (3 mois 1/2 seulement) elle téléphonait et écrivait à notre ami pour lui expliquer les résultats des radios et son état d'esprit depuis Epinal où ils habitent. Il y eut des hauts et des bas... Le jour de la sortie arriva enfin après 3 mois 1/2 de traitement piqures, etc. mais pas question d'aller dans une maison de repos ce n'était pas nécessaire. Mon beau-frère avait repris du poids, des forces, mangeait mieux, son poumon était guéri d'après la radio plus aucune trace de rien, c'était formidable disaient les médecins qui en lui montrant ses radios si belles, criaient au miracle pensant que c'était uniquement leur œuvre, s'ils avaient su et le malade aussi a ignoré et ignore encore à l'heure actuelle le rôle que Monsieur B... a joué dans sa maladie. Ma sœur et moi sommes bien persuadées que sans lui les choses se seraient passées tout autrement, et jamais nous n'oublierons son intervention qui a écourté le traitement du malade, il lui a maintenu le moral et a empêché d'être expédié loin de chez lui où l'ennui l'aurait empêché de guérir peut-être.

« ... Voici maintenant le moment venu de parler d'opérations qui furent pratiquées à des membres de ma famille. D'abord une petite cousine la quarantaine mère de deux enfants. Elle souffrait de malaises non définis et puis brusquement le docteur parla d'opération assez sérieuse puisqu'il était question de calcul à la vessie ou au foie, une totale, l'appendicite et une quatrième chose que j'ai oubliée. Bref, l'opération qui dura quatre heures se déroula dans de bonnes conditions grâce à Monsieur B... qui en surveillait le déroulement. Tout se passa très, si bien même que le soir son réveil qui aurait pu être douloureux, fut au contraire très gai ce qui étonna les médecins surtout que ma

cousine demanda à manger. Ils étaient si surpris qu'ils lui dirent qu'ils n'avaient jamais vu un phénomène pareil... »

D'après Mme Albertine, M. B... est guérisseur des âmes autant que des corps :

« Quand on sort de chez lui on se sent plus léger les soucis disparaissent comme par enchantement on voit la vie et les choses tout à fait différemment et on a alors l'envie de vouloir tout entreprendre même des choses qui avant vous semblaient impossibles... »

Mme Albertine reconnaît néanmoins :

« Bien sûr il n'y eut pas que des réussites il y eut quelques échecs mais qui étaient dus à la négligence à la décision trop tardive à venir consulter Monsieur B... Quand on attend presque la fin des êtres pour venir consulter à ce moment-là il ne peut plus que les empêcher de souffrir pour mourir comme ce fut le cas d'une de mes cousines... » Etc.

C. - Des guérisons mystérieuses.

Voici maintenant un certain nombre de témoignages qui illustrent la troisième catégorie d'améliorations ou de guérisons : celles qui paraissent réellement mystérieuses.

Comme nous n'avons jamais pu obtenir les dossiers médicaux des clients des guérisseurs, nous nous abstenons de mentionner les cas où des patients prétendent avoir été miraculeusement guéris d'un cancer, d'une leucémie, d'une coxarthrose, etc.

Nous l'avons dit déjà, il est trop facile à un charlatan d'annoncer : « Vous avez un cancer, une leucémie..., je vais vous guérir », cancer ou leucémie qu'ils inventent à leur propre bénéfice. Le patient gogo se proclamera naïvement guéri d'un mal dont il n'a jamais été frappé. Il est facile aussi de nommer « coxarthrose » (le mot produit beaucoup d'effet parce qu'il désigne un mal qui ne régresse jamais) une douleur rhumatismale banale.

Quant à la tuberculose, qu'il me suffise de donner un exemple. M. X..., fort mal en point depuis des années, me donne l'adresse de la guérisseuse qui lui a rendu la santé. « Je l'ai guéri d'une tuberculose généralisée », me dit la dame en question. Intriguée, je rappelle M. X... Il m'énumère les troubles innombrables dont aucun des médecins — généralistes et spécialistes — consultés en l'espace de dix ans n'est parvenu à le libérer. Il a en effet souffert de troubles pulmonaires et subi pour cela tous les examens possibles. Je questionne :

— Le diagnostic de tuberculose a-t-il jamais été posé ?

— Ça, non, absolument pas !

Les exemples qui vont suivre n'en sont pas moins étonnants. Mais ils sont de ceux d'où la fraude, le charlatanisme pur semblent exclus. De ceux dont certains médecins (qui ne refusent pas systématiquement d'aborder le problème des guérisseurs) disent : « Cela n'est pas impossible » — expliquant le phénomène d'une manière que nous aborderons longuement plus loin.



Une de mes amies, Raymonde, qui a survécu aux camps de déportation, raconte :

— L'année qui a suivi mon rapatriement, je souffrais périodiquement de douleurs atroces dans la tête et la nuque. Chaque fois, j'étais condamnée à deux ou trois jours de lit. Le moindre rai de lumière, le moindre bruit rendait la souffrance plus aiguë encore. Les crises survenaient brutalement, au moins une ou deux fois par mois.

« Un soir, je dînais avec un petit groupe de camarades chez un de nos amis, Roland. La mère de ce dernier était également présente. Soudain, Roland s'est aperçu que je virais au vert. C'était le début d'une de mes crises fulgurantes, qu'il connaissait bien. En quelques minutes, la douleur était devenue intolérable.

« — Maman, a dit Roland, tu devrais t'occuper de Raymond.

« Sa mère m'a entraînée dans un coin de la pièce, m'a fait asseoir sur une chaise. Elle est passée derrière moi. Elle a posé ses mains sur ma nuque, sur mon crâne. Et j'ai senti comme une chaleur très forte m'entrer dans la tête sur les zones de la douleur. En même temps que la chaleur, des centaines, des milliers de petites piqûres, comme si l'on m'avait appliqué des orties sur le crâne et sur la nuque. Je suis incapable de dire combien de temps cela a duré. Au bout d'un moment, j'étais figée de stupeur : je n'avais plus mal ! Cette douleur qui ne durait jamais moins de deux ou trois jours, s'était envolée.

« La mère de Roland a dit : « Il faut que je récupère. » Je revois encore le vieux fauteuil vers lequel elle s'est dirigée. Elle est restée là, silencieuse, l'air épuisée, pendant un quart d'heure peut-être.

« Quelque temps plus tard, j'ai de nouveau eu une crise. La mère de Roland est venue me voir et m'a imposé les mains comme la première fois. Après, c'était fini pour toujours. Les douleurs n'ont pas reparu.

« Je n'ai jamais compris. Je sais seulement que la mère de Roland faisait cela uniquement pour ses proches et ses amis. »



Mme R..., cinquante-cinq ans, teinturière.

« Au bout de dix ans de mariage, mon mari et moi nous désolions de plus en plus de ne pas avoir d'enfant. Nous avions consulté des spécialistes l'un comme l'autre. Ils n'avaient rien trouvé d'anormal ni chez mon mari ni chez moi. Pourtant je restais stérile. Un jour, un médecin généraliste — c'était un ami — a fini par me dire : « Quand je ne trouve rien d'anormal chez un malade, et qu'il a vu des spécialistes sans succès, je l'envoie chez un radiesthésiste que je connais. »

« Il m'a donné l'adresse. C'était dans le Nord, où nous habitions alors.

« Le radiesthésiste m'a prescrit un traitement par des plantes. Il m'a dit : « Dans trois mois exactement vous serez enceinte. »

« J'ai pris ma tisane consciencieusement matin, midi et soir.

« Quelque temps plus tard, je suis allée voir mon gynécologue : j'avais trois semaines de retard...

« C'est ainsi qu'est née ma fille. Elle avait été conçue exactement trois mois après ma visite chez le guérisseur, comme il me l'avait prédit. »

Françoise C..., vingt-trois ans.

Jolie fille. Sur son visage, de place en place — en haut de la pommette droite, à gauche du menton —, de très légers creux dans la peau. On ne les remarque qu'en regardant très attentivement. « Les dernières traces, dit-elle, d'une acné purulente qui m'a totalement défigurée pendant deux ans. »

Elle raconte :

— De quatorze à vingt ans, j'avais de l'acné, comme beaucoup de jeunes filles, surtout sur le front. Un médecin généraliste me conseillait des traitements qui ne donnaient pas grand-chose.

« A vingt et un ans, mes joues ont été atteintes. Mais c'était bien autre chose : d'énormes pustules affreuses, suppurantes, sanguinolentes.

« J'ai vu successivement plusieurs dermatologues ; je suis allée à l'hôpital Saint-Louis ; on m'a prescrit des antibiotiques, un traitement antiallergique, une série de douze vaccins... Rien n'y faisait.

« Jusqu'au jour où, il y a quatre mois, je me suis décidée à consulter un guérisseur. Le premier mois, il m'a fait venir une fois par semaine ; ensuite, une fois tous les quinze jours.

« L'amélioration s'est produite peu à peu. Je ne comprends pas comment c'est possible. Il ne me fait rien d'autre que l'imposition des mains, non seulement sur le visage, mais sur le corps entier. Il m'affirme que les petites irrégularités de la peau vont disparaître comme l'ont fait les pustules.

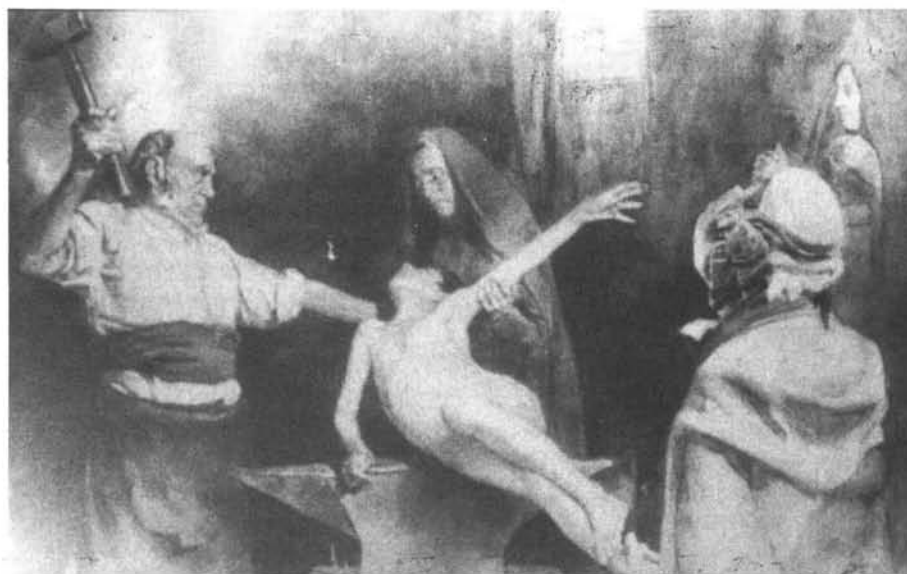
« En plus, j'étais très nerveuse, j'avais des insomnies. Eh bien, j'ai retrouvé le sommeil. J'avais les intestins paresseux ; cela aussi est oublié.

« Depuis, ma mère et ma sœur consultent elles aussi ce monsieur. Pour leur nervosité... »



Mme R..., cinquante-huit ans.

Bourgeoisie aisée. Coiffure auburn toujours entretenue à la perfection par les soins d'un bon coiffeur. Sobre élégance. A dû être très jolie femme. Mais une sorte de crispation permanente durcit son visage régulier.



Guérison « magique » (sic) d'un enfant par un forgeron qui lui martèle la rate. (Aquarelle de G. Vuillier.)

Elle consulte régulièrement le même guérisseur depuis vingt ans. Lui seul sait la remettre d'aplomb quand vraiment elle n'en peut plus de tous les troubles qui s'abattent sur elle successivement. Elle est constamment « déglinguée de tous les côtés », dit-elle. Tantôt sa vésicule lui joue des tours, tantôt le cœur. Par moments, sa tension monte à 21. Elle a un début d'artérite, un peu de diabète, des fourmillements dans les doigts, des douleurs — musculaires, articulaires — qui vont, qui viennent... Et maintenant voilà que, paraît-il, elle devrait se faire opérer d'un fibrome. L'opération, elle n'en veut pas : « Dans mon état, je serais capable de rester sur le billard. » Sa belle-sœur aussi a eu un fibrome, et M. G..., leur guérisseur commun, le lui a desséché simplement par imposition des mains.

Bref, elle ira voir G... demain. Bien sûr, elle ne compte pas que le fibrome disparaisse en quelques jours. Mais elle est tellement épuisée en ce moment qu'il est grand temps qu'elle aille se faire « recharger ». Il faut absolument qu'elle soit en forme pour le mariage de son fils, dans un mois. Elle le sera, c'est sûr. Grâce à G..., qui la « retapera », comme d'habitude.

Les médecins ? Certes, elle en voit. Des tas de spécialistes. Mais aucun n'est capable de la remettre en état comme le fait G...

— J'ai l'impression que, sous ses mains, tout se dégage dans mon corps, dans ma tête...



Lucien C..., cinquante-trois ans.

« A dix-sept ans, pendant la guerre, j'ai fait une ostéomyélite à staphylocoques au fémur gauche. Pendant des années, j'ai été un infirme : il fallait sans cesse réopérer, gratter l'os infecté.

« Au bout d'un certain temps, quand l'infection reprenait, c'était sous forme d'abcès. Parfois l'abcès s'ouvrait de lui-même ; d'autres fois, il fallait un coup de bistouri.

« Vers les années 60, un médecin homéopathe m'a donné un traitement apparemment assez efficace : au lieu d'avoir un nouvel abcès tous les trois mois, je n'en avais plus que tous les six ou sept mois.

« J'en étais là quand, en 1971, j'ai vu une guérisseuse, Mme L... Sans me faire déshabiller, elle m'a dit : « Vous avez une jambe rouge, dure, enflammée. » C'était vrai : j'avais un abcès en formation.

« Est-ce du domaine du paranormal, ou bien a-t-elle une telle expérience que la démarche, l'attitude, les réactions d'un client lui permettent de découvrir une affection qu'elle ne voit pas ? Allez donc savoir !...

« Mais le fait est là : pour la première fois, après ma visite chez elle, l'abcès en formation s'est résorbé de lui-même, sans écoulement, sans douleur.

« Elle m'avait magnétisé, comme on dit, et prescrit un traitement à base de tisanes, de produits homéopathiques et aussi de différents sels qui devaient rendre à mon organisme les éléments qui lui manquaient : cuivre, argent, soufre, magnésium, potassium... Le tout assorti d'un régime naturaliste très particulier.

« J'ai vu cette femme une demi-douzaine de fois en un an et demi. Je n'ai plus d'abcès. Je cours comme un lapin.

« Je ne prends plus de tisanes, plus de médicaments ; je fais des accrocs à mon régime... Tout va bien.

« En étais-je arrivé à la période où l'infection se serait éteinte d'elle-même, grâce à la vie plus saine que je menais (nous nous étions installés à la campagne), ou bien est-ce vraiment l'intervention de la guérisseuse qui a été décisive ? Difficile à dire. »



Voici enfin quelques cas cités par nos confrères André Bronte et Serge Sayn dans leur livre *S.O.S. guérisseurs* (1).

Mme L..., de Pont-Aven, évoque le « cas désespéré » de son fils. Lorsqu'il avait trois mois, il n'arrêtait pas de vomir. Il ne gardait rien de son alimentation. « Un médecin avait diagnostiqué une affection grave du pylore. »

Un traitement médical par antispasmodiques n'avait apporté aucune amélioration.

La mère le conduit chez un guérisseur. « Pendant quatre séances, le magnétiseur s'est concentré sur lui, les mains tendues au-dessus de son ventre ; puis ses mains, en de longues passes, ont couru le long de la colonne vertébrale, de la nuque au bas des reins. A la fin de la quatrième séance, les vomissements se sont arrêtés. Le bébé a recommencé à s'alimenter normalement. Il a repris très vite du poids et des forces. Il était guéri. »



Une autre mère parle de son fils, aujourd'hui âgé de six ans :

« A un an, il faisait notre désespoir. Jean-Pierre évacuait presque immédiatement ce qu'il absorbait : de dix à douze selles par jour. Il perdait sans cesse du poids. La ronde chez les médecins a commencé. J'ai vu un grand spécialiste de l'hôpital Necker à Paris... Il a hoché la tête. Il ne pouvait rien m'expliquer.

« ... Un autre spécialiste à l'hôpital de Créteil a diagnostiqué une intolérance au gluten. Il a prescrit un régime, mais j'avais beau le suivre à la lettre, Jean-Pierre n'allait pas mieux. Voilà. Notre petit garçon allait mourir un jour ou l'autre, à bout de force, devant la médecine impuissante. »

(1) Ed. Presses de la Cité, 1976.

C'est alors que la jeune femme emmène son fils chez un magnétiseur. Il a alors trois ans et demi.

« Je revois M. A... penché sur le corps amaigri de Jean-Pierre... Tout cela paraissait d'un autre âge. Pourtant nous avons continué à raison d'une séance par semaine au début, puis d'une séance tous les quinze jours.

« Au bout de quatre mois, Jean-Pierre s'est mis à garder ses aliments. Séance après séance, les forces lui sont revenues. Il avait faim. Il mangeait. Il n'allait plus à la selle qu'une fois par jour. Il n'était plus fatigué. Voilà ce qu'a fait le magnétisme d'Henri A... Cela, je suis prête à le témoigner, s'il le faut, devant tous les tribunaux du monde. »



M. Léon F..., industriel à Bourg-en-Bresse, raconte :

« J'étais atteint depuis des années d'un asthme aigu... Lentement le mal s'est aggravé ; les crises s'accroissaient, prenant une ampleur effrayante. Commencèrent alors les visites chez les spécialistes, les professeurs, les sommités du monde médical. Tous essayèrent sur moi leur traitement. En vain.

« Peu à peu, j'ai cessé toute activité. Enfermé chez moi, je menais une vie monotone, entrecoupée de terribles crises d'étouffement. Ma vie était un vrai calvaire. Tout doucement je me préparais à ma mort, et souvent je la souhaitais même. »

Une voisine le convainc d'aller consulter un guérisseur. Il se rend chez M. J..., qui fait sur lui des passes magnétiques.

« En me quittant, M. J... tint à me prévenir : « N'ayez pas peur, dans les jours à venir votre état risque de s'aggraver. Ce n'est qu'après la troisième ou la quatrième séance que le traitement fera son effet. » Ce qu'il prévoyait se produisit après la deuxième séance. Mes crises d'étouffement s'aggravèrent. Je ne pouvais plus respirer.

« ... Je suis revenu le voir. Et brusquement, au lendemain de la troisième séance, j'ai respiré mieux... A la cinquième séance, je suis arrivé à O... au volant de ma voiture. En quelques mois, M. J... m'a pratiquement guéri.

« ... J'avais oublié de vous dire que mon fils, lui-même médecin, me considérait comme perdu... Lorsqu'il m'a vu respirant librement, sans crise d'étouffement, il m'a demandé une explication. Je lui ai avoué mes visites chez le guérisseur. « Sans croire ni au magnétisme ni aux guérisseurs, j'admets ce résultat étonnant », me dit-il.

« Maintenant, conclut M. F..., je sais qu'il y a autre chose que la médecine. »



Un couple habitant Tours, M. et Mme D..., raconte :

« Jean-Michel, notre fils, venait d'avoir sept mois et demi quand brusquement son crâne se mit à se développer anormalement. Une protubérance apparaissait même sur le front.

« Nous sommes allés chez un premier médecin. Son diagnostic a été rapide : « Votre fils présente un cas d'hydrocéphalie ». Il ne nous cacha pas que cette hydropisie du crâne était une maladie grave, provoquant des déformations du crâne, qui devient énorme. « Le plus important, nous dit le médecin, c'est que le cerveau de l'enfant se développera anormalement. »

Un autre médecin confirme le diagnostic : l'enfant sera idiot. Sur le conseil d'un de leurs parents, M. et Mme D... emmènent le petit chez une guérisseuse, Mme B...

« Mme B..., aidée de son pendule, chercha les causes profondes de la maladie de l'enfant. Quand elle les eut trouvées, elle nous donna un traitement homéopathique.

« En quelques jours seulement, la tête de Jean-Michel s'arrêta de grossir. Bien mieux, elle parut diminuer de vo-

lume. La protubérance sur le front disparut en deux mois.

« ... Jean-Michel a grandi normalement. Peut-être a-t-il aujourd'hui la tête un peu plus grosse que les autres enfants de son âge. Quant à être idiot, ce n'est certainement pas son cas. A dix ans et demi, il a été en fin d'année le premier de sa classe. »

(Pour l'interprétation de ces guérisons, voir pages 74 et 75.)

II – EN MÉDECINE AUSSI IL EXISTE DES PHÉNOMÈNES SINGULIERS

A. - *L'effet placebo.*

UN groupe d'étudiants en médecine collaborant volontairement à une étude de produits psychostimulants ou déprimeurs, est, dans un premier temps, largement informé de l'effet à attendre de l'administration de ces types de produits. Puis tous les participants reçoivent des gélules de placebo (1), c'est-à-dire des gélules contenant non pas les substances annoncées, mais un produit neutre, dénué de toute propriété pharmaceutique.

Plus de la moitié des étudiants présentent les symptômes précédemment décrits : les gélules bleues provoquent l'apaisement, et les roses la stimulation. En outre, deux sujets sont victimes d'effets secondaires sévères.

Voilà ce que révèle M. A. Boucherle, du groupe de recherche sur le médicament à l'U.E.R. des sciences pharmaceutiques de Meylan, dans une étude récente (2) sur les placebos — ces produits présentés comme des médicaments, mais qui ne contiennent que de la poudre de perlimpinpin.

Tout se passe donc ici sur le plan de la suggestion, et l'effet est purement psychologique.

Or, en thérapeutique aussi, l'effet placebo est un phénomène bien connu, et dont les médecins tiennent largement compte lorsqu'ils procèdent aux essais cliniques de nouveaux médicaments.

Lasagna, étudiant les douleurs postopératoires, a découvert que 40 % des opérés se disaient soulagés par l'injection d'un placebo administré au lieu d'un produit antalgique (antidouleur).

Soulié, étudiant un nouveau dilateur coronarien, a fait appel à un placebo et a constaté qu'il améliorait un coronarien sur quatre.

Les exemples abondent des réactions de certains malades à ces pseudo-médicaments. On estime à 32 % en moyenne les sujets sensibles aux placebos. La plupart réagissent positivement (amélioration des troubles); une minorité réagit négativement (apparition de troubles secondaires semblables à ceux que peuvent susciter des médicaments réels : fatigue, nausées, vertiges, troubles intestinaux, maux de tête).

Voici quelques expériences réalisées par des auteurs anglo-saxons (3) :

Wolff et Prinsky, chez des malades souffrant d'anxiété, de tension nerveuse, ont comparé les effets d'une drogue

supposée active et ceux d'un placebo (du lactose). 30 % des sujets ont été améliorés par le placebo; chez trois d'entre eux, ils ont observé des réactions secondaires fâcheuses : diarrhée et urticaire chez l'un, palpitations cardiaques et nausées chez l'autre, affection cutanée aiguë chez le troisième.

Gay et Carliner ont traité avec succès le mal de mer par des placebos.

Avec des sujets souffrant d'angine de poitrine, Evans et Hoyle ont obtenu une nette amélioration chez 38 % de leurs malades : diminution des crises, confirmée objectivement par la très sensible réduction de leur consommation de trinitrine (produit sédatif par excellence, que le malade absorbe au moment des crises).

Un exemple singulier de placebothérapie spontanée est rapporté par Léon Gallavardin. Un homme souffrant d'insuffisance coronarienne chronique s'aperçoit au moment d'une crise dans la rue qu'il a laissé sa trinitrine chez lui. Il lui vient alors l'idée de faire le simulacre de la prise d'une dragée. A peine a-t-il fini de croquer symboliquement cette dragée qu'il est soulagé. Mais son cardiologue n'osera pas — le malade non plus — ériger en système définitif cette attitude thérapeutique.

On peut même voir se développer chez certains sujets une véritable toxicomanie aux placebos. L'observation suivante, récemment publiée (4) par Ira Mintz, de la clinique psychanalytique de l'université de Columbia, à New York, est significative :

Une jeune femme de trente-huit ans, mère de trois enfants, atteinte d'une grave dépression nerveuse (plusieurs tentatives de suicide), subit un traitement psychothérapique à raison de trois séances par semaine.

Avant le début de la psychothérapie, un autre médecin lui avait prescrit un antidépresseur (méthylphénidate). « Au moment où je l'ai prise en charge, dit le docteur Mintz, cette femme en était arrivée à une véritable toxicomanie vis-à-vis de ce produit. Elle en prenait des doses énormes : 25 à 35 pilules par jour. Avec l'aide du laboratoire, qui nous a fourni des pilules d'aspect identique, mais composées d'une substance neutre, nous sommes parvenus à faire tomber la consommation du véritable antidépresseur à deux pilules

(1) Du verbe latin *placere* (plaire). Au futur, placebo : je plairai.

(2) *Revue Industrie et Santé*, mars 1977.

(3) Cités par le docteur G.R. Rager dans son ouvrage *Hypnose, Sophrologie et Médecine*, éd. Fayard.

(4) *American Journal of Psychiatry*, mars 1977.

par jour. Il est vrai que la malade prenait en plus 25 à 30 pilules de placebo ! »

La jeune femme ne savait donc pas que deux seulement des comprimés qu'elle prenait étaient vraiment un médicament, mais elle ne pouvait pas se passer de la dose totale à laquelle elle s'était accoutumée. « Les placebos, écrit le docteur Mintz, jouaient à la perfection leur rôle magique. »

Même en matière d'interventions chirurgicales, certains auteurs ont mis en évidence l'existence d'un effet placebo.

Ainsi, vers la fin des années 50, aux Etats-Unis, une intervention chirurgicale pratiquée sur des sujets atteints d'angine de poitrine connut une certaine vogue. Elle consistait à ligaturer l'artère mammaire interne, supposée accroître le flux de la circulation dans les coronaires. Certaines équipes enthousiastes proclamèrent des résultats spectaculaires : les manifestations douloureuses disparaissaient chez 34 à 61 % des malades.

D'autres chirurgiens, sceptiques, entreprirent ce que l'on pourrait appeler des expériences de contrôle.

Une équipe (Dimond et ses collaborateurs) décida de vérifier non seulement s'il y avait amélioration, mais si l'on ne pouvait pas l'imputer à un effet placebo. Sans que les patients ni leurs cardiologues fussent au courant, les chirurgiens n'opérèrent que 13 malades sur 18 ; sur les 5 autres, ils pratiquèrent un simulacre d'intervention, matérialisé par une simple incision cutanée. Résultat : 10 des 13 malades qui avaient réellement subi une ligature artérielle se déclarèrent améliorés après l'intervention ; quant aux 5 qui n'avaient eu qu'une simple incision, ils annoncèrent une amélioration spectaculaire !

Le comportement du médecin peut être déterminant

Une question se pose : l'effet thérapeutique peut-il être influencé par l'enthousiasme ou le scepticisme du chirurgien ?

« Il existe de nombreuses preuves de ce phénomène », dit le docteur Rager, qui évoque une étude particulièrement éloquente présentée à la Société de chirurgie des Etats-Unis il y a une trentaine d'années et relative au traitement de l'ulcère de l'estomac par gastro-entérostomie (opération qui consiste à mettre en communication la partie haute de l'estomac et une anse intestinale appelée jéjunum).

« Les chirurgiens enthousiastes et convaincus, comme Douglas, dit cette étude, obtiennent une rémission de cinq ans chez 82 % de leurs malades, avec un pourcentage de rechute de 1,7 % ; les sceptiques, comme Levison, n'obtiennent de rémission que dans 47 % des cas, avec 34 % de récurrences. »

L'enthousiasme, la foi — chez le médecin et chez le malade — interviennent donc dans le succès d'un traitement.

Ce phénomène est aujourd'hui bien connu des médecins qui s'intéressent à la question : sur une certaine proportion de malades souffrant de la même affection, un médicament déterminé sera plus ou moins efficace selon qu'il est ou non présenté avec conviction, avec chaleur, par le médecin, ou par l'infirmière (à l'hôpital).

A tel point que maintenant on redouble de précautions lorsqu'on procède aux essais cliniques d'un nouveau médicament.

D'une part, pour apprécier l'effet pharmacologique du médicament, on soigne deux lots de malades : le premier, avec le produit à tester ; le second, avec un placebo identique au médicament dans sa présentation (ce genre d'expérimentation n'est pas pratiquée dans les affections graves, pour lesquelles il serait dangereux de priver, même momentanément, le malade d'un traitement réel).

D'autre part, pour éviter l'influence psychologique du médecin sur le malade, on procède par la méthode appelée « double-aveugle » : le médecin lui-même ne sait pas lesquels, parmi ses malades, reçoivent le vrai médicament et lesquels reçoivent le placebo. Une autre équipe établit un code chiffré, dont les clefs seront livrées à la fin de l'essai.

Une fois venue l'heure de l'interprétation — du décodage —, on pourra juger qu'un médicament est efficace, dans la mesure où il aura suscité un nombre d'améliorations ou de guérisons sensiblement plus élevé dans le groupe qui l'a vraiment reçu que dans le groupe témoin.

« C'est du torpillage psychologique »

Voici une histoire à première vue singulière, mais qui confirme le phénomène évoqué ci-dessus. Elle nous a été contée par le docteur Jacques Monier, président de la C.S.M.F. (Confédération des syndicats médicaux français).

« Il y a une vingtaine d'années, j'étais médecin généraliste dans une ville de Normandie. Parmi mes confrères, il y avait un dermatologue, homme honnête, scrupuleux, pour lequel j'avais la plus haute estime. Il était réputé dans toute la région pour ses succès spectaculaires dans le traitement des verrues plantaires et d'autres affections dermatologiques, comme le lichen plan, une maladie peu grave, mais dont il est difficile de venir à bout par les thérapeutiques habituelles.

« Il guérissait grâce à une méthode très particulière, que je ne m'expliquais pas. Avec un appareil radiographique, il soumettait le patient à de très faibles doses de rayons X, tantôt au niveau de la racine des nerfs correspondant au territoire atteint, tantôt sur une région qui me semblait sans rapport avec la lésion : par exemple, pour une verrue plantaire, il irradiait le mollet.

« Je lui adressais mes malades atteints d'affections de ce genre ; il les guérissait avec une rapidité fantastique, dans une proportion de 90 %.

« Un jour, j'ai moi-même été atteint d'une dermatose sérieuse sur les mains et sur les pieds. Le mal était apparu juste après une émotion très violente et s'était très vite développé. Comme, au bout de plusieurs semaines, l'affection résistait aux traitements classiques, j'ai consulté mon confrère. En quelques jours, j'étais guéri, sans autre thérapeutique que cette exposition aux rayons dont je vous ai parlé.

« A quelque temps de là, je décide de me rendre à Paris une fois par semaine pour un recyclage en dermatologie à l'hôpital Saint-Louis. J'en profite pour parler aux spécialistes du service de mon confrère, de sa méthode, de ses résultats. Ils me répondent : « Nous sommes au courant. D'autres ont essayé, sans succès. Cela ne marche qu'avec lui... » Et ils ajoutent : « Apparemment, c'est du torpillage psychologique (1). »

(1) C'est-à-dire l'équivalent d'un placebo, une guérison par suggestion.



M. Baptiste B..., magnétiseur « diplômé », soignait toutes les douleurs avec des « sachets gamma » de poudre atomique..., version moderne de la poudre de perlimpinpin.

« Si mon confrère avait été guérisseur et non médecin, il aurait eu la réputation d'un faiseur de miracles. Comme il était médecin, il était simplement considéré comme un praticien sachant mieux qu'un autre guérir certains troubles.

« J'ai continué à lui adresser ceux de mes malades que j'estimais de son ressort. Mais voici le plus étrange : à partir de ce moment-là, il n'en guérissait plus que un sur quatre, au lieu de neuf sur dix auparavant.

« Comment l'expliquer ? Il est vraisemblable que le « torpillage psychologique » passait aussi par moi. Depuis que j'avais appris que la méthode de mon confrère n'était pas un véritable traitement, efficace entre les mains de tous les médecins, sans doute, inconsciemment, ne mettais-je plus la même conviction à transmettre le message : « Il vous guérira. »

Phénomène identique, en somme, à celui que nous évoquons plus haut quand nous parlons de la plus ou moins grande efficacité d'un placebo (et probablement aussi d'un vrai médicament) suivant l'attitude, enthousiaste ou neutre, de celui qui le prescrit.

Pour le professeur Denoix, directeur général de la Santé, l'utilisation rationnelle de placebos en médecine peut permettre de faire la distinction chez un patient entre ce qui est trouble d'origine psychologique et maladie organique réelle.

Mais les douleurs postopératoires qu'apaise parfois un simple placebo, peut-on dire qu'elles soient psychologiques ?

— Après une même intervention, précise le professeur Denoix, la douleur est plus ou moins violente suivant les patients. De toute manière, il y a bien des sortes de douleurs, de la douleur purement subjective à la douleur réelle. Bien plus : une même douleur réelle peut être subjectivement exagérée par un patient, et tolérée sans trop de peine par un autre.

Reste la question de l'effet des placebos sur des êtres bien portants (cf. l'expérience sur des étudiants signalée au début).

C'est tout le problème de la suggestion, laquelle peut jouer dans les deux sens, modifiant l'état physiologique de certains êtres sains, effaçant les troubles de certains malades.

En fait, ce n'est plus de suggestions suscitées par un tiers qu'il convient de parler maintenant, mais de facteurs émotionnels, de facteurs psychologiques au sens très large, qui peuvent avoir une répercussion considérable — positive ou négative — sur notre état de santé.

B. - Les maladies psychosomatiques.

« Trembler de peur », « avoir les jambes coupées », « l'estomac noué », « le cœur chaviré », « le sang retourné », « une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête », « se faire de la bile »..., les locutions populaires abondent.

Folklorique peut-être, mais pas absurde, ce langage coloré. A vous d'allonger la liste par des formules plus éloquentes encore, que la décence nous retient de citer.

Oui, la peur peut vous clouer sur place, vous faire trembler, déclencher une débâcle intestinale immédiate ou un relâchement de la vessie, et même vous faire blanchir les cheveux dans l'instant.

Oui, on sue d'angoisse. Une émotion forte affole le cœur ou bien le ralentit, fait chuter brutalement la tension, bloque le souffle.

Oui, l'anxiété, la peine, le souci coupent l'appétit.

On rougit de plaisir, ou de timidité. Et quand on rit, quand on pleure, c'est aussi une réponse automatique du corps à un stimulus purement psychique.

Tout cela est normal, direz-vous, du moins courant. Le

moment d'émotion passé, tout rentre dans l'ordre. Le corps s'apaise. Voire....

Ce que nous venons d'évoquer, c'est la forme la plus banale de ce que l'on peut appeler les interactions du moral et du physique ou, en termes un peu plus savants, la régulation nerveuse commune du psychisme et de l'organique.

Quand vous dites : « Je suis trop nerveux », parce qu'une angoisse dont vous ne décelez pas forcément l'origine vous serre la gorge, ou parce que vous avez cassé un vase et deux verres dans la journée, ou encore parce que vous ne parvenez plus à dormir sans somnifère, c'est encore une manière de reconnaître cette influence du psychisme sur les réactions du corps.

Mais cela n'est rien. C'est la partie émergée d'un formidable iceberg. Les réactions immédiates du corps à une émotion sont peu de chose comparées aux innombrables troubles fonctionnels durables ou même aux vraies maladies organiques imputables parfois à un *stress* unique, parfois à des troubles émotionnels prolongés ; comparées également à ce qu'on pourrait appeler le « mal-être », c'est-à-dire l'insatisfaction, bien souvent inconsciente, d'un sujet « mal dans sa peau ».

C'est là le domaine, encore loin d'être totalement débroussaillé, des maladies psychosomatiques (des deux mots grecs *psuké* = l'âme, *soma* = le corps).

Fausse paralysie et cécité hystérique

Voici pour commencer quelques exemples d'apparentes affections très graves — bien connues depuis la fin du XIX^e siècle (Charcot, Babinski, Freud, Bernheim) — imputables à une névrose caractérisée, l'hystérie.

Le professeur Baruk cite le cas (1) d'une malade « venue consulter à la Salpêtrière dans le service de notre maître Souques pour une paralysie complète du bras droit, paralysie précédée de forts maux de tête ».

« Elle était venue pendant les vacances. Le remplaçant de A. Souques, impressionné par les maux de tête prémonitoires, pensa de suite à une tumeur cérébrale et eut l'imprudence de dire aux élèves présents : « Il faudra faire attention à surveiller spécialement la vue et le fond de l'œil de cette malade. »

« Rentré de vacances, Souques reconnut immédiatement

la forme de cette paralysie et, avec la méthode de Babinski sur la paralysie hystérique, la guérit totalement par le torpillage en une heure.

Le torpillage (que l'on utilise peu aujourd'hui) consistait à faire passer sur la peau, notamment sur celle de la région malade, des courants électriques très douloureux. Pour échapper à cette douleur, le malade remuait, se débattait, et les paralysies (fausses) cessaient.

« Rentrée chez elle, cette personne resta bien portante pendant cinq ans. A ce moment, à la suite de gros surmenages et de gros soucis au sujet de la santé de ses enfants, elle fut reprise de forts maux de tête et devint, en apparence, totalement aveugle. (...) Revenue consulter, elle marchait les yeux fermés (...) et elle nous dit aussitôt : « Le médecin a bien dit il y a cinq ans qu'il fallait surveiller mes yeux et que je pourrais devenir aveugle. » (*Des signes neurologiques particuliers révèlent qu'il s'agit d'une fausse cécité.*) Nous avons pu alors guérir cette femme en une demi-journée par la méthode du scopochloralose. »

Ce produit, à dose faible, endort légèrement le sujet, entraîne une détente, le délivre de ses résistances et permet une forme de psychothérapie rapide : le sujet reste juste assez conscient pour réagir positivement à la désensibilisation émotive ou affective pratiquée par le psychiatre qui lui révèle qu'il n'est pas réellement aveugle ou paralysé.

Autre exemple cité par le professeur Baruk :

« Chez un malade atteint de dysphagie (*difficulté d'avaler*) hystérique, qui ne pouvait plus rien manger, nous avons pu, au cours du sommeil par le scopochloralose, lui faire absorber une goutte de lait ; nous avons dit alors à notre interne : « Vous voyez, il est guéri. » Un grand sourire illumina alors la figure du patient. Au réveil, il avala un excellent déjeuner. Il était en effet guéri, et cette guérison se maintient depuis plus de trente ans. »

Une observation, récente celle-là (2), des docteurs Buchsenschutz, Dugas et Guériot, correspond à ce que les psychiatres nomment une « réaction hystérique de deuil » :

Jacqueline, à onze ans, devient aveugle. Elle souffre aussi de violents maux de tête, que les antalgiques habituels ne soulagent pas. Aucune lésion neurologique n'est révélée à l'examen. Elle est placée dans une classe pour infirmes et apprend le braille. S'ajoutent peu à peu des troubles du sommeil, un refus épisodique de s'alimenter, des troubles de l'humeur. Trois essais de psychothérapie restent sans effet.

Au bout de deux ans, elle est hospitalisée ; le diagnostic de cécité hystérique est confirmé. Or il apparaît qu'un événement majeur a été contemporain de l'apparition des

(1) BARUK, *l'Hypnose*, Presses universitaires de France.

(2) La Nouvelle Presse médicale, 25 octobre 1975.



Attaque d'épilepsie hystérique chez un écolier. (Dessin du docteur Paul Richer.)

symptômes : l'hospitalisation du père de Jacqueline, qui devait mourir six mois plus tard d'un cancer.

« Au vingt-cinquième jour d'hospitalisation, dit le rapport, la vision est redevenue normale, après une période donc assez brève d'isolement du milieu familial, des perfusions de chlorimipramine (*un antidépresseur*) et un début de relaxation. Toutefois la disparition du symptôme ne marque pas la fin des difficultés : on note une accentuation des troubles du comportement lors du décès de la grand-mère maternelle. (...) L'inadaptation est telle qu'elle justifie le maintien de cette adolescente dans un hôpital. »

Le cas est particulièrement typique de ce que l'on appelle des « accidents de conversion hystérique ». Sur un tempérament prédisposé, à la suite de perturbations psychologiques, apparaissent brutalement d'apparentes infirmités, qui touchent en général les divers organes de la vie relationnelle : troubles moteurs (paralysie, mutisme, tics ou grandes crises d'agitation qui ressemblent à l'épilepsie), troubles sensitifs ou sensoriels (cécité, surdité, insensibilité totale de certaines parties du corps).

Même si l'on parvient à faire disparaître le symptôme initial, on voit souvent par la suite, sous l'influence d'une réactivation de l'anxiété, surgir des troubles hystériques de nature différente.

Les troubles imitent si bien les infirmités réelles que le diagnostic d'hystérie est souvent difficile à établir. En fait, l'hystérique n'est pas un simulateur : le simulateur dupe ; l'hystérique se dupe lui-même. Inconsciemment, il se rend malade. Mais il est sincère, il souffre réellement.

Les troubles hystériques sont sources de nombreuses erreurs chez les médecins non formés à la psychiatrie ; croyant ces malades atteints d'affections organiques réelles, ils se laissent entraîner à des thérapeutiques successives et même à des interventions chirurgicales, toutes inefficaces.

Une des autres caractéristiques des troubles hystériques — nous aurons l'occasion d'y revenir — c'est d'être particulièrement sensibles à la suggestion : ils peuvent aussi bien disparaître que réapparaître sous l'effet de la suggestion.

Pour l'hystérie de deuil, les médecins interprètent ainsi le processus psychologique inconscient : le malade s'identifie à l'objet perdu (l'être qu'il aimait) ; or « il n'est guère de meilleure identification à un objet malade ou mort que la maladie du sujet lui-même ».

Autre cas éloquent : par des spasmes de l'œsophage simulant un cancer, une hystérique traduisait dans son corps le douloureux souvenir de l'arrestation de son frère, qui s'était produite pendant qu'elle mangeait (docteur Paul Chauchard).

On a longtemps imputé l'origine des névroses hystériques à des problèmes d'ordre sexuel et cru que l'hystérie touchait particulièrement les femmes. Pour l'origine sexuelle, c'est loin d'être toujours le cas — les exemples cités le montrent. D'autre part, les troubles hystériques touchent les hommes aussi bien que les femmes — de plus en plus même. Cet accroissement de l'hystérie masculine n'est pas expliqué. On a vu en particulier renaître au lendemain de la guerre les grandes crises hystériques du passé qui affolaient tant le personnel hospitalier : chez des soldats ou chez des déportés, le souvenir, l'image mentale des épreuves passées suscitait de spectaculaires réactions du corps — encore une fois sans aucune lésion organique.

Si l'hystérie est le prototype des affections psychosomatiques, il ne faut pas pour autant étiqueter hystérie les innombrables troubles organiques qui ont pour origine un conflit psychique, un *stress* émotionnel. Tout ce que Freud

appelait « le système forgé par le subconscient pour fuir dans la maladie physique une situation morale intolérable » n'implique pas une névrose à ce point caractérisée et grave.

L'interprétation de certains phénomènes par les psychiatres — en particulier les psychanalystes — est parfois hasardeuse, parfois évidente.

Des exemples :

- Une dermatose du cou produite par un collier qu'un homme vient d'offrir à sa femme traduirait le désir inconscient d'indépendance de celle-ci vis-à-vis de son mari.

- Immédiatement après son mariage, une jeune femme vomit tous les matins. Les vomissements cessent quand le couple, installé jusque-là chez la mère du mari, prend possession d'un logement indépendant. Les vomissements « traduisaient » l'incapacité de la jeune femme à supporter sa belle-mère.

Dans le même domaine, les vomissements incoercibles de la grossesse traduisent souvent un conflit psychologique. Curieusement, ils cessent quand on isole la femme (hospitalisation avec interdiction formelle de toute visite de la famille).

- Une jeune femme peu fidèle est frappée d'herpès génital chaque fois qu'elle a eu une relation extra-conjugale. C'est la traduction organique d'un sentiment de culpabilité. Et pourtant l'herpès est dû à un virus filtrant ! Nous verrons plus loin que le psychisme influe très vraisemblablement sur la réceptivité ou la résistance à l'égard d'un agent pathogène.

- Une femme souffrait d'une arthrite si grave qu'elle devait être portée par son mari. Lorsque le mari mourut subitement, la femme se leva de son lit, se chargea de tout pour l'enterrement et se remit immédiatement de sa maladie.

Le mal était-il né du désir de se faire « pouponner », d'accaparer le mari, ou bien traduisait-il une tendance masochiste ? La suite des événements fait pencher pour la seconde interprétation. Au bout de quelques mois, l'arthrite reparut ; mais elle disparaissait de nouveau chaque fois que les conditions familiales exigeaient de cette femme des sacrifices, lui imposaient de rendre des services à caractère masochiste. (Cité par F. Alexander (1), un des pionniers américains de la médecine psychosomatique, mort il y a une dizaine d'années.)

- Une femme de trente-six ans, heureuse en mariage, a des crises abdominales très violentes chaque fois qu'elle voit sa mère. Tous les examens organiques restent négatifs. Mais sur le plan psychologique, on découvre qu'elle reste marquée par un drame familial qui remonte à son adolescence, et qu'il serait trop long de préciser ici. Pour la jeune femme, la mère représente l'obligation de voir clandestinement une de ses tantes qu'elle aime beaucoup, situation pénible pour elle. Les crises douloureuses n'ont pas reparu du jour où un psychiatre a suscité une réconciliation familiale (Baruk).

Des ulcères à l'estomac déclenchés par l'anxiété

Il y a quelques décennies encore — mise à part la prise en considération de l'hystérie, connue depuis longtemps —, la médecine se penchait avant tout sur la recherche et la localisation de lésions, sur l'étude des causes organiques des

(1) ALEXANDER, la Médecine psychosomatique, Petite Bibliothèque Payot.

maladies. Aujourd'hui, en revanche, se développe le courant d'idées qui porte à admettre l'influence d'un « facteur central » (psychologique) sur une foule de troubles fonctionnels indépendants de toute lésion proprement dite. Mieux : les psychosomaticiens admettent maintenant que des troubles fonctionnels de longue durée peuvent conduire progressivement à des désordres organiques sérieux, à des modifications morphologiques, bref, à de vraies maladies.

Exemple le plus connu : l'ulcère de l'estomac.

D'après Alexander, des perturbations émotionnelles, un état d'anxiété, de tension nerveuse, quelle qu'en soit l'origine, peuvent susciter des troubles fonctionnels de la digestion, dus surtout à l'hyperacidité. Tout se passerait comme si le système nerveux normalement stimulé au moment où l'on prend un repas, se mettait à réagir continuellement, même quand le sujet n'absorbe pas de nourriture. D'où excès de sécrétions gastriques dans l'estomac vide. Au début, cela produit seulement des malaises. Mais si la tension psychologique persiste, l'hyperacidité chronique lèse l'organe lui-même et favorise l'éclosion d'un ulcère (1).

Tchernoroutski et ses collaborateurs ont constaté une nette augmentation des ulcères après les deux derniers conflits mondiaux. En temps de paix, cette maladie représente 5 à 13 % des affections médicales. Après la guerre, le pourcentage était de 20 % en Angleterre. Tchernoroutski a également constaté une nette augmentation des hémorragies et des perforations gastriques pendant le *blitz* de Londres. Lorsque les bombardements cessèrent, l'aviation allemande concentrant ses attaques sur d'autres centres industriels, les complications diminuèrent à Londres pour augmenter dans les centres bombardés.

L'asthme est souvent une maladie de l'angoisse

La prédisposition, dont parlait Alexander, semble intervenir dans l'ensemble des troubles ou maladies psychosomatiques. Conflits, émotions, tensions psychologiques pathogènes entraîneraient des désordres somatiques orientés sur la voie de moindre résistance de l'organisme.

Prenons pour exemple l'asthme. Il y a peu d'années encore, on classait systématiquement l'asthme parmi les maladies allergiques (sensibilité particulière des bronches à un allergène, c'est-à-dire à une substance extérieure : poussière, pollen, fumée, etc.). De plus, l'asthme est souvent héréditaire, ce qui fournissait un argument supplémentaire à la théorie qui voulait que cette affection fût une maladie bien définie.

Or, dans un grand nombre de cas, il est impossible de mettre en évidence l'existence d'un allergène quelconque. D'où l'insuccès des traitements désensibilisateurs.

Seconde théorie : l'asthme est une maladie de l'angoisse, une traduction somatique d'états émotionnels, de conflits inconscients. Bref, une maladie psychosomatique.

A l'appui de cette thèse, le fait suivant : on voit presque toujours apparaître les premières crises d'asthme chez l'enfant sous l'influence d'une peur, d'une émotion, d'une anxiété (peur inconsciente de l'abandon, par exemple, après la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur).

Ce n'est pas tout : même dans les cas où l'on a mis en

évidence une allergie, les crises semblent en relation étroite avec les émotions, la tension nerveuse, l'anxiété, les frustrations, les conflits.

En résumé, il semble que la crise d'asthme soit déclenchée tantôt par une anxiété de base, tantôt par une perturbation psychique se greffant sur un terrain prédisposé.

Le professeur Kourilsky et ses collaborateurs ont mis en évidence la composante émotionnelle qui intervient, ou bien seule ou bien associée à l'allergie, non seulement dans l'asthme, mais dans l'urticaire et dans bon nombre d'autres maladies considérées dans le passé comme purement allergiques.

Les chocs émotifs aggravent le diabète

Dans une maladie comme le diabète, dont on admet ordinairement l'origine génétique — il existe virtuellement dès la naissance —, la première manifestation de l'affection se produit souvent quelques heures après un *stress*. Dans le cas d'un diabète déjà installé, les chocs émotifs peuvent aggraver le trouble métabolique.

Il est bien peu de maladies pour lesquelles, ces dernières décennies, on n'ait pas découvert l'influence souvent prépondérante de facteurs psychiques. Ainsi on admet aujourd'hui qu'il existe des formes psychosomatiques de l'hypertension artérielle et même de l'angine de poitrine.

Depuis longtemps on a remarqué que l'hypertension n'existe pas dans les populations des régions isolées, au mode de vie traditionnel.

Le docteur Rager mentionne une expérience significative menée en 1951-52 au cours d'une crue du fleuve Amour : la tension artérielle était anormalement élevée chez les sujets habitant la rive submergée, alors que ceux de la rive opposée présentaient une tension à peu près normale. A la fin de la crue, la tension baissa rapidement chez la majorité des habitants qui avaient été touchés.

Chez nous aussi, plusieurs chercheurs ont mis en évidence la relation entre le *stress* et l'hypertension. Lorsque le *stress* est en liaison avec les activités professionnelles, si l'hypertension n'en est qu'au début de son évolution, un simple repos de quelques semaines entraîne généralement la disparition. Mais elle peut réparaître dès la reprise des occupations.

D'autre part, on parle beaucoup de « fausses angines de poitrine », c'est-à-dire de malades qui souffrent du cœur sans que l'on puisse déceler la moindre preuve anatomique, biologique, électronique de troubles. Dans un récent numéro de *La Vie médicale* (mai 1977), le docteur Delasnerie écrit : « Le faux angor est beaucoup plus fréquent que la coronarite authentique dans nos consultations de médecins généralistes, comme d'ailleurs chez les cardiologues. C'est très heureux pour l'avenir de nos patients. Mais c'est plus embarrassant pour la science médicale et ses servants. Que peuvent-ils faire pour leurs malades ? Nier la douleur si soigneusement décrite, nier l'angoisse, minimiser l'une et l'autre n'apporteront aucune aide au patient. Dire « Vous n'avez rien » ou « Vous n'êtes pas cardiaque », n'entraîne pas la disparition des symptômes. »

Ce mal apparemment inexplicable est dû souvent à une angoisse très précise : « Mon père est mort d'un infarctus... »

Même certains rhumatismes entraient dans la catégorie des maladies psychosomatiques (cf. ci-dessus l'exemple de

(1) Alexander tempère néanmoins ses affirmations en ajoutant que cela suppose une prédisposition innée ou acquise, une fragilité préalable du système digestif.

cette femme subitement « guérie » à la mort de son mari). Alexander en impute l'origine à l'augmentation anormale et permanente du tonus musculaire, entretenu le plus souvent, affirme-t-il, « par des tendances refoulées à l'agressivité, à la révolte ». « Nous supposons, dit-il, que ces spasmes musculaires peuvent, dans certaines conditions, déclencher une crise d'arthrite. » Il tempère néanmoins son pronostic par cette remarque : « La validation définitive de ces conceptions devra attendre le moment où des recherches myographiques (*sur les muscles*) étendues auront pu mesurer les modifications de la tension musculaire chez les arthritiques et chez les non-arthritiques en corrélation avec des états affectifs variés. »

Grossesse nerveuse et stérilité psychique

Il est deux groupes d'affections dans lesquelles cette influence du psychisme sur l'organisme est particulièrement fréquente : les troubles gynécologiques et les lésions dermatologiques.

En gynécologie, le phénomène le plus spectaculaire est la grossesse nerveuse. Une perturbation endocrinienne, dont les psychanalystes attribuent l'origine à une envie intense de maternité, entraîne le véritable tableau clinique d'une grossesse : augmentation de volume des seins et du ventre, nausées, vomissements, et même parfois douleurs liées à un accouchement imaginaire.

À l'opposé, beaucoup moins connue mais bien plus fréquente, il y a la stérilité d'origine psychique. Le plus souvent, elle a pour cause une peur inconsciente de la grossesse, soit par immaturité, soit parce que le rôle de mère paraît très difficile ou impossible à assumer. Une telle situation conflictuelle peut contracter les trompes ou, par des mécanismes neuro-endocriniens, empêcher l'implantation de l'ovule fécondé. Même si, au fil des ans, ce barrage psychologique est levé, il peut être remplacé par une deuxième forme d'anxiété : la crainte précisément d'être stérile, qui, à son tour, entretiendra le blocage organique.

La preuve la plus éloquente de ce phénomène est qu'il n'est pas rare de voir des femmes réputées stériles devenir enceintes... dans les mois qui suivent l'adoption d'un enfant. « Chez ces femmes, écrit le docteur Rager, le fait d'avoir adopté un enfant apaise les craintes, l'anxiété, les tensions liées à la stérilité ; les spasmes tubaires qui se produisaient au cours des rapports sexuels disparaissent ; la fécondation devient possible. »

Très souvent, les aménorrhées (absences de règles), les dysménorrhées (règles douloureuses), les douleurs lombo-pelviennes sont psychosomatiques.

Les règles douloureuses, fréquentes surtout chez les jeunes filles, peuvent traduire l'anxiété, la peur face à la sexualité, en particulier si le climat familial est rigide, ou si, dans l'entourage de l'adolescente, on a parlé des règles comme d'une chose pénible.

Quant aux douleurs pelviennes des femmes plus âgées, le docteur Hélène Michel-Wolff — aujourd'hui disparue — y découvrirait souvent « l'expression d'un conflit conjugal », ou bien la peur du cancer ou des maladies vénériennes.

En dermatologie, les spécialistes ont remarqué depuis longtemps que des traumatismes, psychiques ou non, pouvaient aussi bien déclencher des maladies de peau diverses (eczéma, acné, lichen plan, urticaire, herpès, verrues, psoriasis, pelade, etc.) qu'en éteindre les poussées. Cela est d'autant plus singulier que certaines de ces dermatoses sont considérées comme d'origine virale (verruques, herpès), ou inflammatoire (acné), ou allergique (urticaire), ou encore mal connue (psoriasis, lichen plan).

Même le cancer semble parfois influencé dans son évolution par des facteurs psychiques.

Le professeur Denoix, ancien directeur du centre anticancéreux de Villejuif, nous dit à ce propos :

— Un même traitement est plus ou moins efficace sur des malades atteints d'une forme identique de tumeur. Il n'est pas impossible que le phénomène soit imputable à l'attitude active (*volonté de se défendre*) ou passive du sujet face à la maladie.

« Autre exemple : une personne a été traitée avec succès pour une tumeur principale ; elle va bien ; et, soudain, sous l'influence d'un choc, d'un stress physique ou affectif, on assiste à l'envahissement de son organisme par des métastases. Il semble qu'en ce cas il y ait relâche de l'équilibre qui s'était établi entre le malade et la maladie. »

Dans son livre *le Cancer aujourd'hui* (1), le professeur Lucien Israël écrit pour sa part :

« A la vérité, on sait peu de choses sur les rapports entre cancer et psychisme. J'en dirai pourtant ceci : sur le plan expérimental, il a été montré que, dans certaines souches de rats où le taux des leucémies spontanées est très élevé, il tombe brusquement si l'on met par cage deux rats mâles au lieu d'un. Ils se battent sans cesse, se mordent, se blessent, sont en alerte, et « quelque chose » advient, qui n'est pas encore connu. Sur un plan plus général, j'admets que le psychisme humain puisse interférer avec une maladie comme le cancer. (...) Qu'une situation de détresse puisse engendrer une baisse de l'immunité n'a rien d'impossible ni de scientifiquement choquant. Cela doit seulement être démontré d'abord, expliqué ensuite. »

En matière de tuberculose, le phénomène était bien connu à l'époque où l'on ne disposait pas encore des antibiotiques. Les chances de guérison étaient d'autant plus grandes que le malade était animé d'une volonté farouche de « s'en sortir ». Témoin ces propos d'une femme sérieusement touchée au lendemain de la guerre, à dix-sept ans, et qui a été en cure dans un sanatorium du plateau d'Assy : « Nous étions soixante-quinze. En un an, j'ai vu mourir trente-cinq de mes compagnes. Dans presque tous les cas, c'étaient les plus passives d'entre nous, les moins accrochées à la vie. »

L'influence de la mère sur la santé des nourrissons

En pédiatrie, certains troubles sont incontestablement d'origine psychosomatique, spécialement chez les nourrissons et les très jeunes enfants.

L'attitude de la mère — sans qu'elle s'en rende compte — est souvent responsable de troubles chez le nouveau-né. Des vomissements incoercibles, entre autres.

Le professeur agrégé Jacqueline Renaud, biologiste et neurologue, nous dit :

— Sauf cas rare de lésion organique, les vomissements incoercibles du nourrisson sont d'origine nerveuse, et en liaison avec le comportement anxieux de la mère. Le bébé se déshydratant très rapidement, les parents, affolés, l'amè-

(1) Ed. Grasset, 1976.

ment à l'hôpital. On le prend ; on le met dans les bras d'une petite infirmière gentille, affectueuse et tendre ; on lui donne quelque chose à boire... et le bébé ne vomit pas. Le lendemain, il ne vomit pas davantage. On téléphone aux parents. On leur dit : « Votre gosse va bien, venez le chercher. » Les parents le reprennent ; mais, parfois, trois heures plus tard, le petit revomit...

« C'est un phénomène qui se produit en général au premier enfant. Quelquefois, dès le retour de la maternité ; plus souvent, avec un certain retard. Pendant un ou deux mois, tout va bien. Puis, soudain, la mère commence à prendre peur : « Mon Dieu ! ce petit être..., est-ce que je fais bien tout pour qu'il ne lui arrive rien ?... » La tension anxieuse est ressentie par le bébé, qui vomit, se déshydrate. Tous les pédiatres vous le diront, on en reçoit qui sont à la limite... Eh bien, en quarante-huit heures, tout rentre dans l'ordre.

« Comme maintenant on sait à quel point il y a risque de rechute si la mère reste anxieuse, on prend soin en général, avant de lui rendre l'enfant, d'avoir une conversation avec elle pour l'apaiser : « Allons, allons ! un nourrisson, c'est une bonne petite plante qui ne demande qu'à pousser ! Même si vous ne le baignez pas tous les jours, même si vous ne lui donnez pas son biberon à l'heure précise, il n'en mourra pas... »

Tout comme les vomissements, l'anorexie (refus de s'alimenter) et les diarrhées rebelles sont le plus souvent une forme de réponse à la tension anxieuse de la mère. Ces troubles peuvent persister (ou apparaître) bien au-delà des premiers mois.

Certains psychanalystes interprètent les diarrhées des fillettes comme une tentative de lutte contre une mère dominatrice.

Le docteur Koupernik voit également dans la constipation une manifestation psychosomatique : dans la majorité des cas, dit-il (1), elle est le résultat d'une attitude obsessionnelle de la mère.

Quant à l'ensemble des affections allergiques de l'enfant, certains auteurs prétendent qu'elles sont en rapport avec une attitude de rejet de la mère dans une proportion allant jusqu'à 99 %.

L'énurésie (pipi au lit) est unanimement considérée comme l'expression d'un malaise psychologique de l'enfant, une agression déguisée contre les parents. Souvent l'énurésie survient — après une période de propreté acquise à l'âge normal — à l'occasion d'une nouvelle naissance (jalousie envers le bébé, angoisse d'être délaissé) ou d'une crise familiale qui a traumatisé l'enfant. Fréquemment, hélas ! les réactions des parents ne font qu'aggraver les choses : la mère manifeste de la mauvaise humeur, de l'irritation, alors que c'est de tendresse que le petit a besoin.

Enfin, des spécialistes américains étudiant des cas d'ulcères gastro-duodénaux chez de jeunes enfants (ils sont rares, mais non exceptionnels) ont découvert presque chaque fois des parents immatures et une attitude exagérément protectrice de la mère. Les enfants, tendus, réprimaient des pulsions agressives sous une apparence de soumission.

Des médicaments qui resteront sans effet

La situation est particulièrement délicate pour un médecin lorsqu'il s'aperçoit que la famille est — involontaire-

ment — responsable des troubles d'un enfant. Modifier le comportement des parents, les aider à surmonter l'anxiété, est-ce possible ?

Le docteur Koupernik s'élève contre toute intervention qui, par maladresse, pourrait donner mauvaise conscience à la mère.

Mais, être adroit, cela n'est pas donné à tout le monde. Quand, contrairement au docteur Koupernik, le docteur Rager dit, parlant de l'énurésie : « Tout traitement devrait commencer par un déconditionnement des parents, en particulier de la mère, à laquelle il faut essayer de faire comprendre que la mauvaise humeur qu'elle témoigne à l'égard de son enfant ne fait qu'accroître son anxiété, son insécurité, avec pour effet l'entretien de la maladie », il ne tient pas compte du fait que la majorité des médecins ne sont pas préparés à l'approche des troubles psychosomatiques, que ce soit chez l'adulte ou chez l'enfant.

Bien des praticiens finissent par être exaspérés par tous ces patients qui se plaignent sans cesse de malaises multiples qu'aucune lésion organique ne justifie. Ils s'en débarrassent en multipliant les traitements médicamenteux, qui resteront sans effet ; ou bien ils s'en tirent avec un « C'est nerveux ! » appuyé d'une prescription de tranquillisants, parfois bénéfiques, mais qui n'apporteront pas la disparition définitive des troubles ou n'empêcheront pas leur réapparition sous un autre aspect.

Pour les troubles psychosomatiques mineurs (du moins aux yeux des médecins), les avis divergent : les uns condamnent les « traitements inutiles qui entretiennent la maladie et l'angoisse » ; les autres s'élèvent contre l'abstention thérapeutique.

En tout cas, lorsque des affections dont on soupçonne l'origine nerveuse sont d'emblée assez sérieuses (l'asthme, par exemple) ou bien que, peu inquiétantes à l'origine, elles entraînent au bout d'un certain temps une lésion (l'ulcère gastrique, entre autres), le traitement spécifique s'impose sans contestation. « Il ne faut pas conclure de ce qu'une lésion est psychosomatique à l'inutilité de la soigner directement », dit le docteur Chauchard.

Dans quelle mesure faut-il à ce moment-là — ou aurait-il fallu dès le début — orienter en même temps le malade vers un psychiatre, un psychothérapeute ?

La cure analytique n'est efficace que dans des cas bien précis. Les psychothérapies classiques, elles, peuvent être précieuses, mais elles peuvent aussi avoir un effet nocif plus ou moins passager.

Les spécialistes de la médecine psychosomatique ont plutôt recours maintenant à des techniques de relaxation et d'incitation progressive à la maîtrise de soi, d'un effet souvent remarquable sur le système nerveux (training autogène de Schultz, sophrologie de Caycedo). Ces traitements de longue durée développent la confiance du patient dans ses capacités personnelles à surmonter ses malaises.

Confiance, voilà le mot lancé.

En matière de troubles psychosomatiques, la conviction, qu'une action sera efficace lui donne son efficacité. La confiance a une valeur thérapeutique. Un mot à lui seul peut parfois guérir, ou bien un geste auquel croit aveuglément le malade.

Voilà pourquoi, faute de trouver en leur médecin autre chose qu'un technicien réparateur d'organes, tant de patients déçus se tournent vers ceux qui, ignorant tout de l'art de soigner, savent manier d'un mot, d'un geste, la suggestion qui guérit.

(1) La Médecine psychologique, ouvrage collectif sous la direction de H.P. Klotz, éd. Expansion scientifique.

III. – LES GUÉRISSEURS = PSYCHOCHOC ET PLACEBO MENTAL

LA femme en était au dernier stade d'un cancer généralisé. Inconsciente. La garde-malade se leva ; posa sur le siège, à côté du lit, le journal du soir qu'elle venait de lire ; quitta la chambre pour un instant.

Quand elle regagna la pièce, la mourante était assise sur son lit, journal en main, yeux exorbités fixés sur une photo et un gros titre : « Jacques Fesch, un tragique J3 attardé. »

C'était le 26 février 1954. L'agonisante était Mme Fesch, la mère de ce garçon de vingt-quatre ans, qui, la veille, avait été arrêté pour assassinat. Ayant attaqué un changeur de la rue Vivienne, Fesch, poursuivi par le gardien de la paix Marcel Vergne, s'était réfugié dans l'entrée d'un immeuble et avait tiré à trois reprises sur l'agent de police, l'atteignant au cœur.

Il arrive qu'une agonie soit coupée d'éclairs de lucidité.

C'est ainsi que les yeux de la femme étaient tombés sur le nom de son fils, imprimé en gros caractères.

Dans la nuit, elle évacua l'ascite (1) qui lui gonflait le ventre. Le lendemain, elle était debout.

La brutalité de l'émotion avait suscité un extraordinaire sursaut de résistance dans l'organisme rongé par le cancer, faisant reculer la mort imminente. Au point que, durant de longs mois, Mme Fesch trouva la force d'aller régulièrement voir son fils à la prison de la Santé.

Le mal n'était pas vaincu pour autant : Mme Fesch s'éteignit quelque temps avant l'exécution de Jacques (qui eut lieu le 1^{er} octobre 1957).

Comparez ce cas à celui du docteur E..., que nous citons dans le premier chapitre. Rappelez-vous son voyage

(1) Accumulation de liquide dans la cavité péritonéale.



Le geste spectaculaire et la croyance en son efficacité sont les vrais moteurs de la guérison empirique.

jusqu'aux Philippines au stade ultime d'un cancer du poumon, ses « opérations » par un chirurgien aux mains nues, sa résurrection, sa santé apparemment recouvrée à son retour à Paris... pour un mois, pas davantage. Au bout de ce mois, la mort.

Ce sont là deux exemples types — extrêmes — de ce phénomène mystérieux mais incontestable qu'est l'influence du psychique sur l'organique. Mais ici, le processus joue dans le sens inverse de celui que nous évoquions dans le chapitre précédent : l'émotion, le *stress* donne un sur-saut de résistance à l'organisme. C'est ce que les médecins appellent l'influence du psychochoc.

D'un côté, nous avons un psychochoc spontané, accidentel plutôt (chez Mme Fesch); de l'autre, un psychochoc habilement monté par les soi-disant chirurgiens des Philippines : ils créent autour du malade assoiffé de merveilleux un environnement mystique, le font assister avant sa propre « opération » à l'extravagant spectacle de la pseudo-extraction de lambeaux de chair sur d'autres patients ; et voilà le malheureux, le naïf qui a fait 16 000 kilomètres pour se mettre entre les mains d'un prestidigitateur, complètement abasourdi, « choqué », et persuadé de façon totalement irrationnelle que le guérisseur peut localiser, extraire, guérir son mal.

Presque dans les mêmes termes, le professeur Denoix et le professeur Mathé nous ont dit :

— Jamais on n'a vu un cancer confirmé disparaître après l'intervention d'un guérisseur. Les témoignages des malades sont sans valeur : l'art des charlatans de bas étage consiste précisément à annoncer à un client : « Vous avez un cancer, je vais vous guérir », alors que ce cancer n'existe pas.

Exceptionnellement, néanmoins, il peut arriver qu'un faux diagnostic de cancer ait été posé par un médecin non spécialiste. L'erreur est possible. Ni la vue, ni le toucher, ni même des radiographies ou des examens de laboratoire variés n'apportent la preuve d'un cancer. Cette preuve n'existe que si l'on a pratiqué un examen histologique, c'est-à-dire si l'on a prélevé un fragment du tissu suspect (cela s'appelle faire une biopsie) et découvert dans ce tissu des cellules cancéreuses.

— J'ai un exemple tout récent, dit le professeur Denoix. Sur la table d'opération, on découvre une masse énorme dans l'estomac d'une femme. Apparemment, c'est un cancer ; si développé même qu'il est inopérable. On referme. On a toutefois prélevé un fragment de la tumeur. Et l'examen microscopique révèle qu'il ne s'agit pas d'un cancer. C'est une forme de tumeur qui, le plus souvent, régresse d'elle-même. Cette femme va probablement se rétablir. Si elle avait recours à un guérisseur, elle deviendrait le cas type de la fausse miraculée.

Le pouvoir des guérisseurs, c'est la suggestion

Un médecin, pourtant, nous a dit :

— Face à un cancéreux près de sa fin, pour lequel la médecine ne pouvait plus rien, il m'est arrivé un jour, par simple humanité, d'accéder à la demande de la famille : j'ai donné mon accord pour que l'on commande à un laboratoire tenu par un charlatan notoire un sérum prétendument anticancéreux, et que je savais inutile. Devant l'insistance des proches, je ne me sentais pas le droit de leur refuser ce dernier espoir, même vain.

« Or, pendant quelques semaines, oui, il s'est produit une amélioration apparente. Puis le mal a repris... jusqu'à la mort. »

Mme Françoise Loux, conservatrice du musée des Arts et Traditions populaires (déjà citée page 31), évoque un cas du même ordre :

— Au cours de mon enquête en Normandie, j'ai vu dans une famille un jeune homme à la dernière extrémité. Plusieurs interventions sur une tumeur osseuse n'avaient pu le sauver. Il ne se levait plus, refusait toute nourriture, souffrait atrocement ; il en était aux doses maximales de morphine et de palfium. Je l'ai revu un mois plus tard : il acceptait qu'on le porte dans le jardin, qu'on le promène en voiture ; il avait recommencé à s'alimenter ; il souffrait moins, réclamait beaucoup moins souvent qu'auparavant les médicaments antalgiques.

« On l'avait conduit chez un magnétiseur. Le guérisseur, honnête, lui avait dit : « Je ne peux pas te guérir. Mais je peux soulager tes douleurs. » A chaque séance, l'homme, en pratiquant les passes magnétiques, répétait : « Tu as de moins en moins mal ; tu peux diminuer la dose de calmant ; tu peux manger ; tu peux quitter ton lit... »

« Il n'était pas guéri, ajoute Mme Loux, et sans doute est-il mort aujourd'hui. Mais il est vrai que parfois — ce n'est pas le seul cas qu'il m'ait été donné de voir — l'effet de

ON DEMANDE DES MALADES

même réputés incurables — PAIEMENT APRÈS GUÉRISON

Guérison rapide et sûre sans drogues, sans opérations, par la **MÉDECINE NATURELLE**, Électricité, radiations, eau, plantes, hygiène, et que chacun peut suivre chez soi, — de toutes les maladies organiques ou chroniques les plus graves, les plus anciennes, telles que : Tuberculose, Maladies de Poitrine, Asthme, Rein, Foie, Vessie, Estomac, Intestin, Anémie, Hémiparésie, Goutte, Gravelle, Vices du Sang, Nerfs, Impuissance, Neurasthénie, Paralyse, etc.

Pour recevoir consultation gratuite sous pli fermé, écrire avec grande détail au Président du Comité Médical de la Médecine Naturelle, Rue Henri Monier, 17, 10500, P. 1915.

Pour attirer la pratique, on ne recule pas devant les annonces les plus insensées et du plus mauvais goût.

suggestion exercé par un magnétiseur, qui, en quelque sorte, prend en charge la douleur du malade, peut, en diminuant l'angoisse, provoquer une atténuation des souffrances. Cela, dans la mesure où le malade croit au pouvoir de l'homme. »

Quel est ce pouvoir ? Celui de la suggestion. Une forme moins brutale du psychochoc évoqué plus haut, mais de même nature. Là encore, une réaction émotionnelle — il faut que le patient « y croie » — peut entraîner un soulagement, mais un soulagement provisoire, et non la disparition d'un mal organique incurable.

En matière de douleurs, les phénomènes d'atténuation sont fréquents dans la vie courante. Vous avez une rage de dents, mal à la tête, une crise de rhumatisme... ; mais vous êtes très amoureux et avez rendez-vous avec celui (celle) que vous aimez, ou bien vous avez une tâche urgente à accomplir ou un travail qui vous passionne : la douleur s'apaise provisoirement.

Cependant croire qu'un guérisseur, quels que soient sa réputation, ses prétentions, son pouvoir de suggestion, peut remplacer le recours à la médecine, à la chirurgie, c'est souvent courir volontairement à sa propre perte.

Voici un cas, choisi entre bien d'autres, tel que l'évoque le docteur Monier, président de la C.S.M.F. (Confédération des syndicats médicaux français) :

— Je suis appelé un jour dans une famille d'agriculteurs,

près du Neubourg, dans l'Eure, où j'étais installé il y a une vingtaine d'années. Un des enfants est malade. A la fin de la consultation, la mère — quarante-cinq ans environ — me dit : « En faisant ma toilette ce matin, j'ai senti une petite boule à un sein. » Je l'examine. Je trouve en effet un très petit nodule et aussi un signe alarmant que l'on appelle peau d'orange (sous la pression, à cet endroit, la peau prend un aspect grenu). A première vue, c'est un cancer du sein tout à son début, au stade où une intervention chirurgicale a les plus grandes chances de succès. Je dis : « Il ne faut pas garder ça. Il faut faire enlever cette petite boule. On l'examinera au microscope. Si vous ne le faites pas, ça peut devenir grave. »

« Les semaines passent. Je n'ai pas de nouvelles d'elle. A plusieurs reprises, je rencontre l'un ou l'autre de ses enfants et je leur répète : « Dites bien à votre mère qu'elle doit

lettres ou toute autre fantaisie, si elles ne font pas de bien, ne peuvent pas faire de mal, mais uniquement dans la mesure où le patient est suivi en même temps par un médecin. Seul le médecin est capable de dépister, de soigner, de guérir — quand c'est possible — les maladies, qui risquent de devenir irréversibles si elles ne sont pas traitées à temps.

« Au plan humain, j'admets pourtant que, lorsque sont épuisées toutes les ressources thérapeutiques, un malade promis à la mort ou sa famille aient la tentation de faire appel à l'irrationnel : l'effet psychologique de n'importe quelle pratique dans laquelle le patient aura mis son dernier espoir, peut conduire parfois, c'est vrai, à un apaisement provisoire, à une mort plus douce.

« J'admets aussi que certains troubles fonctionnels, certaines affections non mortelles d'origine psychosomatique réagissent quelquefois mieux à la suggestion psychologique qu'à toute thérapeutique classique. Les médecins sont malheureusement trop rares qui savent manier cette méthode — ou ne jugent pas indigne d'eux de le faire. »

Regardez votre verrue : elle disparaîtra

Chaque mercredi, vers midi et demi, à la porte d'une des consultations de l'hôpital de la Salpêtrière, une infirmière accrochait une pancarte : « Monsieur le Professeur n'a plus de fluide ce matin. »

C'était il y a plusieurs décennies. Dans tout le quartier de l'hôpital et bien au-delà, la réputation de cette consultation du mercredi s'était répandue. Ce jour-là, le professeur Pierre Mollaret, futur titulaire de la chaire de clinique des maladies infectieuses, soignait les verrues mieux qu'aucun autre médecin parisien.

Il les traitait d'une manière très particulière : il posait sa main sur la verrue, la regardait intensément une quinzaine de secondes, puis disait au patient : « Chaque matin, à la même heure, pendant cinq minutes, vous regarderez vous-même votre verrue de cette manière. D'ici peu de temps, il n'en restera plus trace. » Au bout de quelques semaines, la verrue avait disparu.

Le professeur Mollaret avait adopté une des techniques de suggestion thérapeutique des guérisseurs. On le sait bien dans les campagnes, les verrues, parmi toutes les affections mineures, sont de celles qui disparaissent le plus facilement sous l'influence d'un guérisseur, quelle que soit la méthode employée : imposition des mains, prières, formules magiques, plantes...

Toujours à l'hôpital de la Salpêtrière, on raconte encore comment, un jour de consultation, un neurologue s'est retrouvé les quatre fers en l'air sur le gazon, projeté à travers la fenêtre (du rez-de-chaussée) par un malade arrivé paralysé un moment plus tôt. Ce médecin, dit-on, avait appliqué d'une manière un peu trop vigoureuse la technique du « Lève-toi et marche », qui suffit bien souvent à guérir instantanément les paralysies hystériques.

Le docteur Nicole Gibrat, psychiatre, nous conte la pittoresque expérience vécue par un de ses confrères :

— Au début de sa carrière, il a été médecin dans une petite ville d'Afrique du Nord. Quelques mois après son installation, le pharmacien de la localité, avec une certaine gêne, lui dit : « Vous prescrivez bien peu... Est-ce que les malades ne viennent pas encore à vous ? » Mon confrère



L'autosuggestion du lecteur naïf peut donner un semblant d'efficacité à ce genre de publicités.

absolument venir me voir. » Au bout d'un certain temps, j'apprends — les choses se savent vite à la campagne — qu'elle va régulièrement chez un guérisseur.

« Dix-huit mois plus tard, on m'appelle dans cette ferme... et je tombe sur le cadavre de la mère. Le sein était complètement rétracté, bouffé par le cancer.

« Un des fils me révèle : « M. X... (le magnétiseur) nous a dit que son cancer était guéri, mais que, malheureusement, le cœur n'a pas tenu. »

« Cet homme, poursuit le docteur Monier, est un assassin. Comme sont des assassins tous les individus de son espèce qui détournent les malades des médecins.

« Malheureusement, nous ne pouvons empêcher les gens d'aller voir des guérisseurs. Mais que le public sache au moins ceci : est un criminel tout guérisseur qui exige que ses clients ne consultent plus de médecins, interrompent tout traitement médical ; ou celui qui, sans l'ordonner aussi clairement, laisse entendre que ses pratiques magiques peuvent tout. Je ne parle pas seulement pour les patients qui sont atteints de maladies apparemment sérieuses au départ, mais pour tous. Un trouble bénin peut être le premier signe d'un mal grave, et cela, le guérisseur ne peut pas le savoir. Un guérisseur est sans pouvoir sur l'évolution d'une maladie qui présente un risque mortel.

« Les passes magnétiques, les prières, les tisanes, les amu-

proteste : « Au contraire ! Mon cabinet ne désemplit pas. Les gens semblent avoir une grande confiance en moi. Je prescris, croyez-moi ; et mes malades guérissent. Je ne comprends pas... » Il se livre à une enquête discrète et s'aperçoit qu'un grand nombre de ses malades... portent ses ordonnances sur eux, en amulettes !

Une population naïve avait fait de ce médecin un guérisseur à son insu. Sans dégâts, par chance. Le hasard sans doute avait voulu qu'en ce court laps de temps aucun de ses patients ne fût atteint d'un mal grave inaccessible à l'auto-suggestion.

Une habileté remarquable à faire parler les patients

En fait, l'émerveillement de certains sujets devant l'apparente capacité d'un radiesthésiste, d'un magnétiseur de poser un diagnostic ainsi que leur certitude que l'apaisement de leurs troubles est dû à l'influence magique du

nécessaires : l'expression du visage suffit souvent à aiguiller le guérisseur qui vient d'émettre, sur un ton chargé de doute, l'hypothèse de « quelque chose » du côté du système digestif ou de la colonne vertébrale. Bien plus : souvent ils tiennent une main du patient tandis qu'ils se livrent à leurs recherches ; à force d'expérience, ils savent interpréter les infimes réactions musculaires inconscientes provoquées par leurs investigations.

Un médecin nous a raconté :

— Par curiosité, j'ai accompagné une amie chez un guérisseur radiesthésiste. Quand nous sommes ressortis, elle s'est écriée : « Fantastique, non ? Il a tout découvert de moi ! » Elle ne s'était même pas rendu compte à quel point elle avait parlé, réagi. Tous les éléments du diagnostic — exact, c'est vrai —, elle les avait elle-même apportés sur un plateau sans en avoir conscience.

De toute manière, il y a des voies sur lesquelles un guérisseur peut s'avancer sans danger notable. Il ne risque pas grand-chose à diagnostiquer, par exemple, une arthrose des vertèbres cervicales chez un sujet de plus de cinquante-cinq

MÉFIEZ-VOUS DES CHARLATANS DU CANCER

On ne multipliera jamais assez les mises en garde contre les pseudo-traitements du cancer. Dans son livre *Le Cancer aujourd'hui*, le professeur Lucien Israël écrit :

« C'est dans le domaine du cancer qu'on voit fleurir les charlatans. Le charlatan se présente généralement avec des attestations de personnalités honorablement connues mais toujours du barreau, de la littérature ou du spectacle, et jamais de la médecine. Il est une victime de la médecine « officielle », laquelle préfère voir mourir ses malades plutôt que de s'avouer vaincue par une médecine « parallèle »... »

« Chaque charlatan a son remède (...). Un trait commun les réunit : ils n'ont jamais subi les divers essais requis, soit par la loi, soit par les équipes de recherche organisées. La preuve du cancer ou de sa récurrence n'est pas apportée, les documents ne sont pas retrouvés et sont remplacés par des attestations de malades... »

« Contre l'avalanche des arguments avancés pour défendre les charlatans, je me contenterai de dire :

« • qu'on ne doit pas imaginer une quelconque complicité entre médecins. Les mœurs de la profession

sont féroces. Chaque « succès » est immédiatement vérifié par des quantités d'équipes dans le monde, qui ne se gênent pas pour publier des contre-articles indiquant que les résultats avancés par un tel n'ont pas été retrouvés... »

« • que, grâce à cette rigueur, lorsque l'assentiment de la communauté est obtenu sur les résultats d'un traitement, on peut être certain que ces résultats sont réels. Nous attendons en vain l'envoi par les charlatans, à des revues médicales sérieuses, d'articles documentés et tels que chacun pourrait vérifier leurs assertions... »

« Qu'on nous fasse le crédit de penser que nous ne nous sentirions pas frustrés ou « concurrencés » si le sérum anticancéreux miracle était découvert par un génial chercheur isolé du Larzac. J'espère même faire croire, parce que cela est vrai, que nous en éprouverions du bonheur... Parce que nous aimerions bien voir le cancer définitivement vaincu avant de quitter la scène. Et aussi parce que nous savons que nos proches et nous-mêmes pouvons être frappés demain, et que nous serions heureux de pouvoir recourir au sérum en question. »

guérisseur, sont une fausse interprétation d'un phénomène qui dépend du malade lui-même.

Voyons le diagnostic. Il est certain que notre attitude volontairement neutre, figée, notre silence systématique devant les guérisseurs que nous avons passés au « banc d'essai », sont en partie responsables du flot d'erreurs dans lequel ils se sont englués.

Ces hommes — ces femmes — qui pratiquent l'art du *check-up* par la grâce de leur prétendue sensibilité aux maux de leurs clients, ont une habileté remarquable à faire parler les patients sans qu'ils aient conscience de se livrer. Les réponses explicitement formulées ne sont même pas

ans ou une nervosité excessive chez une femme proche de la ménopause.

Quant à l'annonce d'un « mal qui se prépare », et que le traitement empêchera de se développer, nous avons déjà dit combien elle est courante et combien les patients sont facilement convaincus de la sagacité du guérisseur.

Certains scientifiques qui s'intéressent à la parapsychologie pensent néanmoins que peut intervenir un phénomène de télépathie entre le client et un guérisseur particulièrement réceptif. En fait, les expérimentations contrôlées sur la télépathie entreprises ces dernières années par des équipes scientifiques en divers pays — en particulier aux

Etats-Unis, en France aussi — sont loin d'être statistiquement significatives.

« Si mes mains tremblent, vous serez guéris »

L'effet positif d'un guérisseur sur certaines douleurs, sur des troubles d'origine psychosomatique, dépend en réalité de l'état émotionnel du patient.

— L'attente intense chez un sujet qui croit fermement à la possibilité d'être soulagé, le met en état de recevoir, face au guérisseur, le psychochoc qui peut entraîner un mouvement biologique bénéfique, dit le professeur Jacqueline Renaud, neurologue et biologiste.

Le sujet qui reste sceptique tout au long de la consultation ne tirera rien de son contact avec le guérisseur, fût-il parmi les plus réputés.

Un homme d'affaires de notre connaissance, Charles G..., souffrait de maux de tête rebelles. Il avait subi bien des examens médicaux, vainement.

Un de ses amis lui raconte un jour comment, ayant souffert de la même manière pendant des mois, il a été guéri par un des magnétiseurs les plus fameux — un homme qui exerce à Toulouse et reçoit périodiquement à Paris dans son cabinet n° 2.

Le personnage est tellement surchargé de demandes, répond invariablement sa secrétaire, qu'il faut des semaines pour obtenir un rendez-vous — à moins qu'il ne s'agisse là d'un des éléments de la préparation psychologique du client.

Bref, Charles G... obtient un rendez-vous. A l'heure dite, il se trouve dans la salle d'attente en même temps qu'une vingtaine d'autres personnes. Toute la petite troupe est introduite dans le cabinet : le maître pratique la thérapie de groupe. Les clients sont priés de se ranger, debout, autour de la pièce. Le guérisseur annonce :

— Je vais m'approcher successivement de chacun de vous, me concentrer. Ceux devant lesquels mes mains se mettront à trembler seront guéris.

Le silence. Une émotion intense règne dans la pièce tandis que le maître commence à opérer. Charles G..., lui, réprime une envie de rire.

Quand vient son tour, le guérisseur effectue sur sa tête, ses épaules, le long de son corps, de lentes passes magnétiques. Au bout d'un moment, les mains de l'homme se mettent à trembler violemment.

— Vous êtes guéri, dit-il très bas en passant au suivant.

Charles G... s'est retrouvé Gros-Jean comme devant. Ses céphalées n'ont pas diminué.

— Il est vrai, reconnaît-il, que pas un moment je ne me suis senti pris. Je n'ai pas cessé de considérer le cérémonial comme une pantalonnade. Et je suis resté sur cette impression quand, à notre sortie du cabinet, j'ai découvert dans la salle d'attente le groupe qui allait nous succéder.

Les améliorations, quand elles se produisent, sont fonction de la confiance, de la foi du patient.

Il est probable que les guérisseurs les plus renommés, ceux qui attirent les foules, ont à un point très développé le pouvoir de susciter cette foi, cette émotion, cette volonté de guérir.

A la limite, nous sommes tous guérisseurs. La mère qui

apaise son enfant en lui caressant doucement le visage ou le corps ne pratique-t-elle pas à sa manière ce que, dans le monde des guérisseurs, on appelle des passes magnétiques ?

— Oui, l'action psychologique, la persuasion peuvent agir, en inversant en quelque sorte la vapeur, sur les troubles fonctionnels et même sur les lésions d'origine psychosomatique, dit le docteur Jacqueline Renaud.

« Nous-mêmes, médecins, avons parfois bien des surprises... » « Vous avez du fluide », me lance un jour une malade perturbée que je préparais par psychothérapie à une opération d'un kyste de l'ovaire. Au bout de quelques semaines, le jour prévu pour l'intervention, le chirurgien me téléphone : « Nous avons refait des radios : le kyste a disparu. Plus besoin d'opérer. » Rien, au départ, ne pouvait nous faire soupçonner que cette lésion bien installée n'était qu'une traduction organique du malaise psychologique de cette femme. Dans un cas comme celui-là, si j'avais eu une chouette sur l'épaule, si j'avais employé le « J'ai un truc » des guérisseurs, j'aurais sans doute obtenu un résultat plus rapide encore. »

Le vrai miracle, c'est l'action du cerveau

Les progrès de la neurophysiologie ont fait faire un grand pas à la compréhension des maladies psychosomatiques et — corrélativement — du mécanisme de la suggestion qui guérit ou apaise.

On a longtemps cru qu'il y avait dualité entre le cortex cérébral, lieu de réception et de commande de la conscience, de l'activité volontaire, et le système nerveux sympathique, responsable de la régulation inconsciente de la vie organique.

On sait maintenant — il serait trop complexe de l'expliquer en détail — qu'il existe une étroite coordination entre le système nerveux de la conscience et celui de la vie viscérale.

Au plan physiologique, on sait comment les messages reçus par l'écorce cérébrale (émotions, tension, par exemple) peuvent entraîner des réponses hormonales anormales, modifier la régulation sympathique.

Des expériences de laboratoire ont mis en évidence cette intrication entre les réponses viscérales et les réactions conscientes dans la régulation globale du comportement en rapport avec les émotions.

Evocant « les désordres de la psychophysiologie émotionnelle des névrosés, des angoissés, mais aussi des gens que l'on peut considérer comme normaux, mais dont le cerveau succombe à un excès de fatigue qui lui fait perdre sa maîtrise », le docteur Paul Chauchard, directeur de l'Ecole pratique des hautes études, écrit : « Ces désordres d'origine nerveuse persistent souvent inchangés, résistant à toute thérapeutique, pour disparaître un jour sous une cause minime. C'est là qu'est la base de bien des thérapeutiques empiriques. Il suffit de la confiance, de la suggestion, pour obtenir un résultat. (...) Il est possible de provoquer des autosuggestions heureuses : confiance, optimisme, certitude de guérir... Croire que c'est arrivé, c'est le succès de l'autosuggestion... »

« Immenses sont ainsi les possibilités du cerveau dans l'organisme humain pour le bien comme pour le mal. Les médecins les ont trop négligées, et leur manque de psychologie conduit la détresse humaine à recourir aux charlatans

et aux exploiters de la crédulité, faiseurs de miracles parce que, eux, ils savent comprendre et mettre en confiance — mais aussi responsables d'effroyables catastrophes par leur ignorance. Des miracles, ils n'en font pas ; ils se contentent empiriquement de mettre en jeu les réflexes et les influences psychologiques que la médecine psychosomatique est en train de reconnaître (1). »

Une émotion équivalente à un choc électrique

Le docteur Jacqueline Renaud évoque d'autres phénomènes significatifs qu'elle a elle-même suscités :

— Il m'est arrivé de guérir une femme par une méthode qui se rapprochait plus de celle des guérisseurs que des techniques psychothérapeutiques : elle consistait à lui insuffler vigoureusement la certitude « Je peux vous aider, je peux vous guérir ».

« Dans un cas comme celui-là, si vous pratiquez un électro-encéphalogramme au niveau du lobe frontal, vous découvrirez un tracé très particulier, un peu équivalent à celui que vous obtenez lorsque vous administrez un choc électrique. C'est la preuve que l'émotion suscitée — l'activation de la foi chez un être réceptif — entraîne une modification physiologique du cerveau.

« Comment expliquer la chaîne des réactions qui, à partir de là, peuvent amener la disparition définitive d'une douleur cyclique ? Nous commençons à croire que le processus est le suivant. Le lobe frontal est en liaison permanente avec l'hypothalamus, cette partie du cerveau qui est à l'origine du système des nerfs sympathiques et parasympathiques, et qui dirige, adapte tout le fonctionnement de notre organisme. Un déséquilibre du lobe frontal provoqué par un stress, par des tensions nerveuses répétées, peut conduire l'hypothalamus perturbé à déclencher une décharge excessive de « transmetteurs », que nous connaissons encore mal — ce sont sans doute des substances voisines de l'histamine. Ces « transmetteurs », par l'intermédiaire des nerfs, inondent certains vaisseaux, par exemple ceux des méninges. Ces vaisseaux ainsi excités réagissent par spasmes, ou par dilatation, on ne sait trop. Bref, c'est la céphalée (*le mal de tête*). Pourquoi cette localisation chez certaines personnes et une localisation différente chez d'autres ? Mystère.

« Pour le moment, nous ne pouvons que constater l'effet inverse provoqué parfois par le psychochoc « Je vais vous guérir » : il semble que cet influx positif qui parvient au cerveau soit capable de normaliser durablement le fonctionnement de l'hypothalamus, d'enrayer le désordre qui entraînait les douleurs.

« Il faudra encore bien des recherches pour expliquer avec certitude le processus d'apaisement de certaines perturbations organiques d'origine psychologique qu'obtiennent quelquefois des guérisseurs, dans la mesure où le patient se livre à l'effet de la suggestion. »

Comment on peut expliquer certaines guérisons

Nous avons fait part au docteur Renaud des exemples de guérisons mentionnés au cours des chapitres précédents —

témoignages de guérisseurs, témoignages de malades. Elle nous a confirmé que chacun de ces cas illustrait précisément l'influence du psychochoc, de l'action psychologique exercée par le guérisseur sur des malades atteints de troubles d'origine hystérique — c'est-à-dire liés à une névrose bien caractérisée — ou d'origine psychosomatique.

Guérison d'une femme paralysée à la suite d'un choc émotionnel précis. — Il s'agit là d'un phénomène hystérique type. L'hystérie est connue depuis très longtemps comme une névrose particulièrement sensible à la suggestion (on peut même, à l'inverse, susciter une crise par suggestion chez les hystériques).

Guérisons de stérilités féminines. — Nous avons déjà signalé que nombre de stérilités sont d'origine psychologique (l'angoisse, la peur inconsciente d'avoir un enfant, etc., entraînent la contraction des trompes ou la non-implantation dans l'utérus d'un ovule fécondé). La mise en confiance opérée par le guérisseur peut ôter l'angoisse. Ce phénomène est comparable aux grossesses survenant chez certaines femmes après qu'elles ont adopté un enfant.

Guérisons d'acné purulente, de verrues et d'autres dermatoses. — La peau, système de contact avec le monde extérieur, est un des lieux privilégiés du rentissement somatique des conflits de la vie. Nous l'avons vu, le docteur Monier, guéri d'une dermatose grave par un de ses confrères qui appliquait une technique de « torpillage psychologique » à l'aide de rayons X inefficaces en eux-mêmes, avait subi, juste avant l'apparition de son mal, un choc émotif violent. Dans des cas semblables, l'intervention d'un guérisseur peut entraîner par suggestion une rééquilibration psychique du patient.

Les verrues, l'herpès, en dépit de leur origine virale, peuvent également disparaître de façon spectaculaire sous l'effet de la suggestion. Dans ces cas, comme dans les maladies allergiques — parfois sensibles elles aussi à l'action psychologique —, on peut supposer qu'un *stimulus* émotionnel positif agit sur le renforcement de l'immunité, ou bien accélère la tendance à la guérison spontanée de la maladie.

Guérison d'un asthmatique. — L'asthme, nous l'avons dit, semble bien souvent d'origine purement nerveuse. Une rééquilibration est donc, là encore, possible sous l'effet de la « foi qui sauve » suscitée par un guérisseur.

Le premier, Laënnec avait signalé un cas typique d'asthme psychosomatique : « Un homme de quarante ans, légèrement hypocondriaque mais bien portant, monte à cheval avec le dessein d'aller faire une visite à quelques lieues de chez lui. En sortant de la ville, située au milieu d'une vaste plaine, la première impression du grand air lui occasionne une oppression, qui augmente peu à peu. Il méprise d'abord cet accident ; mais la dyspnée redouble, un sentiment de défaillance s'y joint, et il se détermine à revenir chez lui. A peine a-t-il tourné bride qu'il se sent mieux ; il reprend haleine et sent renaître ses forces. Ne soupçonnant aucun rapport entre cette incommodité passagère et son voyage, il se détermine à le poursuivre ; mais bientôt la dyspnée et la défaillance réapparaissent. Il se tourne vers la ville, et les accidents cessent encore. Après plusieurs essais successifs, qui eurent toujours le même résultat, il rentre chez lui et y arrive aussi bien portant qu'il en était parti (2). » (Sans doute la visite qu'il s'apprêtait à faire suscitait-elle une lourde angoisse chez cet homme.)

(1) PAUL CHAUCHARD, *Hypnose et Suggestion*, Presses universitaires.

(2) Cité par le professeur R. Wolfromm dans la *Médecine psychosomatique*, op. cit.

Guérisons de vomissements incoercibles chez un nourrisson et de diarrhées alarmantes chez un enfant. — Il s'agit là de deux cas types, tout à fait vraisemblables, de guérison à travers la mère. Nous avons déjà expliqué que les vomissements incoercibles du nourrisson, les diarrhées de l'enfant sont fréquemment une réaction à l'angoisse de la mère, à une tension inconsciemment ressentie par l'enfant.

C'est sur la mère que s'exerce l'influence psychologique du guérisseur, si elle a foi en son pouvoir. Le fait que s'apaise l'angoisse de la mère peut entraîner une disparition des vomissements, des diarrhées, du refus de s'alimenter, chez l'enfant.

Arrêt du développement d'une hydrocéphalie chez un enfant qui allait plus tard devenir le premier de sa classe. — « Là, dit le docteur Renaud, il s'agit de toute évidence d'un hasard heureux. L'enfant présentait une affection bien connue des neurologues, que l'on appelle hydrocéphalie compensée. Phénomène passionnant d'ailleurs. L'hydrocéphalie peut se développer pendant la petite enfance à la suite d'une infection — parfois d'une grippe. Le trou qui met en communication les cavités situées au centre des hémisphères cérébraux, et par lequel circule le liquide céphalo-rachidien, se bouche, puis se débouche. Entre-temps, le cerveau a souffert pendant quelques mois ; le crâne a gonflé. Lorsque le trou se débouche, le cerveau est libéré. Les enfants dont le cerveau est soumis à ces contraintes successives sont en effet plus intelligents que les autres. C'est mystérieux, mais c'est ainsi. Beaucoup de grands hommes ont été des hydrocéphales compensés : Beethoven, Berlioz, Zola avaient des crânes beaucoup plus développés que la normale. L'hydrocéphalie ne devient grave

que si le trou dont je viens de parler ne se débouche pas spontanément ; il faut alors opérer. »

Guérisons de fibromes. — « Les cas que l'on vous a signalés concernaient-ils des femmes d'un certain âge ? demande le docteur Renaud.

— Oui.

— En ce cas, il ne s'agit sûrement pas de phénomènes psychosomatiques. Il n'y a donc pas de miracles. Presque toujours, au moment de la ménopause, on enregistre une poussée fibromateuse. Et ces fibromes-là, bien souvent, se dessèchent tout seuls. »



Attention ! si le docteur Renaud confirme l'efficacité possible, dans certains cas de troubles psychosomatiques, du « torpillage psychologique » exercé par un guérisseur, elle ajoute :

— Malheureusement, ces malades sensibles à la suggestion, à la thérapeutique émotionnelle, ne sont bien souvent soulagés ou guéris que très provisoirement. On voit resurgir chez eux au bout d'un certain temps ou bien les mêmes malaises ou bien des symptômes localisés ailleurs, mais de même signification. Ils deviennent des habitués des guérisseurs. Et cela peut conduire au drame si, dans leur naïveté, leur ignorance, ils ont simultanément abandonné le recours au médecin. Les guérisseurs ne connaissent pas leurs limites. Ceux qui exigent que leurs clients soient suivis en même temps par un médecin sont l'exception.

« Le jour où il est frappé par un mal inaccessible à la magie, l'habitué du guérisseur court à sa perte. »



Le Charlatan. (Gravure de 1885.)

VI^e Partie

REBOUTEUX ET RHABILLEURS



Un personnage en voie de disparition : le vieux rebouteux de campagne.

D'EUX aussi on dit : « Ils ont le don. » Eux aussi sont des parallèles, des semi-clandestins. Le public a tendance à les mettre sur le même plan que les guérisseurs.

Mais les rebouteux — dans certaines régions, on les appelle les « rhabilleurs » — ne prétendent pas user de quelque mystérieux fluide, comme les magnétiseurs ou les radiesthésistes. Ils ne prononcent pas de prières ni de formules ésotériques, comme les persigneux du Berry ou les grand-mères « qui font passer le feu » du plateau de Millevaches. Ils ne soignent pas par les plantes, ne confectionnent ni baumes ni emplâtres. Ils agissent directement sur le corps par des gestes qui n'ont rien de symbolique. Ils traitent les douleurs : torticolis, entorses, lumbagos, etc. Ils

sont efficaces souvent, mais souvent dangereux, faute de savoir dépister la gravité d'une lésion.

Nous ne pouvions les ignorer, puisque eux aussi attirent une foule de patients. Mais parce qu'ils sont des artisans — et non des magiciens ou des empiriques de l'action psychologique —, nous leur consacrons un chapitre à part.



Sanglé dans son tablier bleu de bistrot, l'Ami Pierre introduit dans l'arrière-salle son dixième client de la matinée, une petite fille — huit ou neuf ans — dans les bras de sa mère.

Il est le quatrième du nom. L'Ami Pierre I^{er}, c'était l'arrière-grand-père auvergnat, un rebouteux de village monté à Paris ouvrir ce vins-liqueurs dans une ruelle du quartier de la Bastille.

Madame tient le comptoir et répond des mêmes mots brefs au téléphone qui sonne sans arrêt : « 9 heures à midi, 2 heures à 7 heures. » Une demi-douzaine de tables. Devant bière, café, petit vin blanc, les éclopés attendent.

— Le suivant !

Me voilà dans l'arrière-salle. Non, je n'ai pas d'entorse, pas de lumbago à offrir aux mains de l'Ami.

— Alors, quoi ?

— Je voudrais regarder...

— Me regarder faire ? Vous voulez rire !

Au mur, Pierre III, le père, grandeur nature — blouse paysanne, barbe de patriarche —, bénit la scène. Il est bien entouré, le brave homme ! Des dizaines de photos occupent d'autres cadres, signées, dédicacées : Jazy, Anquetil, Yvette Chauviré, Arletty, Jean Sablon, Sheila, Maurice Baquet, Luis Mariano, Anne-Marie Carrière, des catcheurs, des cascadeurs.

La parole revient à l'ours devant une Coppélia en tutu :

— Une nièce du professeur X... (*célèbre traumatologiste*). Il la soignait depuis des semaines. Moi, un coup de pouce. Une seule fois. Et toc !... Envolée la douleur ! J'aurais voulu voir la tête de l'oncle !

Le mot de la fin :

— Revenez le jour où vous aurez besoin de moi. Je suis le dernier à Paris.

On se transmet son nom de bouche à oreille dans les milieux du sport, de la danse, du spectacle. Car tous les autres rebouteux folkloriques de la capitale ont disparu. Mort, le coiffeur aux mains d'or de la place de la Nation, découvert par Yvette Chauviré, et vers qui se précipitait il y a vingt ans tout le corps de ballet de l'Opéra à la moindre entorse. Mort, le légendaire Germain, dont le minuscule appartement perché au sixième étage sans ascenseur, face à l'ancien palais des Sports, était une cour des miracles permanente. Catcheurs, boxeurs, patineurs estropiés attendaient leur tour sur les marches, parmi les torticolis et les lumbagos du quartier.

Maurice Baquet raconte :

— Il fallait voir ce petit homme filiforme appuyer ses pouces de toutes ses forces sur la cuisse deux fois plus grosse que lui d'un catcheur étendu à même le plancher.

« Un soir, il a sauvé le spectacle de la Gaité-Lyrique. J'avais fait un faux mouvement en scène et attrapé un tour de reins atroce. Impossible de continuer à jouer. J'ai dit : « Faites patienter avant de rembourser. » Au bout d'un quart d'heure, Germain était là. Il m'a fait asseoir et m'a donné un grand coup de pied dans le dos. Cinq minutes plus tard, j'étais en scène. »

Les grands rebouteux — ceux que la renommée consacre —, nombreux il y a peu de temps encore dans la France entière, se sont éteints en laissant presque toujours le vide derrière eux.

Morts, le célèbre Ladmiraal, de Chézy-sur-Marne, le père Mignotte, de Mercueil, près de Dijon ; morts, Pacard, de Thonon-les-Bains, le curé Courtat, de Nouan-le-Fuzelier. Presque tous ont essayé de transmettre leur « don » à un fils, un gendre, un neveu. Mais la grâce se repasse rarement. Le successeur récolte quelque temps les miettes de la gloire, puis le public déserte, constatant : « Ce n'est plus pareil. »

Il faut entendre Henri le forgeron et Serge le fermier pleurer l'heureux temps du père Ladmiraal.

— Un sauveur, cet homme. Tout le monde a été réparé par lui au village. Sans compter les bêtes...

Henri se souvient de ses trois accidents : une fois en enfilant ses chaussures, la seconde en se retournant pour amarrer son bateau sur la Marne, la troisième en ramassant un morceau de fer à l'atelier. Clac ! dos bloqué, impossible de se remettre droit, de se tourner. Même assis, même couché, des douleurs à hurler. Vite chez Ladmiraal !

— Il me malaxait le dos fallait voir comme ! Je sentais du mieux immédiatement. De retour à la maison, quelques frictions à l'essence de térébenthine. Le lendemain, le surlendemain au maximum, il n'y avait plus trace de rien.

Même chose pour le pouce de Serge démis par un retour de manivelle : Ladmiraal l'avait « remis » en un tournemain.

Et le cheval ! Il s'était déboîté le boulet d'une jambe arrière dans une ornière. Le vétérinaire avait dit : « Il est fichu, bon pour l'abattoir. » Deux jours plus tard, dans l'écurie, Ladmiraal avait donné un coup de pied sur l'articulation démise. Le cheval a été rétabli et a vécu encore dix ans.

Même le vieux médecin du bourg voisin s'incline *post mortem* devant Ladmiraal :

— Il avait un sens clinique étonnant. Il savait immédiatement ce qu'il ne devait pas toucher : les fêlures, les fractures, les ruptures de ligaments, les arthroses. « Allez voir votre médecin ; allez à l'hôpital », disait-il. En trente ans, il n'a jamais eu un ennui avec ceux de mes malades qui se faisaient rebouter par lui. Ils me l'avaient. Pourquoi pas ? Moi, soulager avec les mains, je ne sais pas.

Et de conclure :

— Il reste maintenant quelques charlatans dans la région. Rien à voir avec le passé.

Depuis la mort de Ladmiraal, Henri, Serge et les autres, pour leurs nouveaux lumbagos, entorses, torticolis, ont essayé le soi-disant rebouteux qui siège une fois par semaine au café de la Poste, et aussi la fermière qui se dit « rhabilleuse », à vingt kilomètres d'ici. Zéro !

Perplexe, Serge lance :

— On dit qu'il y a un nouveau médecin qui sait faire ça à Meaux... Je me méfie. Les médecins, c'est pour les piqûres, les médicaments, les opérations, non ? Vous croyez qu'on leur apprend à remettre maintenant ?

Oui, certains médecins ont appris à traiter par des manipulations les lumbagos, les sciatiques, les douleurs du dos, les torticolis, les névralgies cervico-brachiales.

L'un de ces médecins précisément, le docteur S..., exerçant dans une localité du Loiret, nous a mis sur la piste d'un rebouteux installé à quelques kilomètres de son propre cabinet. Beau joueur, le docteur S... dit grand bien de Raymond D..., le « rhabilleur » en question ; non sans ironiser : « Mon plus redoutable concurrent ! »

Un langage folklorique médicalement aberrant

Quelques jours plus tard, chez Raymond D...

— Sentez, me dit-il, tout est noué. De vraies pelotes.

Il prend ma main, la pose sur la crête iliaque droite de la jeune femme étendue sur la table d'examen. me fait remon-

ter le long de la colonne vertébrale. Oui, je sens des petites boules partout. •

Le rebouteux, la soixantaine, visage rond, blouse blanche à col Mao, malaxe violemment la hanche. Puis, des deux pouces, appuyant de toutes ses forces, il remonte lentement de part et d'autre de l'épine dorsale jusqu'à hauteur du cou. La femme gémit, tremble, claque des dents.

Elle est arrivée pliée en deux, soutenue par son mari. « En vidant ma poubelle, hier soir, ça a fait crac ! dans mon dos. »

Amical, Raymond D... l'encourage :

— Votre jambe s'est détendue. Elle est revenue à la même longueur que l'autre. (*Il continue à pétrir*). Je dénoue, je démêle les ligaments en pelote. Ils sont pincés dans la colonne... Je les débloque.

Attention ! le langage, ici, c'est du folklore. Il a de quoi choquer les médecins. Les « petites boules », ce sont des fibres musculaires en état de crispation. Les « ligaments noués » sont des bandelettes fibreuses qui assurent la contention des articulations. Quand, tout à l'heure, pétrissant une entorse, l'homme dira : « Ces ligaments qui devraient être là-dessus ont tous filé sur le côté ; je les remonte » ou encore, aux prises avec un torticolis : « J'ouvre la vertèbre, je rentre le disque », ce sera tout aussi aberrant.

Peu importe. Garçon de ferme à dix ans, manœuvre à la gare des Aubrais à vingt, puis pendant des années « dans le bâtiment » avant de se décider à rebouter à plein temps dans ce pavillon de la banlieue d'Orléans construit de ses mains, Raymond D... ne prétend pas avoir appris l'anatomie dans les livres. Ce qui compte pour lui, pour les dizaines d'éclopés entassés dans sa petite salle d'attente, c'est le résultat.

Sur la table, la femme frissonne toujours. Les mains enduites d'une lotion qui sent le camphre, D... continue à pétrir en force.

— Mettez-vous debout.

Cramponnée à la table, elle abaisse une jambe vers le sol, l'autre. Elle lâche la table, se redresse lentement. Ses yeux s'écarquillent d'étonnement : elle est droite. Elle risque un pied en avant, fait le tour de la pièce.

— Je n'ai presque plus mal, mais je suis toute endolorie.

— C'est normal. Vous serez encore plus courbaturée demain. Pour une journée, pas plus.

Il s'éponge le front. Il est en nage.

Le mari glisse trois billets de dix francs au rebouteux.

Le résultat n'est pas toujours aussi spectaculaire :

— Il y a des gens qui s'imaginent que je peux tout guérir en une seule fois. Je ne suis pas sorcier, dit D...

Entre deux clients, D... souffle quelques minutes dans la salle à manger contiguë à la salle de consultation. Le tiroir du buffet livre ses trésors : la croix d'or offerte en reconnaissance par les religieuses d'un couvent proche, des lettres de gratitude, des tickets du principal club sportif d'Orléans sur lesquels on lit : « Bon pour une consultation chez M. D... » (les footballeurs éclopés du lundi n'ont rien à verser ; D... se fait rembourser par le club en fin de mois).

Il semble y avoir chez lui, du moins il l'affirme, non seulement un don pour « remettre » les articulations déboîtées, apaiser certaines douleurs, mais l'art de dépister les fêlures, les fractures, les ruptures ligamentaires ou musculaires, les rhumatismes infectieux, etc. (toutes affections qu'il ne traite pas, dit-il).

Comment ?

— Difficile à expliquer. Quand je touche le mal, je sens au centimètre carré près le point atteint. J'ai une impression de chaleur au bout du doigt. La chaleur est plus forte s'il y a quelque chose de vraiment grave.

Peut-il soupçonner si une douleur du dos, de la jambe, est due à une tumeur ?

— Là, je sens quelque chose d'intolérable qui me fatigue énormément. Je dis : « Je ne peux rien. Mais allez voir un médecin, allez à l'hôpital. »

Dans quelle proportion estime-t-il qu'il réussit ?

— A peu près 90 % de succès.

LES MÉDECINS : ATTENTION ! DANGER !

« Il y a des rebouteux habiles, efficaces, et qui paraissent connaître leurs limites. Mais ils sont une minorité, à côté de bien des charlatans. »

Qui parle ainsi ? Le docteur Robert Maigne, pionnier français en matière de manipulations vertébrales, directeur



Chez l'Ami Pierre, on est rebouteux — et donc ancien rebouteux — de père en fils. Bien des célébrités sont venues ici.

de l'enseignement de la médecine physique et des thérapeutiques manuelles pour les affections de la colonne vertébrale à l'université Paris VI (Hôtel-Dieu).

— Tout rebouteux de tradition m'intéresse, dit-il. Où que je me trouve en vacances ou en voyage professionnel, quand j'entends chanter les louanges d'un rebouteux, j'essaie de me faire admettre en observateur.

« Ceux qui m'ont le plus frappé ont en commun une manière de travailler en douceur, par gestes subtils. Des

gestes qu'ils sont incapables d'expliquer autrement qu'en un jargon inepte. Ils ne parlent que de « nerfs déplacés », de « ligaments noués », toutes formules anatomiquement absurdes.

« Mais il m'arrive de rester interdit devant ce flair de maquignon, cette dextérité des pouces, des mains qui se lancent dans des manœuvres étonnantes pour un profane ou un médecin non informé.

« En fait, ils agissent avec précision et douceur sur certains tendons douloureux, sur certains faisceaux musculaires en état de contracture.

« Mais les résultats positifs qu'obtiennent certains empiriques ne doivent pas constituer la feuille qui cache la forêt des erreurs, des accidents dus quotidiennement aux rebouteux abusifs. »

« Ils ne guérissent que les cas bénins »

Tous les médecins sont loin de reconnaître à certains rebouteux des dons réels.

Le docteur Jean Genéty, spécialiste de médecine sportive à l'hôpital Edouard-Herriot de Lyon, est un des plus farouches pourfendeurs des illégaux des thérapies manuelles.

Comme nous évoquions devant lui le cas de Raymond D..., le « rhabilleur » du Loiret, il eut cette question :

— Quelle proportion de douleurs prétend-il soulager ?
— 90 %.

— Donc votre homme ne réussit pas mieux que les autres. Soulager 90 % des écopés, c'est facile ! En ce domaine, il n'y a pas plus de 5 à 10 % de lésions graves. Les rebouteux ne guérissent que les cas bénins, les 90 % d'entorses, de lumbagos, de torticolis qui auraient disparu d'eux-mêmes en quelques jours... La naïveté des gens est fantastique ! Le merveilleux est antalgique (1). Le geste magique qui sauve n'est en réalité qu'une remise en confiance. Il y a en effet une composante psychologique dans presque toutes les formes de douleurs. Massez, pétrissez, manipulez, et puis annoncez au malade : « Voilà, vous pouvez vous redresser, vous pouvez poser votre pied par terre », eh bien, vous verrez l'écopé se redresser, ou prendre appui sur son pied, ou bien lever un bras. Il s'aperçoit alors que la douleur est tolérable... et crie au miracle.

Le docteur Genéty dit encore :

— Quand bien même il y aurait certaines améliorations dues aux rebouteux, elles ne justifieraient pas les innombrables catastrophes dont sont responsables ces messieurs, et que nous récupérons dans le service à longueur d'année.

Un « genou fou » et un « doigt à ressort »

Un quart d'heure plus tard (nous sommes à l'hôpital), l'exemple vivant est là : Maurice M..., quarante-cinq ans,

(1) Ayant pour effet de supprimer la douleur. Nous retrouvons ici une des interprétations majeures précédemment évoquées en ce qui concerne les guérisseurs.

commerçant, ex-fanatique d'athlétisme et de football. Il a été opéré il y a trois semaines dans le service pour un « genou fou ».

A l'origine, une entorse qui remonte à vingt ans.

— Elle a été remise par un rebouteux, dit l'homme.

— Il s'est fait remettre en place ce qui n'était pas déplacé, rectifie le docteur Genéty.

— J'ai été complètement immobilisé pendant un mois, poursuit M. M... Plus de sport pendant un an. Ensuite, ç'a

L'HÉRITAGE PERDU DE SAINT BENOÎT LABRE

LA légende veut qu'en 1760 un misérable ermite, le futur saint Benoît Labre (saint Benoît le pailleux), parti de Lille à pied pour un pèlerinage à Rome, rejeté de tous sur son chemin, ait enfin trouvé un asile chaleureux dans une certaine famille Bellon, à son passage à Rians, un village du Var. Lorsqu'il s'en fut, il dit au père : « Je te confère le don de guérir. Ce don passera à l'aîné de tes descendants mâles jusqu'à la septième génération. »

Depuis lors, les rebouteux Bellon faisaient merveille de père en fils, d'abord à Rians, puis à Aix-en-Provence.

Vint l'heure où le sixième descendant Bellon songea à passer le flambeau à son fils Etienne, un adolescent d'une intelligence aiguë. C'était vers 1930. Un disciple de Mistral s'intéressa au jeune homme et le poussa à faire ses études de médecine à Paris.

Diplôme en poche, le docteur Etienne Bellon s'en revient au pays prendre la place de son père. Rebouteux il sera, le septième, et médecin par surcroît. Mais, de cela, les sportifs de toute la province qui, le lundi, font la queue devant la maison Bellon pour se faire « remettre », n'ont cure.

— J'ai passé bien des jours auprès de cet homme plein d'esprit, éclatant de joie de vivre, dit le docteur Maigne. Nous étions amis. Il était un des membres les plus assidus de la Société médicale d'ostéopathie ; il tentait avec passion de confronter les manipulations orthopédiques médicales à ses propres techniques reçues en héritage familial. Il me disait : « Je n'ai trouvé dans la médecine officielle aucune explication qui rende compte de la qualité de ce que je fais par les méthodes du reboutage. Mon expérience de médecin m'apporte seulement la certitude de ne jamais intervenir s'il y a contre-indication. Quand je soupçonne une fêlure, une fracture ou une tumeur, je fais des radios. »

Etienne Bellon est mort à quarante-six ans en 1959... sans laisser d'héritier. Comme le saint l'avait prédit.

été à peu près normal. Mais le genou sautait de temps en temps. Je retournais chez le rebouteux. J'ai fini par savoir le remettre moi-même.

Cependant, peu à peu, ces dernières années, le genou s'est mis à refuser ses services, à se dérober en permanence.

Explication : l'entorse d'il y a vingt ans était de la catégorie la plus grave — rupture complète des ligaments croisés du genou (une entorse bénigne, c'est l'élongation d'un ligament). Un cas comme celui-là exige une opération immédiate ; sinon, survient ce qui est arrivé à cet homme : pendant un certain nombre d'années, il a « compensé », c'est-à-dire qu'il a appris à poser sa jambe d'une manière particulière ; mais le mal s'est aggravé avec le temps, aboutissant à ce que l'on appelle le « genou fou ».

— Le rebouteux moyen, affirme le docteur Genéty, ne fait pas la différence entre les entorses bénignes et les 5 à 10 % d'entorses moyennes, qu'il faut plâtrer, ou graves, pour lesquelles une opération est indispensable. D'ailleurs les patients ont une telle foi dans le geste ésotérique qu'il m'arrive de manipuler par jeu, pour leur faire plaisir, dans des cas où c'est parfaitement inutile.

« Tenez, un jour, un professeur de mathématiques est venu me consulter pour un « doigt à ressort », comme on dit (*déformation populaire de l'expression correcte « doigt à ressort »*). Le doigt reste fléchi le matin au réveil ; il faut le tirer avec l'autre main pour l'ouvrir. Le trouble en question est dû à une tuméfaction tendineuse : un nodule anormal empêche le tendon de coulisser dans sa sangle. Souvent la guérison est obtenue par infiltration d'un anti-inflammatoire ; sinon, il faut opérer.

« Bref, je palpe, je manipule le doigt de l'homme comme le ferait un rebouteux. Puis j'infiltré un corticoïde. Dix jours plus tard, le patient me téléphone pour me remercier, me féliciter : « C'est prodigieux ! Vous m'avez remis le tendon en place. » Je n'ai même pas essayé de lui expliquer que seule l'infiltration pouvait être efficace, qu'elle seule l'avait guéri.

Trois diagnostics pour un même mal (fictif)

Pour sa thèse soutenue il y a deux ans sur « l'exercice illégal des thérapeutiques manuelles », un jeune médecin lyonnais, Laurent Depassio, élève du docteur Genéty, a mis à l'épreuve des empiriques de manière astucieuse.

Il s'est présenté à plusieurs rebouteux cotés en se plaignant d'une douleur fictive du poignet gauche, consécutive à une chute, disait-il. Une douleur caractéristique d'une fracture du scaphoïde (petit os du carpe). Il apportait même la radio d'une main montrant un magnifique trait de fracture.

Le premier rebouteux déclare : « C'est une phalange déplacée », se livre à des tractions brutales et conclut : « Tout est remis en place. »

Le second tranche : « Deux petits os coincent un nerf et donnent la douleur au niveau de la jointure du métatarsien (1). » Il va « arranger ça », remettre en place les os qui sautent ». Massages, tractions, craquements. Sourire de satisfaction de l'homme : « Tout est rentré dans l'ordre. » Pas plus que le premier, il ne s'émeut quand le faux malade proteste : « J'ai toujours aussi mal. »

Quant au troisième, il se met à masser le cou, les épaules, en expliquant... que la tête de l'humérus (os du bras) est déplacée et qu'il s'agit de « débloquer les deux grands sympathiques (*sic*) ». Puis il masse le poignet une trentaine de fois. Comme le pseudo-blessé affirme souffrir toujours autant, il déclare : « La tête du radius (*os de l'avant-bras*) est noyée dans l'acide urique. »

Bref, trois diagnostics des plus farfelus ; trois séries de manipulations aberrantes. Un patient qui aurait réellement eu cette fracture — lésion relativement fréquente, dangereuse pour la fonction du poignet — aurait risqué un handicap sévère s'il s'était adressé à l'un ou l'autre de ces « rhabilleurs » plutôt qu'à l'hôpital.

Une certaine habileté et de grossières erreurs

Le docteur Philippe Stora, rhumatologue parisien, auteur des excellents livres destinés au grand public *les Douleurs du dos* et *les Rhumatismes* (2), fait le point avec moins de passion :

— Les rebouteux, dit-il, font souvent un geste adroit et efficace, bien qu'il soit fondé sur une fausse hypothèse, un faux diagnostic (« remettre les nerfs, les petits os en place »). Les secrets du reboutage se sont transmis de père en fils pendant des générations. En définitive, les pratiques sont tellement enrobées de mystère que l'exécutant ne sait souvent plus discerner dans ce qu'il fait l'acte utile.

« Il possède généralement une certaine habileté manuelle et connaît quelques trucs. Malheureusement, il commet parfois de grossières erreurs, et il peut en résulter pour le patient des complications catastrophiques. »

Moralité : si vous tenez à vous confier à un rebouteux de bonne renommée, consultez d'abord un médecin ou un service hospitalier pour être sûr de ne pas être atteint d'une lésion grave qu'il serait dangereux de laisser traiter par un « empirique ».

(1) *Les métatarsiens sont des os... du pied.*

(2) *Ed. Robert Laffont.*



C'est au pied du malade qu'on juge le rebouteux.

QUAND LES HOMMES DE SCIENCE S'INTÉRESSENT AUX GUÉRISSEURS

PENDANT un quart de siècle, l'O.M.S. (Organisation mondiale de la santé) n'a cessé de déplorer le manque dramatique de médecins dans les pays sous-développés. Pour y remédier, on a créé dans ces pays des facultés de médecine animées par des professeurs étrangers ; les nations de haut niveau ont multiplié les bourses pour que les étudiants des continents défavorisés viennent apprendre chez elles. Efforts mal récompensés : des dizaines de milliers de médecins ainsi formés ont déserté le tiers monde pour s'établir dans des pays développés.

Résultat : en mai 1974, le directeur général de l'O.M.S., le Suédois Halfdan Mahler, lançait une bombe. Devant cent quarante ministres de la Santé réunis à Genève pour la XXVII^e assemblée mondiale de l'Organisation, il demandait la réhabilitation des guérisseurs et leur intégration dans le système de santé des pays peu développés. Vu la carence en personnel sanitaire diplômé, il convenait, déclara-t-il, de « retenir quelques solutions qui jusqu'à présent n'étaient pas admises comme orthodoxes, par exemple la formation et l'emploi judicieux d'un nombre grandissant de guérisseurs, d'accoucheuses traditionnels ».

Les années suivantes, il revint à la charge, soulevant les foudres d'une grande partie du corps médical.

Le docteur Mahler est tellement convaincu de l'importance des guérisseurs qu'il va jusqu'à affirmer : « Les professionnels de la santé ont beaucoup à apprendre des guérisseurs en ce qui concerne leur pratique de la psychothérapie, leur approche de la maladie, ainsi que la probité et l'humilité avec lesquelles ils considèrent leur rôle dans la communauté. »

Bref, le docteur Mahler préconise le développement d'une collaboration entre médecine traditionnelle et médecine officielle.

Cela dit, une mise au point s'impose : même s'il est exact que sorciers ou médecins traditionnels peuvent être efficaces dans certains cas, ce ne sont pas les guérisseurs, mais bien la médecine et la recherche pharmacologique qui ont découvert les moyens d'enrayer les maux les plus dramatiques de ces pays : mortalité infantile, choléra, variole, tuberculose, maladies microbiennes et virales (la rougeole, à elle seule, fait des hécatombes d'enfants en Afrique), paludisme et affections parasitaires.



Cela dit, si scientifiques et empiriques n'ont jamais fait bon ménage, il est cependant exact qu'aujourd'hui

des savants s'intéressent à une certaine catégorie de guérisseurs : ceux qui traitent par les plantes.

C'est en effet à partir des traditions populaires — remèdes de bonnes femmes (1), recettes de guérisseurs — qu'ont été découvertes les vertus thérapeutiques d'un grand nombre de plantes. Au bas mot, 40 % des médicaments sont directement ou indirectement issus de plantes (extrait total, ou extrait d'un principe actif de la plante, ou reconstitution de ce principe actif par synthèse en laboratoire). Ainsi l'aspirine — acide acétylsalicylique — n'est autre qu'un dérivé obtenu en laboratoire d'un composant de l'écorce de saule blanc, connue depuis des siècles pour ses propriétés fébrifuges et antirhumatismales.

D'ailleurs l'histoire des découvertes pharmaceutiques ne manque pas de pittoresque. En voici un exemple. Il y a une vingtaine d'années, le docteur Ratsimamanga, futur ambassadeur de Madagascar à Paris, dinait chez Marguerite Laroche-Navarron, P.-D.G. du laboratoire pharmaceutique qui porte son nom. Entre la poire et le fromage, le médecin malgache évoque les étonnantes vertus cicatrisantes d'une plante employée par les guérisseurs de son village natal. « Pourriez-vous m'en faire envoyer ? » demande son hôte.

A son retour dans son pays, le docteur Ratsimamanga organise une cueillette dans une demi-douzaine de villages, et, quelques mois plus tard, Marguerite Laroche-Navarron reçoit de Tananarive un premier ballot de *centella asiatica* séchée.

L'expérimentation scientifique va confirmer le bien-fondé de la tradition malgache : en ampoules, en poudre, en comprimés, en onguent, le M..., extrait titré de *centella asiatica*, est maintenant une spécialité pharmaceutique appréciée des médecins et des chirurgiens pour le traitement des brûlures, des escarres, pour la cicatrisation des plaies traumatiques ou opératoires.

Dans certaines régions de Polynésie, du centre de l'Afrique, des sorciers remettent aux femmes des plantes anticonceptionnelles. Ces femmes n'ont que deux ou trois enfants. Quelles plantes ? On l'ignore encore.

Voilà pourquoi botanistes, ethnologues, pharmacologues se lancent de plus en plus nombreux à la recherche des traditions populaires dans le monde entier. Avant qu'il ne soit trop tard. « Déjà, dans beaucoup de régions, le charlatanisme a pris le relais des pharmacopées traditionnelles, dit M. Pierre Potier, directeur de l'Institut de chimie des substances naturelles, de

(1) Il faudrait en réalité écrire « bonne fame », du latin bona fama = bonne renommée.

Gif-sur-Yvette. Il y a un capital irremplaçable à sauver. Les connaissances empiriques sur les plantes médicinales peuvent fournir des armes contre des fléaux non maîtrisés. Encore faut-il qu'elles ne disparaissent pas avant d'avoir été étudiées. »



Les plantes, donc, n'ont pas livré tous leurs secrets. Cependant ce n'est pas seulement dans les forêts d'Afrique ou d'Océanie que les connaissances empiriques accumulées au cours des siècles méritent d'être recherchées, mais en France même.

De cela rêvait depuis longtemps un des pharmacologues français les plus passionnés par l'étude des plantes qui guérissent, le professeur Jean-Marie Pelt, aujourd'hui directeur de l'Institut européen d'écologie de Metz. Ce rêve est maintenant devenu réalité. Appuyé par des enseignants de presque toutes les facultés de pharmacie, le professeur Pelt lance une enquête sans précédent, appelée à s'étendre sur la France entière. L'objectif est ambitieux : découvrir le plus grand nombre possible de « secrets » des guérisseurs par les plantes de nos campagnes.

Uniquement les guérisseurs des campagnes, et encore à condition qu'ils ne fassent pas profession de leur savoir. Règle absolue : laisser de côté les « installés », les personnages qui, à grand renfort de publicité, de livres, d'articles ou d'interviews, ont gagné une notoriété parfois considérable. Exclue aussi ceux qui ont acquis par formation leurs connaissances sur les plantes (les herboristes ou les autodidactes passionnés par la phytothérapie). Seuls doivent être retenus les modestes guérisseurs de tradition, ceux qui ont reçu quelque secret transmis de génération en génération.

Le professeur Pelt est conscient de la difficulté de la tâche. Il sait combien l'approche de ces guérisseurs est délicate, puisque précisément, pour eux, livrer leurs secrets, c'est risquer de perdre leurs « pouvoirs ». Bref, il faudra de fameux dons de psychologie pour forcer les barrières, gagner la confiance de ces gens et leur faire révéler non seulement les noms des plantes qu'ils utilisent, mais l'ensemble du rituel qui accompagne la prescription.

Car deux questions essentielles se poseront le jour où, l'enquête menée à bien, l'ensemble des éléments recueillis seront confiés à un ordinateur.

D'une part, les succès obtenus par les guérisseurs qui soignent par les plantes sont-ils réellement dus aux plantes ou bien sont-ils imputables à l'effet psychologique de la consultation, de tel ou tel rituel exercé par le guérisseur ou imposé au patient ? Par exemple, on sait déjà que des guérisseurs prescrivent la camomille contre les orgelets ou certaines ulcérations. Or ces indications ne figurent pas parmi les vertus de la camomille connues jusqu'ici des pharmacologues. Si de

nombreux exemples de cette prescription sont relevés à travers la France, il conviendra d'étudier la plante en laboratoire, puis sur l'animal, enfin sur l'homme. Si les expériences sont négatives, on pourra conclure : action psychologique.

D'autre part, dans quelle mesure faut-il considérer comme pratique magique ou comme élément de réelle valeur le fait que des guérisseurs exigent que telle plante soit cueillie à tel moment du jour ou de la nuit, ou bien ne soit pas cueillie en un lieu où pousse également telle autre espèce ? Dans quelle mesure est-il nécessaire que la plante soit utilisée entière ou divisée, fraîche ou séchée, en infusion ou en décoction, etc. ? Est-il exact que le mélange de plusieurs plantes ait une efficacité qui n'existerait pas si elles étaient utilisées séparément ?

Ces questions sont beaucoup moins farfelues qu'on pourrait le croire. Le professeur Pelt a lui-même publié le résultat d'études passionnantes révélant comment certaines plantes se font la guerre entre elles, la présence des unes empêchant la poussée des autres ou bien les réduisant à un état de sous-développement.

Bien des exemples prouvent déjà que la plante à l'état naturel peut avoir une valeur supérieure à celle des substances qui en sont extraites. Ainsi, dans le passé, on utilisait contre le paludisme l'écorce de quinquina broyée en poudre. Puis on a tiré la quinine de l'écorce en question. Résultat : même action thérapeutique, mais avec des effets secondaires fâcheux (nausées, vomissements, diarrhées) que n'entraînait pas la poudre naturelle.

Autre exemple : la belette se roule dans le plantain avant d'attaquer une vipère ; des frictions de feuilles fraîches de plantain font disparaître instantanément toute trace de piqûres d'insectes. On a étudié la plante en laboratoire il y a cinq ans. On a mis en évidence une demi-douzaine de substances qui la composent. Or aucune d'entre elles, isolée, n'a le moindre effet.



Restent en lice aujourd'hui pour se lancer dans l'étude en question, quinze hommes et femmes : un professeur de faculté de souche paysanne qui a conservé des attaches solides dans sa région riche en guérisseurs ; une pharmacienne d'officine installée dans une petite ville de l'Orne et si réputée pour l'intérêt qu'elle porte aux plantes que ses clients lui font leurs confidences quand ils ont consulté un guérisseur phytothérapeute ; enfin treize étudiants en pharmacie, qui vont prendre leur enquête comme sujet de thèse. Leur territoire de recherche couvrira environ un tiers de la France. Il faudrait une cinquantaine de participants pour que l'étude soit menée dans la France entière. Avis aux intéressés.



Panoramix, le célèbre druide d'« Astérix », a lui aussi sa potion magique — et secrète.

Conclusion

SI LES MÈDECINS SAVAIENT ÉCOUTER...

— **O**N en a marre de vos chimiothérapies !
— Ras le bol d'être traités comme des numéros par les médecins !

— Il y a autre chose. Le don de guérir, le fluide, ça existe !

Les voix jaillissaient dans l'amphithéâtre de la « fac » Jussieu. C'était un soir de mai dernier. La réunion publique organisée par l'Union rationaliste sur le thème des guérisseurs philippins se terminait dans la confusion.

Rien n'avait ébranlé ceux qui croient aux guérisseurs — philippins ou non. Ni les démonstrations du magicien Ranki reconstituant sur scène plusieurs opérations à mains nues, sanglantes à souhait ; ni les interventions de médecins décrivant ces interconnexions de l'esprit et du corps qui peuvent produire les maladies psychosomatiques, mais aussi apaiser certains troubles, provoquer des rémissions ou des guérisons.

Avaient-ils seulement écouté, tenté de comprendre, ceux qui protestaient si fort contre ces paroles démystificatrices ? Peut-être s'agissait-il d'êtres simples, fourvoyés dans un débat qui volait trop haut pour eux ? Certes non. Ils se présentaient : un tel, étudiant ; un tel, avocat... Il y avait même, parmi les plus exaltés, un médecin généraliste de Sarcelles, lequel proclamait bien haut sa confiance dans les pouvoirs des guérisseurs.

Combien significative, cette fin de débat ! Sur le vif éclatait l'évidence d'un phénomène qui devait se confirmer tout au long de notre enquête : ces dernières décennies, la croyance et le recours aux guérisseurs se sont étendus jusqu'aux couches socio-culturelles les plus élevées. Cette progression est due principalement au malaise qu'éprouvent les individus devant une médecine qui se déshumanise toujours davantage, alors même que les conditions de vie, de plus en plus éprouvantes pour les nerfs, favorisent la multiplication des troubles par lesquels, inconsciemment, l'homme exprime son angoisse, sa révolte.

Depuis vingt-cinq ans, pas davantage, la médecine a multiplié les bonds en avant. Oui, ses progrès ont été éblouissants : victoire sur les maladies infectieuses, sur la mortalité infantile, sur la mortalité des femmes en couches ; réanimation, restitution à la vie de grands brûlés, de blessés gravissimes, d'enfants nés trois mois avant terme ; opérations de plus en plus audacieuses ; arsenal lunaire des services hospitaliers de pointe, etc.

Mais à quel prix ! Face à cette médecine de très haute technicité, le malade est devenu objet. Un objet que l'on catapulte de radiologue en gastro-entérologue, de cardiologue en néphrologue, d'allergologue en psychologue. Un objet que l'on découpe en tranches : on soigne un poumon, un cœur, un rein.

Et l'homme là-dedans ? L'homme est noyé, paumé. Encore heureux si, à l'hôpital, il sait de quoi il a été opéré. Par

qui ? Pourquoi ? Comment ? Ce ne sont pas des questions que l'on pose, voyons ! à ces silencieux supermen en blanc !

Le médecin de famille, lui, est mort. Le terme même n'aurait plus grand sens aujourd'hui, alors que la famille éclate, que les générations se séparent, vivent rarement sous le même toit.

Huit fois sur dix, dans les grandes villes du moins, on n'a même plus son généraliste. D'ailleurs, être fidèle au même médecin, cela changerait quoi, puisque, en cinq ou dix minutes, tout est dit (ou plutôt pas dit) : « Voilà votre ordonnance », « Voilà votre arrêt de travail. » Un généraliste dont le cabinet marche bien voit trente à quarante malades par jour.

Le médecin devrait être un personnage à qui l'on puisse parler de son mal-être. Ce n'est plus possible. Dans un récent numéro de la revue *Autrement* (1), le professeur Sournia, directeur du service médical de la Sécurité sociale, auteur du livre *Ces malades qu'on fabrique* (2), écrit :

« Malheureusement, pour parler à l'ingénieur qu'il (le médecin) est devenu, on est obligé de parler un langage organique. On invoque des malaises d'estomac, alors que l'on souffre d'un malentendu avec son contremaître, son épouse, ses enfants, ou d'une inquiétude professionnelle ou sexuelle.

« La médecine ne peut que traduire cette demande en termes d'ingénieur, parce qu'elle ne connaît ni la psychologie ni la psychiatrie, mais seulement les radios d'estomac et les dosages... »

Dans la même revue, cette réflexion d'un jeune médecin :

« Ou je change de métier, ou bien j'entre dans le jeu qui consiste à traiter par des médicaments ce qui est de l'ordre des rapports humains. »

Un peu moins de technique, un peu plus de chaleur

Ce que pouvait être dans le passé une médecine généreuse — moins armée qu'aujourd'hui, certes, mais tellement plus humaine —, un médecin de campagne aujourd'hui à la retraite nous le dit avec nostalgie :

— Je n'ai jamais pu soigner correctement une famille quand je ne connaissais pas les prénoms des enfants et *grosso modo* leurs dates de naissance. C'est difficile à expliquer, mais, de cette façon, je me sentais mieux inséré dans la famille, et j'étais plus efficace. Peut-être y avait-il plus de

(1) Mai 1977, diffusion Stock.

(2) Ed. Le Seuil, 1976.

confiance de leur part, d'où plus d'ascendant de la mienne. Quand je voyais entrer dans mon cabinet un membre de ces familles-là, il m'e suffisait de regarder sa fiche; tout me revenait à l'esprit sur lui-même, les siens, sa vie... Et je savais que je le soignerais mieux qu'un autre. L'élément psychologique compte tellement en médecine ! En plus du reste, bien sûr.

Ce vieux praticien faisait spontanément, dans la mesure de ses moyens, une médecine de l'homme total.

Voilà ce qui manque aujourd'hui. La supertechnicité de la médecine supérieure et la distribution de médicaments à la chaîne dans la médecine ordinaire ont remplacé les qualités d'écoute, la disponibilité, la chaleur du médecin de famille d'antan. Cela, encore une fois, dans une société de plus en plus génératrice d'angoisse; cela au moment où, comme l'écrit le professeur Cornillot, vice-président de l'université Paris-Nord, « le panorama des affections se déplace au fur et à mesure que la science fait de nouveaux progrès (1) », dans le sens d'une proportion de plus en plus grande de troubles dus à un fléchissement des capacités d'« encaisser » les *stress* de la vie.

En réaction, s'est développée dans les villes, dans tous les milieux, la soif d'*autre chose*, résurgence de la mentalité magique, naguère cantonnée surtout dans les campagnes.

— On est passé trop vite du monde des croyances au monde des certitudes, nous dit le professeur Jacqueline Renaud. L'univers du rationalisme laisse un vide.

— La religion elle-même, qui s'est délivrée d'un certain nombre de scories superstitieuses, n'apporte plus le système de sécurisation qu'elle offrait dans le passé, nous déclare M. Yves Galifret, professeur de psychophysiologie à l'université Paris VI, secrétaire général de l'Union rationaliste. On s'est imaginé qu'il suffirait d'apporter la science sur un plateau pour que le public suive. C'est le contraire qui s'est produit. Le besoin de mystère resurgit parallèlement à une dégradation de la culture en général. D'où l'attraction grandissante du magique : l'aura du guérisseur prend la relève de celle du médecin de famille disparu.

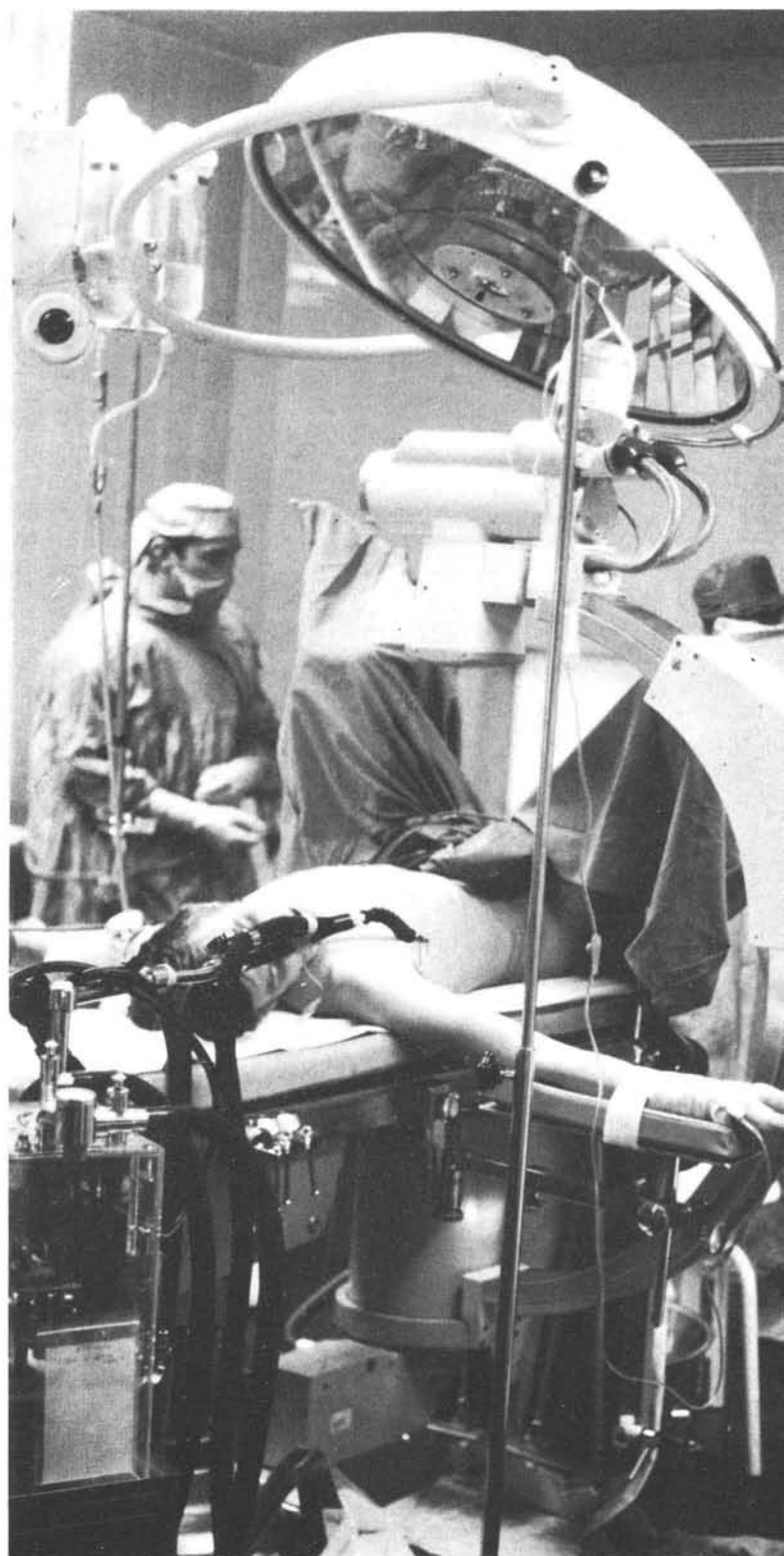
— Plus un guérisseur pousse l'aspect théâtral de son intervention — aux Philippines, c'est le summum du genre ! —, plus certains êtres sont portés à déposer avec confiance leur angoisse entre ses mains, cette angoisse que la plupart des médecins ne savent plus prendre en charge, reconnaît de son côté le professeur Denoix. Toute l'astuce des guérisseurs consiste, par le truchement du contact qui s'établit sur le mode magique entre le patient et eux-mêmes, à faire croire qu'ils ont compris la cause de la maladie, qu'ils vont supprimer cette cause.

De là le danger redoutable — l'avons-nous assez dit ! — que courent ceux qui commettent la folie d'abandonner le recours à la médecine du jour où ils se remettent entre les mains d'un guérisseur. Le mal peut devenir grave, et cela, le guérisseur ne peut ni le découvrir ni y porter remède.

Remettre en question le système médical

Certains médecins, il faut bien le dire, sont soulagés de voir les guérisseurs les décharger parfois de ces malades si lourds à porter que sont les « psychosomatiques », ces patients qui reviennent sans cesse à la charge dans leur cabinet

(1) Autrement, mai 1977.



Paradoxe de notre temps : devant une médecine de plus en plus

avec des troubles inconsistants, mouvants, auxquels on ne découvre aucune cause organique.

« De tels malades sont la tristesse, l'humilité de la médecine, écrit le docteur Sarano (2). Elle supporte la défaite en face d'une affection dont elle connaît l'inexorable gravité; mais contre ces ombres de maladie, ces troubles soulagés ici

(2) JACQUES SARANO, *la Guérison*, Presses universitaires de France.



sophistiquée — et anonyme —, on se tourne vers la sorcière !

et renaissant ailleurs, contre ces vies gâchées par « rien », menacées de « rien », elle l'accepte moins volontiers et non sans quelques remords. Si ces patients lui préfèrent le guérisseur, il n'en faut accuser que son insuffisance ; non pas carence morale, certes, mais carence technique d'une science qui ne sait pas encore guérir l'âme. Peut-être y parviendra-t-elle avec les progrès des psychothérapies... »

Alors, faut-il adresser tous les malades psychosomatiques — au bas mot 60 % de leur clientèle, affirment les

médecins — à un psychiatre ? Impossible. D'ailleurs, la majorité d'entre eux ne l'admettraient pas.

Alors, les médecins doivent-ils devenir eux-mêmes, dans l'exercice courant, des thérapeutes de l'esprit en même temps que du corps ? Un certain nombre de praticiens ouverts à ces « remords » qu'évoque le docteur Sarano essaient de tout cœur d'y parvenir.

Quelques-uns se réunissent périodiquement en petits groupes, appelés « groupes Balint » — du nom du médecin anglais initiateur de la méthode —, sous la direction d'un psychiatre ou d'un psychanalyste. Ils analysent en commun leurs réactions, leurs attitudes face aux malades, chacun évoquant le cas précis de tel patient, qui est ensuite discuté par le groupe avec l'aide du psychothérapeute. C'est une formation collective à l'approche psychosomatique des malades.

D'autres remettent courageusement en question le système médical actuel, dénoncent la dégradation des relations médecin-malade, souhaitant ardemment ramener la médecine sur une voie plus humaine.

Mais est-ce possible ? Rien ne prépare aujourd'hui l'étudiant en médecine à une approche de l'homme total.



Ecouter, comprendre, établir la confiance, être un homme face à des hommes et non un ingénieur de la santé, cela n'est pas à la portée de tout le monde. A un généraliste qui décide de prendre ce chemin, il faut un désintéressement exceptionnel dans l'état actuel du système de santé. Cependant certains tentent l'aventure, tels ces trois jeunes médecins qui ont ouvert un cabinet de groupe dans une ville nouvelle de l'Isère et qui se sont donné pour règle de consacrer trois quarts d'heure à une heure à chaque client. Cela veut dire que le revenu mensuel de chacun ne dépasse pas (selon eux) 3 500 F. Tel aussi ce médecin belge, le docteur Leyers, qui, pour exercer une médecine nouvelle, a depuis des années radicalement renoncé au mode de vie classique de ses confrères : il s'est installé le plus modestement possible dans une maison ordinaire, en pleine cité ouvrière. Dans ce cadre où il se veut de plain-pied avec ses malades, il se consacre lui aussi à une médecine lente, cherchant avant tout à instaurer la confiance, en particulier avec cette catégorie de patients dont nous avons tant parlé, et qui, bien souvent, se complaisent dans leur maladie.

« Dans ce cas, écrit le docteur Leyers (1), c'est la tâche du médecin d'analyser ce manque de vouloir vivre et de stimuler avec confiance et ténacité les forces saines et positives dans l'esprit du malade tout en critiquant sans rudesse les tendances malades et négatives. Il faut essayer de convaincre le malade de ses capacités physiques avec des arguments raisonnables. Il faut le libérer de son manque de confiance et de son repliement sur lui-même — deux entraves psychiques qui l'empêchent de guérir et de reprendre une activité normale. »

Dans un monde où tous les médecins seraient ainsi, les guérisseurs jusqu'au dernier devraient-ils fermer boutique ? C'est difficile à dire. Peut-être persisterait l'attrait pour le mystère, le magique, le clandestin, le fruit défendu. Mais sûrement à une moindre échelle.

Ce monde, malheureusement, a pour nom UTOPIE.

(1) Autrement, mai 1977.

MÉDECINE GUÉRISON & ILLUSION

par le docteur Jean **LARGER**

Chargé d'enseignement clinique O.R.L.
de la faculté Broussais - Hôtel-Dieu.

IL n'est pas dans notre intention de discuter le pouvoir des guérisseurs, mais de le comprendre. Ils ont leurs supporters passionnés et leurs détracteurs convaincus. Notre attitude sera volontairement objective et sans parti pris. Mais, d'abord, pourquoi existe-t-il cette dualité médecins-guérisseurs ? Il serait plus logique, à priori, de consulter les premiers quand on est malade ; alors, quelle est la raison d'être des seconds ?

L'aborigène des cavernes, au début des temps, eut à supporter le problème de la maladie. Devant son frère souffrant, l'homme a essayé par tous les moyens de lui venir en aide. Quoi de plus simple que de tenter d'obtenir l'appui des forces surnaturelles ? Elles donnaient à l'homme la vie et sa subsistance. Il était donc logique de demander aux dieux la guérison de tel ou tel mal. C'est ce que nous nommons la période de guérison mystique. Le notable d'une contrée, puis le chef de la tribu, le prêtre du culte local tentent de livrer bataille aux forces morbides. Ils le font par des prières, des incantations et des sacrifices à la divinité.

L'homme, par la suite, réfléchit. Les résultats thérapeutiques qu'il obtient ne sont malheureusement pas spectaculaires. Les dieux, loin de s'intéresser aux hommes, semblent les abandonner devant la souffrance. Il faut donc trouver autre chose.

Le guérisseur mystique observe ; il étudie les effets des plantes et des minéraux sur l'organisme malade ; il essaye tour à tour l'air, la terre, le feu et l'eau pour tenter de redonner la santé à ses semblables. Mais, là encore, les résultats sont décevants.

Certes, son influence psychologique est appréciable. Sa sollicitude affectueuse envers celui qui souffre atténue indiscutablement les douleurs. Pour le malade, il est l'homme qui a le « pouvoir », qui sait et doit guérir. Mais, quand il est seul, il se rend compte que la maladie est plus forte que lui et qu'elle continue inexorablement sa marche jusqu'à la mort. Les quelques résultats thérapeutiques qu'il a obtenus sont, soit l'effet d'un mal bénin, soit celui d'une guérison spontanée.

La nécessité absolue de transformer un empirisme en pratiques rationnelles se fait jour dans son esprit. A ce point de son évolution ethnologique, le guérisseur devient médecin. Il va pouvoir apporter à son frère traumatisé par la douleur un secours non seulement

moral, mais physique, car il a étudié les techniques et les actes qu'il faut pratiquer pour vaincre la maladie. Recettes puisées dans la nature ou dans des sciences plus élaborées.

La médecine est donc née progressivement de la transformation de l'art de guérir. De mystique et d'empirique, cet art est devenu psychologique et scientifique.

La vulgarisation par la presse, la radio et la télévision de l'art médical a fait que celui-ci, aux yeux des pseudo-rationalistes européens que nous sommes, s'est transformé en une discipline purement mathématique, dénuée de tout sens humain et apparentée aux sciences exactes. Le malade qui se sent désemparé au milieu d'une société anonyme ne trouve plus dans l'homme qui guérit, ou tout au moins qui devrait guérir, le réconfort indispensable pour supporter ses maux. Il se tourne alors du côté de ceux qu'il est d'usage aujourd'hui d'appeler les guérisseurs.

Ces guérisseurs sont des médecins par vocation qui n'ont pas fait d'études. Souvent sincères, ils ont le profil psychologique des thaumaturges. Ils ont un pouvoir psychologique spontané sur autrui. Ce que la science officielle, totalement dénuée de merveilleux, n'apporte plus à nos semblables, leurs pratiques étranges et souvent incohérentes le leur donnent.

Des milliers de témoins sont prêts à jurer qu'ils ont obtenu la guérison tant recherchée grâce à eux. La médecine officielle ne leur avait pas donné satisfaction : ils sont allés chez les guérisseurs. L'ordre des médecins, dont l'honneur est chatouilleux, fait régulièrement des procès à ce genre de praticiens. Ces procès sont plutôt néfastes, car ils procurent une publicité supplémentaire à ceux que l'on veut condamner.



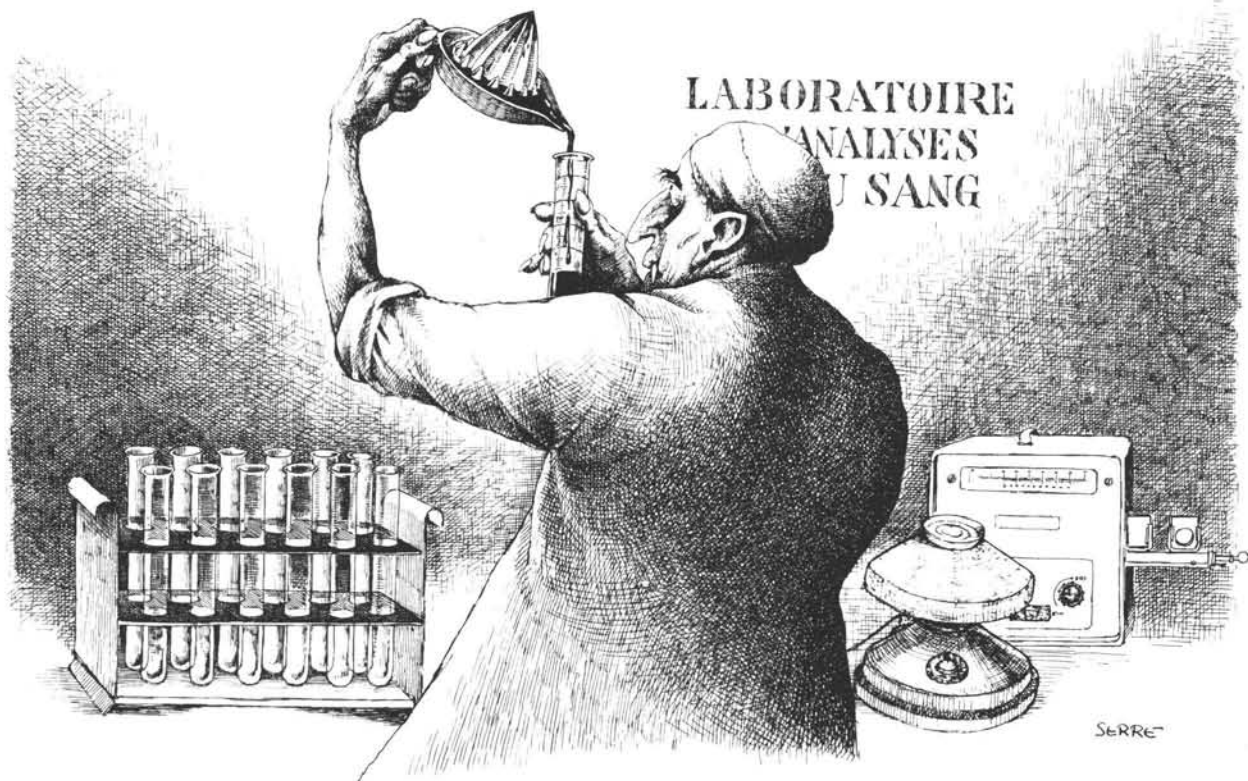
Comment se fait-il que des mages ignorant tout de la technique scientifique de l'art de guérir suscitent autant de témoignages en leur faveur ? Il y a lieu d'envisager plusieurs points à ce problème.

D'abord, pourquoi les malades sont-ils mécontents de la médecine? Le bon sens populaire répond à cette question par une lapalissade : « C'est qu'ils ne sont pas guéris. » Mais tous pouvaient-ils l'être? Appartiennent en effet à cette catégorie des malades non guéris :

1° Les psychopathes malades mentaux, qui représentent au moins 30 % de la population. Ce sont en fait des anxieux, des malades imaginaires, persuadés qu'ils sont atteints du cancer dès qu'une émission de télévision en parle. Ils sont totalement inguérissables si on ne les confie pas à un psychiatre. Comme, pour la plupart des Français, c'est un déshonneur de se faire soigner

le médecin est souvent inopérant. Il n'a pas le temps d'écouter son malade, étant débordé par sa clientèle. Cependant un entretien prolongé avec le patient, une confiance réciproque malade-médecin et des directives pratiques sur le *modus vivendi* pourraient à coup sûr mettre fin à de telles situations. Mais, en général, le malade, mécontent, méconnaissant son mal, va chez le thaumaturge, alors que le psychologue serait plus indiqué.

3° Les insuccès réels de la médecine. Ils concernent avant tout des maux incurables, souvent d'une gravité extrême, pour lesquels tout a été tenté (cancers traités



Dessin de Claude Serre.

par un psychothérapeute, et que tout citoyen se considère comme insulté si on le traite de malade imaginaire, ces individus sont des clients rêvés pour les guérisseurs.

2° Les personnes atteintes de maladies psychosomatiques. Ce sont des maladies véritables, mais réversibles spontanément, car la plupart du temps bénignes. Elles sont provoquées par les stress qu'éprouve le sujet vis-à-vis de son environnement. L'expérience classique qui consiste à doser la sécrétion d'adrénaline d'un chat à qui on vient de montrer un chien, est significative à ce sujet. Une augmentation de la sécrétion d'adrénaline, hormone qui est hypertensive et vaso-constrictrice, explique un certain nombre de maladies, telles que le syndrome vasculaire, l'hypertension, les ulcères d'estomac, les maux de tête, les vertiges. Le mal est totalement incurable si le sujet qui en est atteint n'est pas délivré de son stress. Une déception sentimentale, un conflit conjugal, familial ou professionnel sont suffisants pour entraîner de tels syndromes. Face à ceux-ci,

par la chirurgie, les radiations, la chimiothérapie, mais dont l'issue mortelle est inéluctable). Il y a également tous ces petits maux qui ne sont pas véritablement des maladies, mais des inconforts de l'existence à la frontière du pathologique, et que la médecine ne sait pas soulager. On a souvent dit que le rhume de cerveau était la honte de la médecine. Cela n'est pas faux. En fait, pour beaucoup de nos semblables, la mécanique humaine se doit de fonctionner d'une manière exemplaire, alors que l'on tolère bien des insuffisances de sa voiture ou de sa machine à laver. La moindre courbature due à un effort inhabituel est confondue avec une maladie. Une réforme du genre de vie serait plus appropriée dans ce cas qu'une consultation médicale.

Quels sont les résultats qu'obtiennent les guérisseurs avec ces différents types de maladies?

La suggestion, c'est-à-dire la persuasion, aura raison des deux premiers groupes que nous venons d'envisager. La puissance de l'esprit est une notion qui échappe

à la plupart des gens cultivés. Le fait d'affirmer qu'une chose doit se produire d'une manière absolue, de prouver ses dires avec des arguments qui flattent le psychisme, même superficiellement, permet de convaincre un interlocuteur d'autant plus facilement que cet acte est répété.

La vision d'une marque de lessive à la télévision, un film truqué visant à prouver que cette marque blanchit le linge mieux qu'une autre, provoqueront inmanquablement un afflux de commandes. De même, un guérisseur qui affirme à un patient que sa maladie sera guérie dans un délai déterminé, s'il s'appuie sur les témoignages d'autres malades qui ont été délivrés de la même affection, aura un pouvoir suggestif considérable. Et quantité de gens que le médecin n'a pu rassurer, car ils sont simplement anxieux, sortiront guéris de chez l'homme miraculeux.

Cependant ces guérisons sont de courte durée, et l'anxieux guéri transférera purement et simplement son anxiété sur un autre point de son organisme. Il n'aura plus de cancer imaginaire de l'estomac, car le guérisseur l'en aura délivré, mais il aura une leucémie fantôme ou toute autre maladie que son imagination finira par lui imposer.

Les études de médecine devraient insister beaucoup plus sur la formation psychologique du médecin. Il a la science, mais il n'a pas le don de comprendre le psychisme, parfois tortueux, de ses patients. Trop souvent, il ne sait pas les rassurer, donc les guérir, et il est triste de voir ceux-ci chercher un soulagement dans des pratiques empiriques quelquefois dangereuses, qui, si elles étaient utilisées par des médecins psychologues, seraient sans danger — parce que contrôlées — et tout aussi efficaces.

Pour les petits malaises qui ne sont pas en fait de vraies maladies, le problème ne se pose pas. Ce sont des états qui s'arrangent tout seuls. Paradoxalement, la nature renforce le pouvoir des mages en faisant leur travail !

Les maladies incurables pour lesquelles la médecine a tout tenté et pour lesquelles une guérison véritable est impossible, posent à des esprits non avertis des questions épineuses, car, là aussi, les guérisseurs semblent obtenir des résultats.

Il n'y a aucune commune mesure entre les symptômes éprouvés par un malade et l'optique du médecin. Prenons un exemple concret. Un malade atteint d'un cancer du pharynx se plaindra de douleurs à la déglutition et bien souvent d'algies d'oreilles. Il aura maigri depuis quelque temps, et ses douleurs intenses entraîneront de l'insomnie. Pour le médecin, la même maladie se caractérise par :

- Une tumeur du pharynx, visible à la laryngoscopie ;
- Une biopsie positive (un prélèvement d'une petite partie de la tumeur contiendra des cellules cancéreuses) ;
- Des ganglions indolores mais envahis par le cancer ;
- Une atteinte plus ou moins sévère de l'état général.

Si, pour une raison ou une autre, ce malade cesse de

souffrir, il se considérera comme guéri — car la douleur est en fait le seul symptôme qui le gêne —, alors que, pour le médecin, la maladie continuera sa marche inexorable. La tumeur sera toujours là et poursuivra ses ravages en profondeur. Ainsi une action psychologique susceptible d'atténuer ou de faire disparaître la souffrance donnera, là encore, une fausse guérison.

D'autre part, l'évolution des maladies, lente ou rapide, leur aggravation, brutale ou progressive, sont des éléments qui échappent souvent à toute systématisation et aux prévisions les plus minutieuses. Nous en donnons pour exemple ce général de soixante-quinze ans chez qui nous avons diagnostiqué un cancer du larynx, qui avait refusé tout traitement, et que nous avons opéré en urgence à l'âge de quatre-vingt-sept ans, soit douze ans plus tard ; eh bien, pendant cette longue période, il avait mené une vie strictement normale, alors qu'il est classique de dire qu'un cancer du larynx non traité entraîne la mort en trois ans. S'il avait consulté un guérisseur, cette longue rémission aurait été portée au crédit de ce dernier.

Les symptômes observés par les malades varient considérablement avec leur état mental. La douleur, l'appétit, le sommeil, les fonctions digestives, le poids sont influencés par le psychisme. Quand nous étions étudiant, nous avons été témoin d'un fait pour le moins curieux (à l'époque, la tuberculose n'avait pas encore été jugulée par les thérapeutiques modernes). L'apparition d'un mystérieux remède suisse consistant en des injections de sérum salé en intramusculaires, avait fait lever des grabataires, tomber la fièvre de certains malades et avait donné un appétit féroce à tous les patients gravement atteints par le bacille de Koch. Malheureusement, quelques semaines plus tard, tous rechutèrent. L'illusion bénéfique s'était envolée.

Les guérisseurs peuvent donc, par leur action psychologique, masquer temporairement les symptômes d'une maladie. Le malade et son entourage crieront au miracle, surtout si l'évolution de ladite maladie est anormalement lente. Mais il n'y a jamais de guérison véritable ; seule l'illusion de la guérison est possible.



Maintenant que nous avons vu le processus général qui intervient dans la plupart des fausses guérisons, il semble intéressant de schématiser quelques types bien particuliers de guérisseurs.

1. — LES GUÉRISSEURS PSYCHOLOGIQUES

Chez eux, le mécanisme de la guérison est totalement lié à la suggestion et ne comporte aucune aide matérielle.

Trois facteurs sont indispensables pour que cette suggestion soit efficace : 1° un choc psychologique, si possible violent ; 2° des facteurs pseudo-rationnels de crédibilité ; 3° une publicité directe ou indirecte vantant les résultats obtenus.

On peut ranger dans cette catégorie les guérisseurs mystiques et les guérisseurs à pouvoir.

Les guérisseurs mystiques sont ceux qui n'agissent pas directement, mais qui, par la prière ou l'incantation, font intervenir une « force guérisseuse » provenant de l'au-delà.

Les ermites, les saints qui guérissent, quelle que soit leur religion, sont à classer dans ce groupe, de même que les sectes guérisseuses, qui pullulent aux U.S.A.

Les miracles de Lourdes ou de Fatima relèvent souvent de la guérison mystique. D'ailleurs, depuis ces trente dernières années, les vrais miracles sont devenus beaucoup plus rares : des commissions très sérieuses, réunissant des médecins et des théologiens, reconnaissent que la plupart des « miracles » ne sont que des guérisons psychologiques. Il existe cependant un certain nombre de faits totalement inexplicables par les

rables (utilisés dans des techniques médicales comme l'électrocardiogramme ou l'électro-encéphalogramme), il pourrait également, dans des conditions particulières, émettre une certaine radioactivité, mais, malheureusement, aucune de ces formes d'énergie ne représente le fluide.

En fait, les magnétiseurs guérissent eux aussi par suggestion. Leur personnalité mystérieuse (l'homme qui possède un fluide est quelqu'un d'impressionnant), leurs passes énigmatiques — et une solide publicité — font qu'ils obtiennent souvent des résultats.

2. — LES GUÉRISSEURS A SECRETS OU A RECETTES

Ce sont des « cumulards », car ils jouent sur tous les tableaux. D'une part, leur personnalité mystérieuse, leurs recettes étranges et une bonne publicité ont un



SERRE

Dessin de Claude Serre.

données de la science actuelle, et, jusqu'à plus ample informé, on se doit de les considérer comme miraculeux.

Les guérisseurs à pouvoir, eux, sont des inavides qui se prétendent porteurs d'un fluide. Grâce à cette force magique qui émane de leur être, ils apporteraient au malade un peu de leur énergie vitale personnelle. Ils affirment pouvoir magnétiser même à distance ou au moyen d'objets préalablement imprégnés de fluide.

Or, à l'heure actuelle, toutes les expériences scientifiques sérieuses entreprises pour mettre en évidence le fluide se sont révélées vaines. Le corps humain émet de la chaleur, il émet aussi des courants électriques mesu-

pouvoir suggestif considérable. Mais, en plus, ils utilisent des moyens matériels de guérison, c'est-à-dire des médicaments, des pommades, des tisanes, etc.

Leurs recettes sont des plus variées. Ainsi certains préconisent la médecine par les plantes. Il n'y a là rien de bien nouveau : toute la vieille pharmacopée classique contenait les plantes prônées par ces empiriques. Les extraits de plantes utilisés aujourd'hui en médecine, tels les alcaloïdes, par exemple, les ont fait abandonner.

Il est bien évident qu'une tisane de digitale, si elle est bien dosée, améliorera d'une manière spectaculaire un cardiaque, comme le ferait la digitaline qui en est ex-

traite. Mais si, par malheur, la dose est trop forte, la tisane enverra ad patres le malade trop confiant. Le regretté docteur Henri Leclerc, qui s'était penché sur la possibilité d'un retour à la médecine par les plantes, a publié une série d'ouvrages documentés et scientifiques... qui contenaient déjà toutes les recettes habilement exploitées par un guérisseur contemporain aussi illustre par ses résultats que par les procès retentissants que le corps médical lui a faits. Il est simplement dommage que le diagnostic de ce monsieur soit moins précis que sa thérapeutique : il aurait fait un excellent médecin !

Dans les campagnes, des recettes transmises secrètement de père en fils ne sont souvent que des médicaments déguisés ou anciens. Ils peuvent donner d'excellents résultats si les indications en sont bonnes. Mais, attention ! il s'agit parfois de poisons violents, qui demandent à être maniés avec précaution.

D'autres recettes font appel à des traitements extravagants, à des techniques farfelues. Certaines font même des emprunts à la médecine officielle ou parallèle, telles ces petites boîtes renfermant des courants mystérieux qui guérissent tout, ou l'ozone utilisé n'importe où, n'importe comment.

De nombreux guérisseurs de cette espèce ont recours à la radiesthésie. Il n'est pas dans mon intention de faire ici la critique de cette « science ». Je ne suis pas convaincu par les expériences radiesthésiques, mais je n'ai pas assez étudié la question pour pouvoir les juger. Je déplore simplement que certains empiriques remplacent le diagnostic médical par le pendule. Les résultats, coïncidences heureuses mises à part, sont assez étonnants, mais pas dans le sens où ces guérisseurs le désireraient.

Une de mes vieilles patientes, fêlée de guérisseurs, alla un jour consulter un radiesthésiste. Celui-ci lui diagnostiqua des calculs dans la vésicule biliaire, alors qu'elle avait un petit cancer de la peau du nez (ce que l'on nomme un « cancroïde »), visible à l'œil nu, et que je devais opérer quelque temps après. Elle n'avait jamais rien eu au foie, mais elle était tellement troublée par cette histoire de calculs que, durant son séjour à la clinique, pour la rassurer, nous lui fîmes faire un examen radiologique de la vésicule : elle ne contenait pas le moindre calcul !

Les rebouteux des campagnes qui remettent les membres ou les fractures tentent, eux, de faire ce que l'on nomme de la médecine physique. Certains — ils sont malheureusement très rares — ont une connaissance approfondie de l'anatomie et du mécanisme des fractures et des luxations. Mais, en général, ils procèdent à des manipulations grossières, qui aggravent les lésions traumatiques et compliquent la réduction ou l'intervention que doit ensuite pratiquer le médecin.

Jeune externe, j'ai connu de vieux médecins orthopédistes qui parvenaient à réduire sans ostéosynthèse des fractures complexes. Personne, à l'heure actuelle, ne serait capable de telles prouesses manuelles. C'étaient des rebouteux, mais ils avaient étudié.



Que conclure, sinon que le guérisseur ne pourrait exister sans la crédulité de certains malades et, fait très regrettable, sans la déshumanisation de la médecine moderne ?

Un choc psychologique, un environnement d'aspect magique, certaines coïncidences, l'évolution anormalement lente de quelques maladies, des rémissions de plus ou moins longue durée peuvent donner l'illusion de la guérison. Jamais la guérison.

Le médecin a la science, mais il a perdu son pouvoir psychologique, il n'est plus celui qui possède les secrets qui guérissent. Le guérisseur, lui, a l'ignorance et l'incompétence la plus totale, mais il a encore son pouvoir psychologique. Seule une réforme sérieuse des études médicales pourrait peut-être renverser la situation.

La magie n'existe pas, les guérisons magiques non plus. Un diagnostic et un pronostic précis sont une règle absolue en médecine. La méconnaissance de cette règle par le grand public fait que des malades qui auraient pu être guéris s'ils avaient fait confiance à leur médecin, meurent entre les mains des guérisseurs.

Les guérisseurs philippins sont le dernier avatar de cette médecine de l'illusion. Par d'habiles manipulations, ils donnent l'impression d'opérer leurs patients et de retirer des organes malades sans aucune incision. Ces opérations sont impressionnantes, ce qui confère aux pseudo-chirurgiens tout l'impact psychologique voulu ; en outre, ces guérisseurs appartiennent à une secte religieuse, ce qui leur procure un prestige supplémentaire : ce ne sont pas eux qui guérissent, c'est Dieu.

Les hôpitaux philippins regorgent de malades européens qui finissent leurs jours lamentablement après un épuisant voyage en charter qui a précipité leur fin. Cela à cause de certains individus sans scrupules qui, en projetant des films sur de prétendus miracles, ne visent qu'à faire de la publicité pour leur agence de voyages et à remplir ces tombereaux de la mort.

Ceux qui reviennent enchantés et guéris de ce voyage au bout de la vie n'étaient pas malades mais très crédules.

Ah ! je regrette de ne pas être guérisseur philippin ! C'est tellement plus difficile de pratiquer la médecine en son âme et conscience ! La seule consolation que l'on ait, c'est que, la plupart du temps, elle guérit vraiment.



Dessin de Claude Serre.

LE CRAPOUILLOT

Liste des numéros disponibles

N° 23	LES GARÇONNES
N° 24	MARCHAI A MATIGNON
N° 25	LE PETIT PICASSO ILLUSTRÉ
N° 26	L'ANTHOLOGIE DU PAMPHLET
N° 27	LES TRUANDS
N° 28	LES ÉGÉRIES
N° 29	LES ROIS NÈGRES
N° 30	COMMENT ON DEVIENT PRÉSIDENT
N° 31	LE PETIT HITLER ILLUSTRÉ
N° 32	LA LIBÉRATION SANS BOBARDS
N° 33	LES SEXPLOITEURS
N° 34	LE DÉFI ARABE
N° 35	LE PETIT GISCARD ILLUSTRÉ
N° 36	LES COURSES
N° 37	LES ESCROCS
N° 38	LE SHOW-BUSINESS
N° 39	LES VOYANTES
N° 40	LES SECRETS DU VATICAN

N° 41 LES FRANCS-MAÇONS

N° 42 LA PETITE HISTOIRE DES MAISONS CLOSES

12 F chaque numéro
(frais d'expédition compris)

Albums Crapouillot

I LES PORNOCRATES
LES PÉDÉRASTES

II PARIS DÉFENDU
LES ROIS DU BIDON
LES GRANDS DESSINS DU GÉNÉRAL

III LES SCANDALES DE LA T.V.
S.D.E.C.E., BARBOUZES, ESPIONS ET CIE...
A BAS LES VOLEURS

IV LES GARÇONNES
LES LÈCHE-BOTTES
L'HISTOIRE CONTESTÉE

V LES ROIS NÈGRES
LES ÉGÉRIES
LES TRUANDS

VI LES SEXPLOITEURS
LE PETIT HITLER ILLUSTRÉ
LE DÉFI ARABE

VII LE SHOW-BUSINESS
LES COURSES
LES ESCROCS

24 F chaque album
(frais d'expédition compris)

BULLETIN DE COMMANDE À DÉCOUPER ET À RETOURNER AU SERVICE DES VENTES DU « CRAPOUILLOT » - 49, avenue Marceau - 75116 PARIS

NOM PRÉNOM

ADRESSE

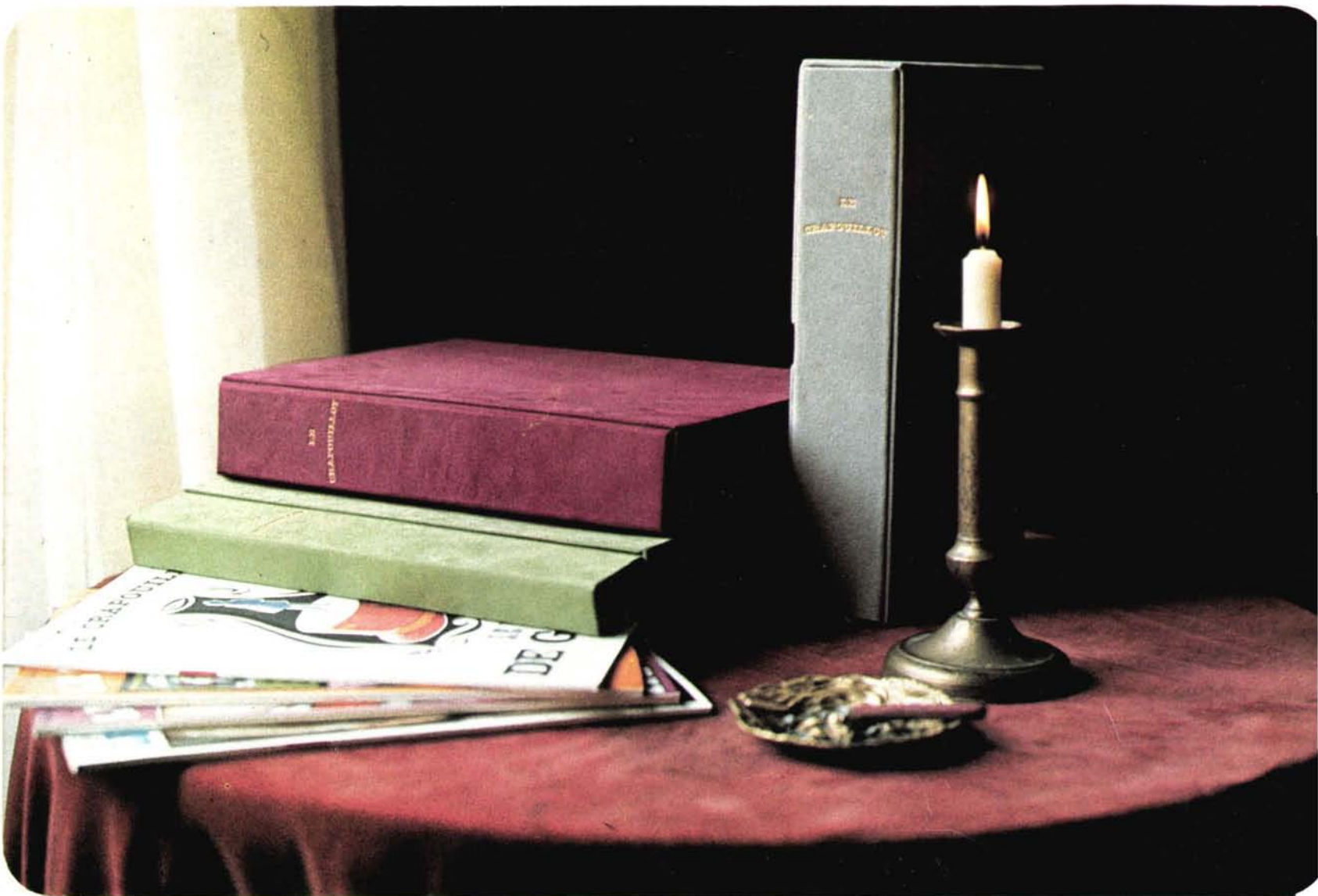
Je désire recevoir les numéros

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ☐

chèque postal ☐

mandat lettre ☐

CCP 25 391 74 PARIS



UNE BONNE SOLUTION POUR CONSERVER VOS NUMÉROS DU

CRAPOUILLOT

L'écrin reliure de bibliothèque

Au fur et à mesure des années, votre collection du « Crapouillot » prendra de plus en plus de valeur. Chaque numéro constitue une mine de références auxquelles le lecteur soucieux d'informations piquantes a toujours besoin de faire appel. C'est dans ce but que nous avons mis au point ces luxueux écrins-reliures où vous pourrez ranger vos exemplaires et les consulter aisément. Vendus au prix de 23 F, plus 6 F pour frais d'expédition, (*) ils se présentent comme des boîtes cartonnées, richement réhaussées d'un tissu qui leur donne l'apparence d'un beau livre ayant sa place dans votre bibliothèque. Notre écrin-reliure existe en rouge grenat, gris et vert jade. Il peut contenir 8 numéros.

(*) 10 F pour l'étranger.

Pour les recevoir, il vous suffit de remplir ce bon de commande et de le retourner à nos bureaux : 49, avenue Marceau 75 016 PARIS



NOM PRENOM

ADRESSE

désire recevoir Écrin-reliure « Le Crapouillot » au prix de 23 F + 6 F

que je règle (1) ☐ chèque bancaire ☐ mandat-lettre

☐ versement au CCP : SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.B. Si vous préférez ne pas découper votre revue, envoyez-nous simplement une carte de visite ou une feuille comportant vos nom et adresse avec la mention « ECRIN-RELIURE LE CRAPOUILLOT » accompagnée de votre règlement.